BIBLIOTHÈQUE DE LA FACULTÉ DE PHILOSOPHIE
ET LETTRES DE L'UNIVERSITÉ DE LIÉGE
FASCICULE LIII

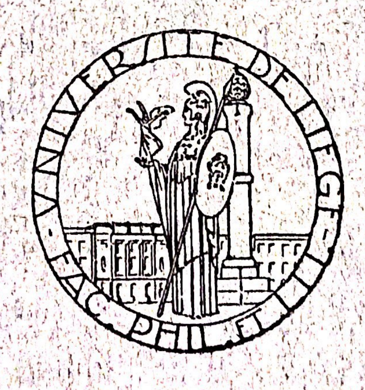
Les comédies de Malkom Khan

Les mésaventures d'Achraf Khan
Zaman Khan ou le gouverneur modèle
Les tribulations de Châh Qoulî Mîrzâ

traduites du persan

par

A. BRICTEUX
Professeur à l'Université de Liége



1933

Faculté de Philosophie
et Lettres
LIÉGE

Librairie E. DROZ
25, Rue de Tournon
PARIS

BIBLIOTHÈQUE
DE LA FACULTÉ DE PHILOSOPHIE ET LETTRES
DE L'UNIVERSITÉ DE LIÉGE

Série grand in-8° (jésus) 27,5 × 18,5.

Fasc. I. — Mélanges Godefroid Kurth. Tome I. *Mémoires historiques.* 1908. 466 pp. .... 75 fr. 00

Fasc. II. — Mélanges Godefroid Kurth. Tome II. *Mémoires littéraires, philologiques et archéologiques.* 1908. 460 pp. .... 75 fr. 00

Fasc. III. — J. P. Waltzing. *Lexicon Minucianum.* Praemissa est *Octavii* recensio nova. 1909. 281 pp. .... Epuisé

Fasc. IV. — Henri Francotte. *Mélanges de Droit public grec.* 1910. 336 pp. .... 60 fr. 00

Série in-8° (23 × 15).

Fasc. I. — Léon Halkin. *Les esclaves publics chez les Romains.* 1897. 255 pp. .... 40 fr. 00

Fasc. II. — Heinrich Bischoff. *Ludwig Tieck als Dramaturg.* 1897. 128 pp. .... Epuisé

Fasc. III. Paul Hamelius. *Die Kritik in der englischen Literatur des 17. und 18. Jahrhunderts.* 1897. 214 pp. .... 35 fr. 00

Fasc. IV. — Félix Wagner. *Le livre des Islandais du prêtre Ari le Savant.* 1898. 107 pp. .... 15 fr. 00

Fasc. V. — Alphonse Delescluse et Dieudonné Brouwers. *Catalogue des actes de Henri de Gueldre, prince-évêque de Liège.* 1900. 467 pp. .... 45 fr. 00

Fasc. VI. — Victor Chauvin. *La recension égyptienne des Mille et une Nuits.* 1899. 123 pp. .... 20 fr. 00

Fasc. VII. — Henri Francotte. *L'industrie dans la Grèce ancienne* (tome I). 1900. 343 pp. (Prix Gantrelle) .... Epuisé

Fasc. VIII. — Le même. *Même ouvrage* (tome II). 1901. 376 pp. ... Epuisé

Fasc. IX. — Joseph Halkin. *L'enseignement de la géographie en Allemagne et la réforme de l'enseignement géographique dans les universités belges.* 1900. 171 pp. .... 30 fr. 00

Fasc. X. — Karl Hanquet. *Etude critique sur la Chronique de Saint-Hubert.* 1900. 155 pp. .... 25 fr. 00

Fasc. XI. — Jules Pirson. *La langue des inscriptions latines de la Gaule.* 1901. 328 pp. .... Epuisé

Fasc. XII. — Hubert Demoulin. *Epiménide de Crète.* 1901. 139 pp. 20 fr. 00

Fasc. XIII. — Armand Carlot. *Etude sur le* Domesticus *franc.* 1903. 115 pp. .... 15 fr. 00

Fasc. XIV. — Albert Counson. *Malherbe et ses sources.* 1904. 239 pp. 35 fr. 00

Fasc. XV. — Victor Tourneur. *Equisse d'une histoire des études celtiques.* 1905. 246 pp. .... 35 fr. 00

Fasc. XVI. — Henri Maillet. *L'Eglise et la répression sanglante de l'hérésie.* 1907. 109 pp. .... 15 fr. 00

Fasc. XVII. — Paul Graindor. *Histoire de l'île de Skyros jusqu'en 1538,* 1906. 91 pp. .... 15 fr. 00

Fasc. XVIII. — J. Boyens. *Grammatica linguae graecae vulgaris per Patrem Romanum Nicephori Thessalonicensem.* 1908. 175 pp. ... 30 fr. 00

Fasc. XIX. — Aug. Bricteux. *Contes persans.* 1910. 528 pp. .... Epuisé

Fasc. XX. — T. Southern, *The Loyal Brother,* edited by P. Hamelius. 1911. 131 pp. .... 20 fr. 00

Fasc. XXI. — J. P. Waltzing. *Etude sur le Codex Fuldensis de Tertullien.* 1914-1917. 523 pp. .... 60 fr. 00

Fasc. XXII. — J. P. Waltzing. *Tertullien. Apologétique.* Texte établi d'après le Codex Fuldensis. 1914. 144 pp. .... Epuisé

Fasc. XXIII. — J. P. Waltzing. *Apologétique de Tertullien.* I. Texte établi d'après la double tradition manuscrite, apparat critique et traduction littérale revue et corrigée. 1920. 148 pp. .... Epuisé

BIBLIOTHÈQUE

DE LA FACULTÉ DE PHILOSOPHIE ET LETTRES

DE L'UNIVERSITÉ DE LIÉGE

Malkum Khān, Mīrzā, 1833-1908.

BIBLIOTHÈQUE DE LA FACULTÉ DE PHILOSOPHIE
ET LETTRES DE L'UNIVERSITÉ DE LIÉGE

FASCICULE LIII

Les comédies de Malkom Khan

Les mésaventures d'Achraf Khan
Zaman Khan ou le gouverneur modèle
Les tribulations de Châh Qoulî Mîrzâ

traduites du persan

par

A. BRICTEUX

Professeur à l'Université de Liége



1933

Faculté de Philosophie
et Lettres
LIÉGE

Librairie E. DROZ
25, Rue de Tournon
PARIS

A mes collègues
de la
Faculté de Philosophie
et Lettres

LES COMÉDIES
DE
MALKOM KHAN

INTRODUCTION.

Malkom Khân (1) (1833-1908) était le fils d'un certain Mîrzâ Ya^cqoûb Khân, Arménien de Djoulfâ près d'Ispahan, converti à l'Islam. Ya^cqoûb fit donner à son fils une excellente éducation. Après s'être initié dans son pays aux sciences traditionnelles de la Perse mahométane, le jeune Malkom alla compléter à Paris ses études moyennes et supérieures, sous les auspices d'une association arménienne. Il s'adonna surtout à l'étude du droit. Jusqu'à une époque toute récente, d'ailleurs, la grande majorité des Persans qui ont fait des études en Europe ont montré une prédilection singulière, voire exclusive, pour les sciences juridiques et surtout le droit international, le droit des gens et autres disciplines sans grande valeur pratique pour leur pays. Il est heureux que le monarque éclairé qui préside aux destinées de l'antique et glorieux Iran ait compris que la Perse avait surtout besoin d'ingénieurs, de chimistes, d'agronomes, de pédagogues et même de bons contre-maîtres et d'artisans qualifiés pour mettre en valeur ses richesses minières et agricoles et per-

(1) J'ai surtout consulté, pour la biographie de Malkom Khân, les ouvrages suivants: Browne, *The Press and Poetry of Modern Persia*, Cambridge, 1914, pp. 18-19, 20 et note, 23, 24, 34, 116, 125, 162, 311, 312 (avec portait de Malkom Khân). — Browne, *The Persian Revolution*, Cambridge, 1914, pp. 11 sqq, 32, 35, 38-39, 82, (photographie de Malkom Khân p. 38). — Sykes, *History of Persia*, 3e éd., Londres 1930, vol. II, pp. 397-399 (L'anecdote rapportée se trouve p. 397 n. 3). — Bertels, *Histoire de la littérature persane* (en russe), Leningrad, 1928, pp. 131-138. — L'introduction de la traduction russe de l'*Aventure d'Achraf Khan*, publiée par Einhorn dans le Bulletin de l'Université de l'Asie centrale, n° 16, Tachkent, 1927. Einhorn déclare avoir utilisé surtout le *Ta'rîkhi-i Bîdârîyi Irâniyân*, « Histoire du réveil des Persans » de Nâzimou l'Islâm Kirmânî, Téhéran, 1328 = 1910, pp. 193-201. — Je dois aussi de précieux renseignements à mon savant ami, Mr. Daulatabadi et à mes chers élèves, MM. Zaïm et Abouzia. Je leur en exprime ici ma gratitude ainsi qu'à tous ceux qui m'ont aidé dans mon travail et notamment à mon assistant, M. Janssens, qui a dressé l'Index Alphabétique.

fectionner les méthodes d'enseignement, de médecins pour combattre les maladies et améliorer l'hygiène, et même, si l'on veut des études de luxe, de philologues rompus aux méthodes occidentales pour publier de bons textes, bien annotés, des trésors de la littérature persane ([1 bis]).

Rentré en Perse, Malkom trouva bientôt un emploi auprès du châh Nâssir ed Dîne. Appointé auprès de Sa Majesté comme traducteur particulier, il acquit bientôt la confiance du monarque et de son entourage et fut mêlé aux affaires politiques. Il fut bientôt en faveur auprès du grand ministre Amîne ed Dowleh, qu'il accompagna comme conseiller dans ses voyages en Europe et en Amérique.

Rentré dans son pays, il reprit à la cour une place éminente et participa activement aux intrigues politiques qui ont toujours trouvé un champ si fertile dans la capitale de la Perse. Malkom joignait à ses multiples talents celui d'être un prestidigitateur des plus habiles, ce qui faisait l'admiration des Persans, mais finit par éveiller la méfiance du châh. Sykes raconte, à ce sujet, l'anecdote suivante:

« Un témoin oculaire, » dit-il, « m'a narré qu'un jour Malkom Khân exhiba une assignation pour un salaire de mille tomans et demanda au châh: 'Pourquoi ne me la paie-t-on pas?' Le souverain nia avoir jamais signé une telle assignation. Il ajouta que le document lui paraissait bien authentique mais qu'il avait des doutes et n'accepterait qu'une pièce marquée du sceau royal privé imprégné de l'encre particulière du châh. Sur quoi Malkom Khân tira immédiatement de sa poche un ordre de paiement remplissant toutes ces conditions. Là dessus le châh fit observer *sagement* (sic) qu'un tel homme était beaucoup trop habile pour rester en Perse. »

Malkom fut donc « invité » à voyager à l'étranger, mais déjà peu de temps après 1860, il reparut à Téhéran, où il fonda une loge maçonnique. Probablement par suite de l'analogie entre les mots persans *firâmâssoûn,* déformation du français « franc maçon » et *farâmoûch,* « oubli », cette société prit le nom de *Fârâmoûch Khâneh,* « Maison de l'oubli ». Aussi beaucoup de Persans croient-ils que, quand on entre dans cette association mystérieuse, on oublie toute

([1 bis]) Il est bien entendu que j'ai le plus grand respect pour les études de droit; toutes les sciences sont d'ailleurs du plus vif intérêt, et quand on en juge autrement, c'est par ignorance ou par vanité. J'ai seulement le droit de trouver regrettable que, pendant si longtemps, les jeunes Persans résidant en Europe n'aient presque jamais rien étudié d'autre.

sa vie antérieure. D'autres encore prétendent que lorsqu'un des membres est interrogé sur les secrets de la société, il prétend les avoir oubliés. La loge attira beaucoup de Persans, avides par nature de nouveauté et de mystère. Nassîr ed Dîne, craignant d'y voir naître un centre de conspirations, interdit les réunions et bannit de nouveau Malkom qui, d'autre part, s'était aussi rendu suspect par ses sympathies pour le mouvement religieux bâbî, sur lequel il fondait de grands espoirs pour le relèvement de sa patrie.

Du moment que cet homme inquiétant était hors des frontières, le châh était, du reste, loin de le poursuivre de sa haine. Malkom Khân ayant reçu la « permission de voyager », fut nommé « ambassadeur général auprès de toutes les cours de l'Europe ». Il représenta même son pays au Congrès de Berlin et put, à cette occasion, ajouter à son épithète honorifique de *Nazîm ed Dowleh,* le titre de « prince », ni plus ni moins. Il est à noter que, jusqu'alors, il n'y avait d'autres princes en Perse que les membres de la famille impériale. Il n'y a d'ailleurs pas, dans ce pays, de titres de noblesse héréditaires, et je crois bien que Malkom fut le premier à être honoré de cette dénomination pompeuse, empruntée, telle quelle, au français.

Notre habile Arménien, ce petit homme au long nez et aux yeux pétillants d'intelligence et de malice, parvint ensuite, grâce à l'appui de Mîrzâ Housseïn Khân (²), ambassadeur tout puissant du châh auprès de la Sublime Porte, à se faire nommer ministre à Londres. Enfin, en 1889, lors du voyage de Nâssir ed Dîne en Angleterre, il sut reconquérir la faveur du châh, et obtint, moyennant un cadeau minime, une concession pour une loterie en Perse. Il la revendit pour une forte somme à une société anglaise, mais le clergé de Perse, hostile à Malkom, représenta la dite loterie comme une espèce de jeu de hasard interdite par le Coran. Le grand vizir Mîrzâ Alî Asghar Khân Amîne es Soultâne somma alors Malkom de renoncer à sa concession, ce qu'il déclara ne pouvoir faire, l'ayant déjà cédée (³). Le grand vizir lui envoya un télégramme injurieux auquel il répondit dans les mêmes termes, ce qui amena sa révocation comme ministre de Perse.

(²) Voir, sur ce personnage, mon introduction de l'*Avare,* traduit du persan de Mîrzâ Dja'far.

(³) Telle est, d'après Sykes, la cause de la rupture entre Malkom et le premier ministre. Browne déclare l'ignorer.

Soit par dépit, comme l'écrit Sykes, soit, ce qui est plus généralement admis, en sincère partisan des idées constitutionnalistes, Malkom Khân, dont la devise était « Le bien de l'humanité en général et celui de la Perse en particulier », commença à publier à Londres, à partir du 20 février 1890, un journal intitulé *Qanoûn,* « La loi ». Malkom le rédigeait presque en entier lui-même, dans un style excellent dont la simplicité alerte contrastait avec le pesant amphigouri longtemps de mode en Perse. La publication du *Qanoûn* dura trois ans; il parut quarante et un, d'après certains, quarante-trois numéros. Malkom y affectait un ton de parfaite orthodoxie mahométane, chî'ite bien entendu, et le plus grand respect pour Nâssir ed Dîne, au début du moins, car le châh fut plus tard l'objet d'attaques assez violentes (à partir du n° 8 de septembre 1890). Quant au premier ministre Amîn ed Dowleh Atâbeg i A'zam, il était en butte aux critiques les plus acerbes et aux invectives les plus mordantes. Le *Qânoûn* préconisait la rédaction d'un code de lois et l'octroi d'une constitution, ainsi que la création d'un parlement à l'européenne, panacées dans lesquelles Malkom voyait la cause principale de la brillante civilisation européenne et le salut pour la Perse. Il prêchait aussi avec ferveur « l'*âdamiyyat* », « religion de l'humanité », mot qui revient, à tout instant, sous sa plume.

L'introduction du Qânoûn en Perse fut, naturellement, interdite, avec le peu d'effet qu'ont d'habitude les mesures de ce genre. On dissimula de nombreux exemplaires dans des ballots d'étoffe importée d'Europe et, après l'octroi de la constitution, tout le texte du *Qanoûn* fut réimprimé.

Ce journal exerça, quant au fond, une influence considérable sur la propagation des idées nouvelles; quant à la forme, il introduisit dans le vocabulaire persan une multitude de mots nouveaux pour les exprimer, et contribua aussi à la simplification relative, mais bien insuffisante encore, du style des périodiques iraniens.

Malkom fut aussi l'auteur de plusieurs ouvrages littéraires, tels que des *lettres politiques* (1), une brochure intitulée *Ousoûlî Mazhab-i Dîvâniyân,* « Manuel des courtisans », etc. Il composa aussi plusieurs

(1) Elles sont citées (*passim*) dans l'excellent ouvrage de Greenfield, *Die Verfassung des persischen Staates,* Berlin, 1904, dont l'auteur possède une copie manuscrite.

études sur la réforme de l'alphabet et fit imprimer quelques pages où il l'appliquait. Il ne fut pas l'initiateur de cet alphabet nouveau, qui pourtant porte son nom (*Khatt-i Malkamî*). Ainsi que je l'ai montré dans l'introduction à mon édition du texte de la comédie l'Avare, l'inventeur de cette écriture fut en réalité le Colonel Mîrzâ Fath Ali Ākhondzâdé, cet homme plein d'initiative qui créa, dès 1858, un théâtre musulman conforme à la technique de la scène européenne. Ayant échoué dans ses efforts pour la propagation de son alphabet, Ākhondzâdé confia le soin de mener son œuvre à bonne fin à Malkom Khân.

L'exemple d'Ākhondzâdé agit-il aussi sur son ami dans un autre domaine? C'est possible. En tout cas Malkom Khân écrivit un « Théâtre » contenant trois pièces qui restèrent longtemps inédites, sauf une, l'histoire d'Achraf Khân, parue en feuilleton dans le journal constitutionnaliste persan *Ittihâd* « L'Union ». Après la mort de Nâssir ed Dîne Châh, en 1896, Malkom Khân fut rétabli dans son poste de ministre à Londres par le bon Mozaffer ed Dîne, et mourut à Rome en 1908.

L'excellent orientaliste Friedrich Rosen, à qui l'on doit la meilleure grammaire de la langue persane parlée, parue en plusieurs éditions sous le titre de *Shumâ Fârsî Harî Mîzanîd*, traduite en anglais et considérablement augmentée par lui-même, édition Luzac à Londres, et qui s'est fait connaître aussi par ses beaux travaux sur Omar Khayyam, a publié également dans l'édition Kaviani, à Berlin, en 1340 de l'Hégire, le théâtre de Malkom Khân, d'après un manuscrit en sa possession. Il signale cet ouvrage dans la bibliographie de ses œuvres publiée en tête de ses intéressants *Oriental Memories of a German Diplomatist*, Londres, 1930, sous le titre allemand: *Drei persische Schwänke von Mirza Malkom Khân*. J'ai longtemps cru qu'il s'agissait d'une traduction allemande du théâtre qu'il a édité, mais il n'en est rien; celui-ci n'a jamais été transposé dans une langue européenne (5) et j'ai cru faire œuvre utile aux orientalistes et, en général, au public lettré, en les mettant en français. C'était une tâche très difficile: le texte renferme beaucoup de mots

(5) A part l'aventure d'Achraf Khan, traduite en russe par Einhorn dans le « Bulletin de l'Université de l'Asie Centrale », n° 16, Tachkent 1927. J'ai reçu cet excellent travail au moment même où j'allais envoyer le mien à l'impression.

et d'expressions qui ne figurent pas dans les dictionnaires courants, surtout dans la seconde pièce, étant donné son sujet spécial ; de temps en temps aussi, on sent bien, de l'avis de mes amis persans, que ces pièces sont l'œuvre d'un homme qui a passé son enfance dans un milieu arménien et la plus grande partie de sa vie à l'étranger.

D'autre part, si même l'exemple d'Ākhondzadé lui a suggéré l'idée d'écrire des comédies, Malkom Khân n'a pu, ni voulu, peut-être, s'assimiler comme lui la technique du théâtre européen. Les pièces de Malkom ne sont pas de vraies comédies au sens propre du terme, mais bien plutôt des farces (les *Schwänke* de Rosen) ou, si on veut un mot moins désobligeant, des *sketches*, des tableaux dialogués ; les innombrables changements de scène en rendraient la représentation impossible ou très difficile au théâtre, mais elles feraient merveille sur l'écran. Telles quelles, ce sont des chefs d'œuvre d'humour, d'un comique qui rappelle, comme peu d'œuvres (je n'en vois d'autre exemple que le *Réviseur* de Gogol et le *Docteur Knock* de Jules Romains), les pages les plus hilarantes de Molière dans sa première manière. Et ce qu'il y a de terrible, c'est que ce comique irrésistible est dû à la représentation fidèle de la réalité : Cette aventure d'*Achraf Khân,* qui, pour obtenir sa robe d'honneur de gouverneur, doit se soumettre pendant de longues journées aux extorsions et aux chantages ; cette *Méthode de gouvernement de Zamân Khân,* soutirant, par la violence, de l'argent d'un marchand de vins arménien et d'une courtisane ; les *Avanies subies par un prince* stupide et colérique, tout cela a pu se passer tel quel dans la Perse d'il y a une centaine d'années, et bien longtemps après.

Il y eut une amélioration sensible à partir du début du règne de Nâssir ed Dîne. Ce prince, d'abord bien intentionné, paraît s'être découragé dans la suite et avoir renoncé à toutes réformes. Qu'attendre, d'ailleurs, d'un despote qui ne parvient jamais à connaître la vérité, et d'un régime où toute critique est interdite ? L'autorité, hélas, ne supplée pas à tout !

I.

Les mésaventures d'Achraf Khan.

I.

Les mésaventures d'Achraf Khan.

Les mésaventures d'Achraf Khan [1],

gouverneur de l'Arabistan [2], lors de son séjour à Téhéran.

Or, en l'an 1232 de l'hégire (= 1817 de notre ère), il est mandé dans la capitale où, après avoir rendu compte de son administration de trois ans, il obtient son quitus et, après de nombreuses avanies, revêt de nouveau la robe d'honneur, insigne de son office, et s'en va.

Cette action comporte quatre actes, s'il plaît à Dieu.

Noms des personnages:

Achraf Khan, le gouverneur.

Kerim Agha, son neveu.

Qourban Beig, son majordome [3].

Hassan Beig, son ferrâch de la chambre.

Le Premier Ministre [4].

Mirza Tarrar Khan Moustaufi [5] (contrôleur des finances).

Mirza Abdou-rRahim, secrétaire.

Allah Dad, ferrâch (huissier) de la chambre du premier ministre.

Les ferrâchs du châh.

L'adjoint au maire [6].

Voir notes, p. 10-12.

(¹) Principaux ouvrages consultés : Polak, *Persien, Das Land und seine Bewohner*, Leipzig, 1865, I, p. 370, II, pp. 42 ss. et 127. — Curzon, *Persia*, Londres, 1892, I, pp. 435 ss. — Greenfield, *Die Verfassung des Persischen Staates*, Berlin, 1904, 16, pp. 244 ss. — Aubin, *La Perse*, Paris, 1908.

La plupart des provinces persanes ont à leur tête des gouverneurs nommés pour un an par le châh. Ainsi que leur nom *hâkim*, qui veut dire « juge » (comparez les Juges, *chôfetîm*, chez les anciens Israélites, et les suffètes carthaginois), l'indique, une de leurs principales attributions est d'exercer une juridiction sur leurs administrés. Ils sont compétents pour infliger certains châtiments, tels qu'amende, bastonnade, emprisonnement, etc. Toutefois, seuls les gouverneurs généraux des grandes provinces peuvent infliger les mutilations et la peine de mort. En second lieu, les gouverneurs veillent au maintien de l'ordre et sont à la tête de la police. Enfin, et surtout, ils sont chargés de la perception des impôts, ce qui est certainement leur fonction principale. L'administration militaire est en dehors de leurs attributions et incombe à un commandant indépendant du gouverneur.

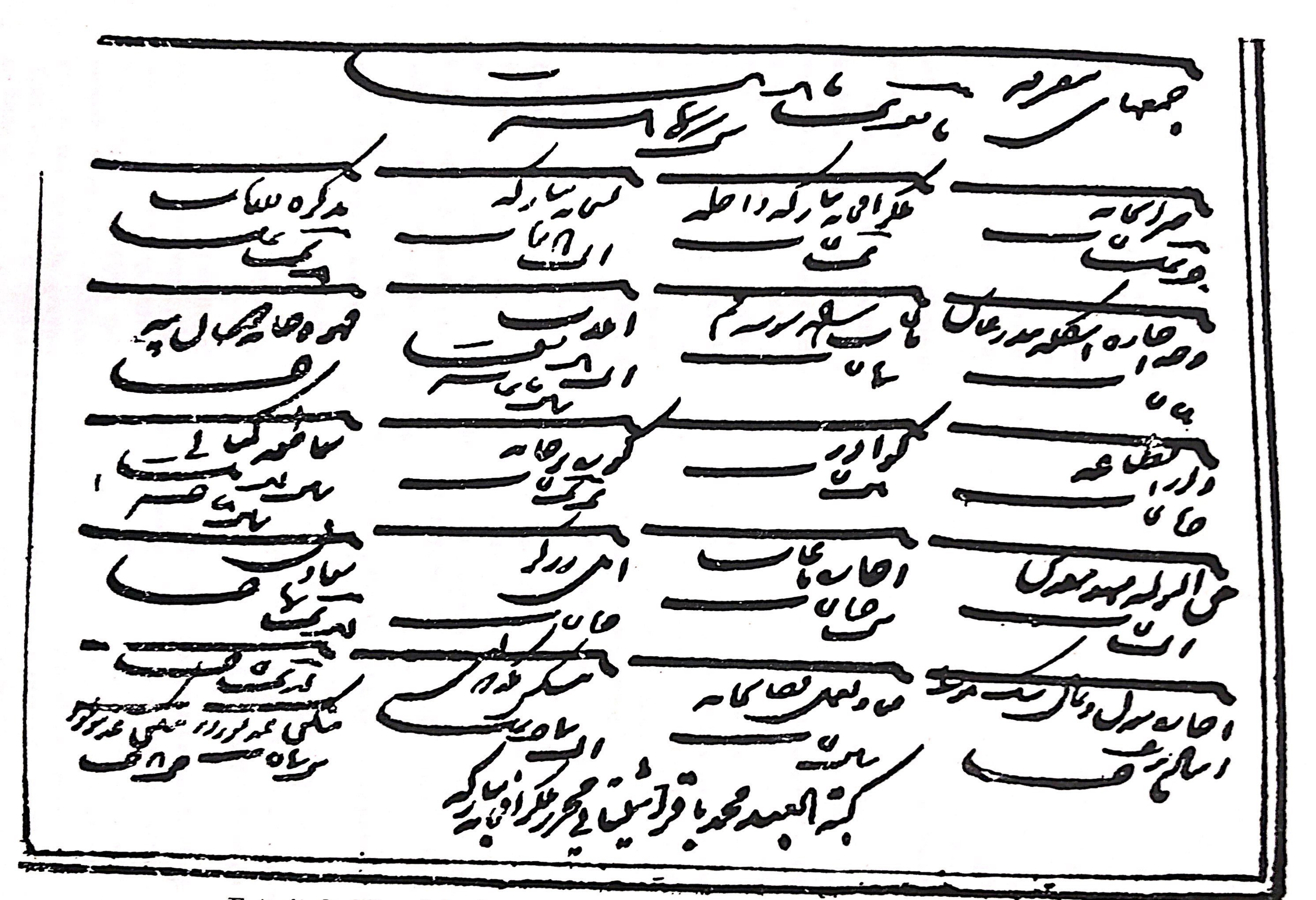
Parmi les fonctionnaires subordonnés au gouverneur, il faut citer le *vazîr-i mâliyât*, chargé de calculer les revenus et les dépenses de la province. C'est un *moustaufî*, ou spécialiste des finances, qui tient ses comptes dans une écriture spéciale, incompréhensible au commun des mortels (*). Aucun gouverneur, pas même le châh ne peut assigner une somme qui n'ait été inscrite au budjet par le *moustaufî* compétent. D'autre part, le gouverneur doit rendre compte des impôts qu'il perçoit à un *moustaufî* de la capitale, qui lui extorque le plus possible, comme c'est le cas ici (Cf. Polak, *op. cit.* I, 38). A côté du gouverneur, il il y a aussi un *kârgouzâr*, délégué par le ministère des affaires étrangères, pour veiller aux intérêts des étrangers et des sujets persans non musulmans.

Pour obtenir leur charge, les gouverneurs, de même que, d'ailleurs, tous les fonctionnaires persans, doivent verser des cadeaux considérables, souvent équivalents ou même supérieurs au salaire qu'ils reçoivent. Comme le gouverneur n'est nommé que pour un an et qu'il a des chances d'être évincé à la fin de l'année par un autre plus offrant, il doit faire en sorte de rentrer dans ses débours et de s'enrichir rapidement.

Au nouvel an, les gouverneurs se rendent dans la capitale et reçoivent leur robe d'honneur, *khilᶜat*, qui est le signe de leur investiture.

Voir encore sur ce sujet: Stolze und Andreas, *Die Handelsverhältnisse Persiens* (Ergänzungsheft 77 zu Petermanns Mitteilungen, Gotha, 1885, surtout pp. 2 ss., et mon récit de voyage: *Au pays du Lion et du Soleil*, Bruxelles, s. d.,

(*) Il ne s'agit pas des signes en *siyâq*, employés par les marchands et qu'on peut étudier, par exemple, dans Clair-Tisdall, *Persian Conversation Grammar*, Heidelberg, 1902, p. 219, et dans Beck, pp. 432-435. A côté de ceux-ci, il y a toute une notation spéciale, dont les *moustaufîs* sont très fiers et qui leur permet, en effet, de représenter en une page tout le budget de la Perse comme on peut le voir dans la gravure ci-jointe, phototypie de la page du *Ma'âçîr va-al Açâr*, lithographié à Téhéran à l'occasion du quarantième anniversaire de Nâssir ed Dîne et contenant nombre de données statistiques sur le règne de ce prince de 1848 à 1887.



Extrait de bilan dressé par un moustaufi concernant surtout les concessions accordées par le gouvernement persan.
Tiré du *Ma'âçir va al'âçar*, « les Faits mémorables et les Monuments », (Téhéran A. H. 1306 = A. D. 1883) p. 244 *infra*.

TRANSCRIPTION

Djamʿhâyi moutafarriqa: 119.177 toûmân o 6 qirân o 470 dînâr.

zarrâbkhâna: *25000 toûmân*	*talagrâfkhânayi moubârakayi dâkhila:* *10000 toûmân*	*postkhânayi moubâraka:* *1200 toûmân*	*tazkarayi vilâyât:* *13020 toûmân*
vadjhi idjârayi iskalayi Bandar ʿAbbâs: *300 toûmân*	*mâliyâti râhi chossayi Qoum:* *600 toûmân*	*îlât:* *1097 toûmân o 8 hazâr o 162 dînâr*	*qahvakhânayi Doûchân Tapa:* *50 toûmân*
dârou-ttabâʿa: *500 toûmân*	*Gwâdar:* *3000 toûmân*	*koûzapazkhâna:* *12000 toûmân*	*mouqâtaʿayi Kampânî:* *8034 toûmân o 8 hazâr o 350 dînâr*
haqqou-ttawliyayi Machhadi mouqaddas: *1000 toûmân*	*idjârayi bâghât:* *6500 toûmân*	*îli Zargar:* *500 toûmân*	*maʿâdin:* *14750 toûmân*
idjârayi maʿdani zoughâli sang bitavassouti Oustâd Yoûssouf: *150 toûmân*	*tavâfouti ʿamali qassâbkhâna:* *8000 toûmân*	*pîchkachi takyayi dawlatî:* *1625 toûmân*	*11850 toûmân* — *pîchkachi ʿaïdi naûroûz* 6600 toûmân | *pîchkachi ʿaïdi mawloûb* 5250 toûmân

Katabahou-lʿabdou Mouhammad Bâqir Ächtiyânî mouharriri Talagrâfkhânayi Moubâraka.

TRADUCTION

Sommes diverses : 119.177 tomans, 6 krans, 470 dînârs.

Hôtel des monnaies : 25000 tomans	Télégraphes impériaux du service intérieur : 10000 tomans	Postes impériales (littéralement : bénies) : 1200 tomans	Passe-ports : 13020 tomans
Location du port (échelle) de Bender Abbas : 300 tomans	Revenus de la chaussée de Koum : 600 tomans	[Tribut payé par les] nomades : 1097 tomans, 8 krans, 162 dînârs	Location du café de Doûchântépé (faubourg de Téhéran) : 50 tomans
Presse : 500 tomans	[Télégraphe anglais de Djask (port du Béloutchistan anglais) à] Gwâdar (port persan sur le Golfe Persique) : 3000 tomans	Pateries 12000 tomans	Compagnie à forfait [Télégraphe indo-européen] : 8034 tomans 8 krans 350 dînârs.
Droits perçus par le châh comme vicaire de l'Imâm Riza, enterré à Mechhed : 1000 tomans	Loyer des jardins [impériaux] 6500 tomans	Tribut des nomades Zerguer (près de Téhéran) 500 tomans	Mines : 14.750 tomans
Location du charbonnage concédé à Oustad Youssouf : 150 tomans	Supplément de taxes à l'abattoir : 8000 tomans	Cadeau offert [au châh] par le tekyé [salle de représentations religieuses] : 1625 tomans	11.850 tomans cadeau pour étrennes de Sa Majesté : 6600 tomans | Id. pour l'anniversaire de sa naissance : 5250 tomans

Calligraphié par le serviteur de Dieu Mohammed Bâqir Achtiyânî, commis-rédacteur au télégraphe impérial.

pp. 70 ss. ainsi que Duval, *Les Dialectes Néo-Araméens de Salamas, Textes sur l'Etat actuel de la Perse*, Paris, 1883, p. 35 sqq.

1232 de l'Hégire = A. D. 1817.

(²) L'Arabistan est la province persane située dans le coin Sud-Ouest de la Perse, au Nord du Golfe Persique. Elle est très éloignée de la capitale, ce qui semble expliquer que le gouverneur ne rend compte de son administration qu'après trois ans.

(³) Vu l'amour de l'ostentation (*tachakhkhous*) qui règne chez les Persans (voir cependant note 86 *in fine*), le nombre des domestiques est très considérable. Eux aussi sont engagés pour un an à partir du *Nauroûz*, jour de l'an persan, dont le nom veut dire « jour du renouveau », et qui est célébré le 21 mars. Les domestiques touchent des salaires insignifiants, mais se rattrapent en se créant des revenus occasionnels, *mèdâkhil*(*), mot pour lequel nous n'avons pas de terme vraiment synonyme en français. On pourrait le rendre à peu près par «petits profits». Ce sont des revenus illicites à notre point de vue, mais qui n'ont pas ce caractère pour les Persans. Il va de soi que, n'étant que peu ou point payés, comme, d'ailleurs, les fonctionnaires, ces domestiques doivent vivre, ce qu'ils font en touchant des pourcentages des marchands chez qui ils vont pour leurs emplettes, — (N'avons-nous pas, de même, notre « sou du franc »?) — en exigeant de nombreux pourboires, etc. Il est impossible, par exemple, d'avoir accès auprès de quelqu'un sans l'assentiment des domestiques, que l'on obtient, évidemment, moyennant finances.

Nous n'avons pas, bien entendu, de termes exacts pour rendre ces mots persans, les fonctions de ces nombreux serviteurs ne correspondant pas exactement à celles des nôtres. Les principaux domestiques sont: Les *pîch-khidmets*, ou sommeliers. Le chef des *pîch-khidmets* s'appelle *nâzir*, littéralement « surveillant », que l'on peut traduire par « intendant » ou « majordome ».

Les *ferrâchs* (de la même racine arabe que *farch*, « tapis ») étendent les tapis, dressent les tentes, balaient les pièces, portent les messages, appliquent la bastonnade et apportent le thé. « *This functionary has been aptly described as 'anything from a house maid to an executioner'* » (Philott, *Higher Persian Grammar*, Calcutta, 1919, p. 187, n. 3). — Le *qahvadjî* « cafetier » prépare le café, le thé et le narguilé.

A l'époque où est située l'action de ces pièces, il y avait aussi en Perse de nombreux esclaves, très bien traités et heureux de leur situation (voir Polak, I, p. 255). Les enfants d'esclaves nés dans la maison étaient particulièrement choyés et considérés comme faisant partie de la famille. Aussi, pour exprimer son dévouement à quelqu'un, se déclare-t-on souvent son esclave, et surtout son *khâna-zâd* « esclave né dans la maison » (le terme est l'équivalent de l'hébreu *ben baït*). Comme chez les Romains (*pueri* — ce terme étant appliqué aux esclaves, on désigna les vrais enfants libres par le mot *liberi*), on appelle les esclaves « enfants », *batchahâ*. C'est le terme employé aujourd'hui pour appeler les domestiques ou même un seul domestique.

(*) La forme arabe correcte est *madâkhil*, mais les Persans prononcent généralement *moudâkhil*, sans doute par analogie avec les nombreux participes arabes en *mou*. De même *mouhabbat*, « amitié », pour *mahabbat*.

(4) *Le premier ministre.* Le premier ministre est généralement désigné sous le nom de *chakhs-i-avval,* « première personne ». Il est, en effet, le premier personnage de l'état après le *châh.* Actuellement, le président du conseil des ministres s'appelle généralement *sadr-i a^czam.*

(5) *Mîrzâ Tarrâr Khân Moustaufî* porte un nom approprié. *Tarrâr* signifie « coupeur de bourses ».

(6) *Maire.* En persan: *kadkhodâ.* Ce titre désigne un maire de village ou, comme ici, le magistrat urbain préposé à chaque quartier. A la tête des fonctionnaires urbains se trouve le *kalântar,* agent du châh, chargé en son nom de rendre la justice, de percevoir les impôts, de veiller au bon ordre. Comme ces fonctions sont exactement celles qu'avaient autrefois les « prévôts », j'ai choisi ce terme un peu archaïque pour rendre *kalântar.* Au *kalântar* est également subordonné le commissaire de police, *dâroûgha.* Il est responsable des vols commis dans le bazar.

Acte Premier.

Achraf Khan, à la fin de l'année 1232, est mandé dans la capitale. Dès le jour de son arrivée, il est honoré d'une audience de Sa Majesté Impériale et, tout de suite après, il se rend auprès du premier ministre et, de là, regagne son logis, où, le soir, il cause avec Kérîm Agha:

ACHRAF KHAN. Ce jour de mon arrivée, les propos du grand vizir et les renseignements de Mîrzâ Tarrâr Khan n'étaient pas mauvais. Apparemment, cela s'est bien passé.

KERIM AGHA. Oui, aujourd'hui c'était le premier jour de votre présence ici, et la pensée des cadeaux (7) à obtenir et l'espoir des présents exigeaient ces égards, mais attendons la fin.

QOURBAN BEIG, *le majordome,*

entre dans la chambre, fait la révérence et s'exprime comme suit:

Monseigneur le Khan, veuillez m'indiquer la conduite à tenir et les préparatifs à faire. Nous sommes ici dans la capitale et tout est hors de prix. Il faut évaluer les dépenses de la cuisine, du café et de l'orge pour l'écurie. Il faut que je connaisse, une fois pour toutes, mes achats et mes charges pour chaque mois.

(7) Pour les cadeaux, qui jouent un si grand rôle dans la vie sociale persane, il y a en persan une terminologie extrêmement riche. Le cadeau d'un inférieur à un supérieur s'appelle *pîchkach*; celui d'un supérieur à un inférieur, *in^cam*, que l'on peut souvent traduire par « pourboire ». Il est parfois spécifié et se nomme, par exemple, *poûl-i tchilau*, argent pour le *tchilau*, plat de riz national.

Les cadeaux entre égaux s'appellent *ta^cârouf* ou *hadya.* Une « curiosité » s'appelle *touhfa.* Quant on revient de voyage, on rapporte naturellement des *armaghân* ou *saughât,* « spécialités » des pays visités. *^cAïdi* veut dire « cadeau de fête », *hadya,* « donation ».

Achraf Khan. Evalue avec prudence les dépenses d'un mois, dresses-en la liste et apporte-la moi.En fin de compte, nous ne resterons pas plus d'un mois ici. Que je sois encore gouverneur ou que je ne le sois plus, dès que j'aurai remis mes comptes et reçu décharge, nous partons.

Qourban Beig, *à part:*
Ah, tu te crois parti?

tout haut:

Seigneur Khan, nous sommes ici dans la capitale et la massue de Roustem [8] elle-même est en gage. Quels ordres donnez-vous? Si d'ici quatre mois vous avez pu rendre compte de votre gestion, vous aurez fait beaucoup de besogne. Qu'est-ce donc qu'un mois? La réponse à vos lettres ne vous parvenait pas de Téhéran en deux mois. Est-ce que maintenant la reddition des comptes pour votre administration de trois ans aurait lieu si rapidement? [9].

Kerim Agha. L'intendant a raison. Il est difficile d'être si expéditif.

Achraf Khan. Soit. Maintenant, il s'agit de désigner les cadeaux divers. Avant que leurs seigneuries ne montrent de la mauvaise humeur ou de l'indifférence, il faut leur clore le bec.

Kerim Agha. Oui, vous dites vrai. Il faut que ces choses soient désignées et que demain, pendant que leurs destinataires sont seuls, on les leur fasse parvenir.

Achraf Khan. Trois mille tomans d'or [10] dans trois bourses, voilà

[8] Roustem, le plus grand héros de l'épopée persane, est censé forcé par la misère, de mettre sa massue en gage.

[9] *Zoûdîhâ.* Ce *hâ* est fréquent dans les locutions adverbiales. Cf. tout de suite après *hâla hâlahâ* et, un peu plus bas, *bi-în tawrhâ,* puis *hamîn tawrhâ.* D'après Phill., *Gramm.*, p. 475, ce *hâ* ajoute l'idée d'approximation: *hamîn qadrhâ* = « about this moment » — *hamîn vaqthâ* = « à peu près au même moment » — *hamîn vaqt* = « exactement au même moment ». Malkom Khan paraît affectionner ces tournures et aussi, comme ici, l'emploi d'un nom en izâfat à lui-même. Cf. plus bas *sâlhâyi sâl.* Cette tournure n'est, que je sache, signalée dans aucune grammaire.

[10] *Achrafî* désignait une pièce d'or valant un toman en or du poids de 3,45 gr. au titre de 0.950 (Stolzen Andreas, p. 35 b, *infra*), mais qui, depuis la dépréciation de l'argent, vaut deux *tomans* environ. Le *toman* vaut dix *qrâns* et le *qrân*

le cadeau destiné à Sa Majesté. Mille achrafîs et les chevaux Tâoûs et Tarkâne ([11]), avec quatre odalisques et six charges de cadeaux, spécialités de ma province ([12]), sont destinés au premier ministre, et cinq cents doubles tomans en or, une odalisque et deux charges, à Mîrzâ Tarrâr Khan, le contrôleur des finances. Que Qourbân Beïg les leur fasse parvenir demain de bonne heure et s'en revienne.

Kerim Agha. Khan, mon oncle, tout cela est parfait, mais vous n'avez pas mentionné le trésorier ([13]). Or, toute l'affaire dépend de lui et, s'il ne montre pas le bout de l'oreille ([13 bis]), trois mille achrafîs ne feront pas autant d'effet que trois qrans, bien plus...

Achraf Khan. Mais alors, dites-donc, est-ce qu'on va me dépouiller?

Kerim Agha. Que dites-vous? Si vous vous en tirez avec dix mille tomans, vous aurez lieu d'adresser à Dieu des actions de grâces. Quand nous étions encore dans votre province, je vous l'ai dit: envoyez deux à trois mille tomans, avec quelques charges de cadeaux, dans la capitale, ainsi que votre bilan, afin qu'on obtienne le quitus et qu'on le rapporte. Vous n'avez pas voulu. Or, à ce moment là, personne ne pensait à la reddition des comptes et à l'impôt dû à l'Etat. Les moustaufîs se montraient plein d'ardeur pour un mouchoir de bazar ([14]), mais, maintenant qu'ils vous ont vu, pensez-vous qu'ils vont vous laisser la paix?

Achraf Khan. Soit, qu'on porte aussi deux cents achrafîs au trésorier, pour le rendre muet.

ou *sâhibqrân* vaut vingt *châhîs.* Il serait oiseux d'indiquer la valeur correspondante en monnaie de notre pays, il est plus utile de noter le poids et la teneur en argent du qrân: 5.367 gr., puis 4.8 gr., au titre de 0.950.

([11]) Ces noms de chevaux signifient respectivement « paon » et une espèce de faucon. Voir Aubin, *op. cit.*, p. 250.

([12]) Le sens de *saughât* apparaît très bien ici.

([13]) *Trésorier.* En persan *tahvîldâr.* Il ne s'agit pas de l'agent financier de ce nom, en persan *khazânadar,* mais d'un officier chargé de la conservation des objets précieux, bijoux, etc.

([13 bis]) Littéralement: « Dans le cas où sa queue n'est pas vue ».

([14]) *Un mouchoir de bazar.* Allusion à un proverbe bien connu; on disait des gouverneurs rapaces et tyranniques: *Qaïssariyya ra âtach mîzanand barâyi yak dastmâl,* « ils mettent le feu au bazar pour un mouchoir ».

Le lendemain matin Qourbân Beïg, le majordome, s'en revient après avoir fait parvenir à destination les sommes et les cadeaux.

ACHRAF KHAN. Enfants, debout! Allons en audience ([15]) chez le premier ministre, puis nous reviendrons.

LE MAJORDOME. Cela va, tout le monde est prêt.

ACHRAF KHAN *se lève, prononce la formule:*
« Au nom du Dieu de bonté et de miséricorde »

puis continue:

Grand Dieu, par l'espoir que je mets en toi, délivre-moi de ces loups mangeurs d'hommes!

Ils pénètrent dans les bureaux du premier ministre, se dirigeant vers la grande salle ([16]).

KERIM AGHA, *hors d'haleine, vient auprès d'Achraf Khan et lui dit tout bas:*

Khan, mon oncle, vous êtes-vous bien noué au bras les prières de Cheïkh Fathoullâh?([17]).

ACHRAF KHAN. Oui, je les ai liées, et je me suis même mis au doigt la bague de feu Khan Charaf Chams.

KERIM AGHA. Alors récitez aussi la soura *li'îlâf* ([18]) et soufflez-la au visage du premier ministre.

([15]) Lire *dar-i khâna.* Ces mots désignent l'audience d'un ministre ou d'un grand personnage, et sont surtout employés par ses subordonnés. Pour l'audience du châh, on dit *bâr* ou *darbâr.*

([16]) *La grande salle.* En face de l'entrée principale d'une maison persane, qui donne sur la cour, se trouve le *tâlâr,* grande salle d'apparat, vaste et haute et décorée luxueusement. On y a accès par deux perrons et toute la partie donnant sur la cour est formée de grandes portes-fenêtres faites de vitraux multicolores. La dimension des *tâlârs* s'indique par le nombre de fenêtres. On dit un *tâlâr* à cinq fenêtres, à sept fenêtres, etc. Voir Polak, I, p. 158 avec plan.

([17]) *Les prières de Cheïkh Fathou-llâh.* Il s'agit évidemment de prières écrites sur un morceau de papier et servant d'amulettes. De même la bague indiquée plus bas.

([18]) *La soura li'îlâf.* Le texte la désigne par son premier mot *li'îlâf* (il faut mettre le *hamza* sur le premier *alif*). C'est la 106me soura du Coran. Elle trouve

Achraf Khan se rend à la porte de la chambre et veut entrer.

ALLAH DAD BEIG, *chambellan du premier ministre, sort d'un coin et, mettant la main sur la poitrine d'Achraf Khan, il lui dit:*

Agha, n'entrez pas, Sa Seigneurie veut être seule en ce moment (19).

ACHRAF KHAN. Que dis-tu? C'est ton maître lui-même qui m'a mandé.

Décontenancé (20) *et rouge comme cuivre, il est bien obligé d'aller s'asseoir dans le bureau des rédacteurs.*

ALLAH DAD BEIG, *parlant à voix haute, de manière que le khan l'entende:*

Il y a des faquins (21) qui vont exercer les fonctions de gouverneur; ils pillent les gens, amassent de l'argent et l'emportent, puis ils veulent venir ici se donner de grands airs. Ne dirait-on pas que je suis le valet de son père?

LE PREMIER MINISTRE, *criant.*
Enfants!

ALLAH DAD BEIG, *entre dans la chambre et baisse la tête:*
Qu'y a-t-il pour votre service? (22)

apparemment son application dans des situations comme la précédente, à cause de ces mots contenus dans les versets 3 et 4: « Qu'ils servent le Seigneur,...... qui les délivre de la peur ».

(19) Il est impossible d'être reçu par quelqu'un si l'on n'a pas l'assentiment des domestiques. Si l'on ne leur donne pas un pourboire, ils prétendent que le maître dort (les Persans dorment à toute heure de la journée, quand l'envie leur en prend), ou qu'il est malade, ou en voyage.

(20) *Décontenancé.* Lire dans le texte: *koulah khorda.*

(21) *Faquins.* Le texte a *foulân foulân chouda,* euphémisme signifiant littéralement « devenu un tel ou un tel ». *Pidar soûkhta,* « fils d'un père brûlé ».

(22) *Qu'y a-t-il pour votre service?* Le mot *balî* appelle quelques remarques intéressantes au point de vue de la phonétique de la langue persane. Quand il signifie « oui », l'accent tonique qui est sur la première syllabe, pousse à l'allonger de manière qu'on a le son intermédiaire entre *a* et *è* sous sa forme longue, ce qui n'existe pas dans d'autres cas en persan. Quand il a le sens de « plaît-il? », l'accent tonique se porte sur la seconde syllabe, et c'est alors le son intermédiaire entre *i* et *e* qui devient long par une exception unique.

LE PREMIER MINISTRE. Mon garçon, j'avais fait venir Achraf Khan. N'est-il pas encore arrivé ?

ALLAH DAD BEIG. Non, il n'est pas encore là. Ordonnez-vous que je l'envoie chercher ?

LE PREMIER MINISTRE. Vite, vite, j'ai de la besogne, il faut que je sorte.

ALLAH DAD BEIG *sort. Il reste environ une demi-heure, puis il vient à la porte de la chambre et dit à Achraf Khan:*

Prenez la peine d'entrer, Son Excellence vous demande.

Achraf Khan se lève, entre dans la chambre, et fait une profonde révérence.

LE PREMIER MINISTRE. Entrez, je vous prie. Vous allez bien ?

ACHRAF KHAN, *avec une nouvelle courbette:*
Oui, grâce à la bienveillance de Votre Seigneurie.

LE PREMIER MINISTRE. Le châh était très mécontent de la rentrée tardive des finances de l'Arabistan. Il a même ordonné d'envoyer un courrier spécial, mais, par égard pour vous, je l'ai retenu et ne l'ai pas laissé partir.

ACHRAF KHAN. Oui certes, on reconnaît bien là la miséricorde de Votre Seigneurie à l'égard de nous tous. Que Dieu ne diminue pas l'ombre portée par la bonté de Votre Seigneurie sur la tête des habitants de la Perse !

LE PREMIER MINISTRE. Les rapports, vous savez, ont un peu...

ACHRAF KHAN. Non, par la tête bénie de Votre Seigneurie, on n'a jamais rien négligé concernant les rapports. Ils ont été transmis à chaque courrier.

LE PREMIER MINISTRE. Du moins, Achraf Khan, acquittez-vous vite de votre reddition de comptes. Consignez le tout par écrit, que je puisse terminer la chose, puis partez bien vite, ne vous attardez pas ici.

ACHRAF KHAN. Mais je ne demande pas mieux que d'obtenir congé au plus vite (23). Ma province est aux frontières. A Dieu ne plaise (24) qu'il ne s'y produise une catastrophe !

LE PREMIER MINISTRE *à Mîrzâ Tarrâr Khan Moustaufî.*

Mîrzâ Tarrâr Khan, d'ici dix jours je réclame le relevé des impôts de l'Arabistan pour les trois années écoulées, bien établi et vérifié, sans excuses et sans conteste. Il est absurde qu'Achraf Khan soit retenu ici. Le châh insiste beaucoup sur ce point.

MIRZA TARRAR KHAN. Parfaitement, à vos ordres. Je vais arranger une entrevue avec Achraf Khan, pour m'entendre avec lui et, après cela, je vaquerai à l'exécution de vos commandements.

Achraf Khan se lève, fait la révérence et veut prendre congé.

LE PREMIER MINISTRE. Ah, vous partez ! Revenez-donc ici demain vers la fin de l'après-midi, j'ai un mot à vous dire (25).

Achraf Khan sort. Au milieu de la cour deux ou trois personnes courent après lui et vont lui barrer le passage, [*en disant*] *:*

Seigneur Khan, nous attendons nos pourboires.

ACHRAF KHAN. Mais je ne vous...

(LES INDIVIDUS). Seigneur Khan, nous sommes les cafetiers de Monseigneur. Nous avons bien des fois apporté le narguilé et le café.

ACHRAF KHAN. Ah, oui, oui, maintenant je vous remets. A vos ordres, je vais dire à mon majordome de vous donner cinq tomans.

(23) *Au plus vite.* Pour ce sens fréquent du comparatif, v. Jensen, *Neupers. Gramm.*, Heidelberg, 1931, p. 65 *sup.* et Phillott, *Higher Persian Grammar*, Calcutta, 1919, pp. 117 et 122. On ajoute généralement, dans ce sens, *hartchi* devant le comparatif.

(24) *A Dieu ne plaise.* Le participe *kh(w)âsta* a ici le sens optatif, voir mon édition de l'Avare, note 79.

(25) *J'ai un mot à vous dire.* On sait avec quelle facilité le persan tutoie et vouvoie tour à tour la même personne. Il est à remarquer toutefois que les grands personnages tutoient tout le monde, ce que nous ne pouvons supporter dans la traduction française, et emploient généralement en parlant d'eux-mêmes la première personne du pluriel.

Il se met en route, mais, dès qu'il arrive à l'entrée de la cour, les ferrâchs en foule lui barrent le passage en criant:

(LES FERRACHS). Seigneur, ne diminue pas ton ombre de la tête des ferrâchs. Procure-nous le prix de notre tchilau ([26]).

ACHRAF KHAN. C'est bien, venez demain, vous aussi, à mon logis; vous recevrez cinq tomans de mon intendant.

Après celà, de peur des quémandeurs, il monte à cheval et regagne à bride abattue sa demeure.

A Khérîm Agha:

Kérîm Agha, viens donc que je te raconte mes histoires. Vois quel pays est celui-ci; vois comment les choses se passent chez le premier ministre lui-même; tout n'est qu'anarchie, tripotage et rapine ([27]). Par Dieu, ils dévorent littéralement les gens! Tu ne sais pas quel malheur ce fils d'un père brûlé d'Allah Dâd, le chambellan, a amené sur ma tête? Je suis mort de honte devant les gens. Par Dieu, si l'on m'emmenait en prison, cela me serait plus supportable que d'aller encore en audience chez le premier ministre.

KERIM AGHA. Cher Khan, mon oncle, je vous l'avais bien dit: Ici ce n'est pas l'Arabistan, c'est la capitale. Beaucoup de choses de ce genre s'y passent, il faut prendre son mal en patience. D'ailleurs ceci n'a pas d'importance. Je vais, à l'instant, faire porter trois tomans à Allah Dâd et, demain, quand vous arriverez là-bas, vous allez voir quelles cajoleries il vous prodiguera.

Sur le champ, il appelle un ferrâch, lui remet trois tomans et lui dit:

A l'instant même prends cet argent et va à l'antichambre du premier ministre, les remettre à Allah Dâd; dis-lui que c'est un cadeau du Khan.

([26]) Voir note 3.

([27]) Pour que la fin du texte persan soit intelligible, il faut ajouter un *vâv* au dernier mot et lire: *bardâr o bidau.*

Le ferrâch prend les trois tomans, les donne à Allah Dâd, puis revient.

Achraf Khan est tranquillement assis à la fin de l'après midi, quand, tout à coup le ferrâch dépose devant lui un plat de sucreries avec un vase.

ACHRAF KHAN. Qu'est-ce que c'est que ça? D'où cela vient-il?

LE FERRACH. Le premier valet de Monseigneur l'a envoyé pour vous.

ACHRAF KHAN, *au comble de l'étonnement.*
C'est bien; qu'il reste dehors; tiens-lui un peu compagnie. Enfants, appelez Kérîm Aghâ!

Kérîm Aghâ s'amène.

ACHRAF KHAN. Vois ce qui m'arrive encore. Quel rapport est-ce que j'ai avec le premier valet de Monseigneur, pour qu'il vienne m'offrir des fleurs et de menus cadeaux? Quelles mœurs! Je ne veux plus de la place de gouverneur.

KERIM AGHA. Oui, vous avez raison, vous n'avez aucun rapport avec ces gens. Mais eux croient avoir des rapports avec vous. Il faut de la patience. Ce n'est qu'une bagatelle. Qu'on leur donne aussi dix tomans.

Le rideau tombe.

Acte Deuxième.

C'est le troisième jour. Achraf Khan, en grande tenue, se rend, en compagnie de Kérîm Agha, en audience auprès du premier ministre. Entrés au palais du divan, ils arrivent au perron. Allah Dâd descend des escaliers avec force courbettes.

Allah Dad. Messire Khan, pardonnez-moi, je ne vous avais pas reconnu hier. Monseigneur avait manifesté de la mauvaise humeur et je n'avais pas tous mes sens à moi, et sinon, nous sommes vos serviteurs et vos esclaves (28). « C'est le propre des petits que de pécher et celui des grands que de leur pardonner. »

Il prend les devants, lève le rideau, et Achraf Khan entre dans la salle.

Le Premier Ministre. Achraf Khan, approchez; hier, chez le châh, il a été question de vous, et Sa Majesté a dit : « Qu'Achraf Khan termine au plus tôt ses comptes et s'en retourne. »

Achraf Khan. Mais oui, moi-même je ne demande pas mieux, mais l'achèvement de cette affaire dépend de la bonne volonté de Mîrzâ Tarrâr Khan. Quant à moi, je suis prêt à partir.

Le Premier Ministre, *à Mîrzâ Tarrâr Khan:*

Est-il exact que vous n'ayez pas encore pu voir (29) Mîrzâ Achraf Khan ?

Mirza Tarrar Khan. Non, le service de Monseigneur ne m'en a pas encore laissé le loisir.

Le Premier Ministre. Levez-vous (30) à l'instant même et allez ensemble au logis du khan. Entendez-vous ensemble pour arranger la reddition de comptes et transmettez-lui les ordres du châh dans les termes où je vous l'ai dit hier soir.

Mirza Tarrar Khan. A vos ordres.

(28) *Vos esclaves.* Nous avons ici le mot *khâna-zâd*, expliqué dans la note 3 *in fine.*

(29) Remarquer la tournure *dîdan nakardîd.* Jensen, *op. cit.*, p. 174 *infra* signale ces verbes composés de l'infinitif persan et de *kardan* et cite, par exemple, *djastan kardan* = simplement *djastan.* Il y a cependant, sans doute, une légère nuance difficile à préciser.

(30) *Levez-vous et allez.* Les Persans sont toujours assis quand aucune raison ne les oblige à se mettre debout. De là cet emploi si fréquent du verbe se lever. De même en arabe vulgaire, par exemple, dans une narration, presque toutes les phrases commencent par *qâm*, « il se leva » ; rester debout est le signe de la servitude. Tout le monde, par exemple, doit rester debout devant le châh. Les fils ne peuvent s'asseoir devant leur père que s'il les y autorise.

Il se lève et se rend avec Achraf Khan à la demeure de ce dernier. Ils sont assis ensemble dans le salon, quand on entend des clameurs s'élever à la porte de la cour.

ACHRAF KHAN. Enfants, voyez ce qui se passe et quels sont ces cris.

HASSAN (*ferrâch particulier*).

Oh, cela n'a pas d'importance, ce sont les cornacs qui ont amené leurs éléphants et les chameliers avec leurs bêtes.

ACHRAF KHAN. Qu'est-ce que cela signifie?

MIRZA TARRAR KHAN. Mais oui, c'est l'usage. Ils font cela pour féliciter les gouverneurs.

ACHRAF KHAN. *Ne pouvant pas s'exprimer librement devant Tarrâr Khan, il profère des blasphèmes dans son for intérieur.*

Hassan, qu'on leur donne trois tomans et qu'ils s'en aillent.

MIRZA TARRAR KHAN. Khan, d'abord, l'arrangement des comptes commencera demain matin, s'il plaît à Dieu. En second lieu, le prix de la robe d'honneur et le cadeau qu'entraîne la nomination de gouverneur comportent une somme de onze mille tomans en espèces. Il faut que vous expédiiez cet argent. Vous recevrez ainsi votre robe d'honneur, insigne de vos fonctions, et vous pourrez partir. Sinon il va surgir d'autres prétendants à la place de gouverneur. Et puis il s'agit aussi du présent pour Monseigneur etc... Mais moi, étant donné le dévouement qui m'anime envers vous, on sait bien que tout ce que j'attends et désire, c'est...

ACHRAF KHAN. Mon cher Agha, vous m'avez déjà montré tant d'égards. Mettez-y le comble en terminant l'examen de mes comptes et en me délivrant de ces avanies. Je suis prêt à vous servir.

MIRZA TARRAR KHAN. Allons, soyez tranquille. S'il plaît à Dieu, nous commencerons dès demain, et je vous mettrai à même de partir d'ici conformément à votre désir. En outre, je veux encore vous rendre un autre service. J'ai entendu dire que votre copropriétaire Djan Mohammed Khan, qui possède la moitié (31) du village d'Achraf, a

(31) Selon l'antique usage perse, chaque village est divisé en six parties égales, *dâng*, dont chacune peut appartenir à un propriétaire différent. Beaucoup de

menacé, en votre absence, votre percepteur et votre locataire. Si vous me confiez votre part, vous serez au moins tranquille.

ACHRAF KHAN, *à part:*
Puisses-tu crever avec ton service! Et dire que ce n'est que le commencement de la reddition de comptes!...

à haute voix:

Non, il est bien connu que mes biens et ma vie vous appartiennent absolument, et tout ce que vous ordonnez...

MIRZA TARRAR KHAN *se lève.*
En attendant, je suis votre obligé.

Il sort. Aussitôt après son départ, entrent quinze ferrâchs avec un lieutenant.

LES FERRACHS. Salut sur vous, messire Khan, voilà plusieurs jours que vous avez apporté l'honneur, et vous n'avez pas encore daigné faire aux ferrâchs la charité d'un pourboire. Pourtant nous sommes vos serviteurs et les ferrâchs de la capitale.

ACHRAF KHAN. Il n'y a pas de dieu si ce n'est Allah! Juste Ciel! Quelle bêtise j'ai faite! Quel métier de gouverneur! Quelle reddition de comptes!

Il crie d'une voix altérée par la colère:

Enfants! (*).........

puissants personnages ou de gens qui en ont pour amis, en profitent pour s'enrichir à bon compte. On achète un *dâng* et on oblige, par toutes sortes de chicanes, les propriétaires des cinq autres à les céder en dessous du prix (voir Polak, II, p. 126).

(*) Apparemment, il manque ici quelques lignes (Note de l'éditeur).

Le malheureux Achraf Khan, ayant passé la nuit au comble de la tristesse et s'étant couché avec ses préoccupations, voit en rêve (32) *que, comme il circule dans la cour, sept ou huit grands serpents noirs apparaissent sous ses pas et s'élancent sur lui. De peur, il pousse des cris de détresse et s'éveille.*

Le matin il se lève et, toujours absorbé dans cette idée et se demandant avec effroi quelle peut bien être l'interprétation du songe, il appelle à l'entrée de la cour, du côté opposé au grand salon, Kerim Agha et lui raconte son rêve; quand, tout à coup, de la porte du palais du divan, douze exécuteurs des hautes oeuvres tout vêtus de rouge et portant des poignards en bandoulière, pénètrent dans le palais et s'arrêtent pour se rassembler tous auprès du khan. Le pauvre homme, encore sous l'impression de son cauchemar, auquel s'ajoute la vue de ces personnages, est pris de saisissement. Ses nerfs et ses tendons sont pris de convulsions, ses boyaux se tordent, et un bruit sort de son ventre. Il recule dans la cour, et Hassan lui porte une aiguière au cabinet (33).

HASSAN. Voilà l'aiguière.

ACHRAF KHAN, *du cabinet:*
Ouf, ouf, ouf, Hassan!

HASSAN, *de l'extérieur:*
Plaît-il?

(32) Comme chez nos ancêtres, les songes jouent un rôle considérable dans la vie des Orientaux, qui semblent se préoccuper presque autant de ce qui se passe dans leurs rêves que de la vie réelle. Il n'y a pas si longtemps d'ailleurs toutes les familles chez nous aussi possédaient une « clé des songes » que l'un ou l'autre membre consultait chaque jour au réveil.

(33) Les Persans ne se gênent pas le moins du monde pour parler de la satisfaction de leurs besoins intimes. Une personne de quelque importance ne peut faire un pas sans être accompagnée d'un domestique, fût-ce pour se rendre à l'endroit en question. Un serviteur la suit alors pour porter une aiguière de cuivre à long tuyau, remplie d'eau qui lui sert à se laver avec la main gauche, en cachant soigneusement la droite, une fois son besoin satisfait. Pour manger on se sert uniquement de la main droite et, en tout temps, on cache autant que possible la main gauche.

Achraf Khan. Ouf, ouf! Hassan, dis qu'on selle vite un cheval et qu'on l'amène à cette porte du cabinet afin que je puisse me transporter à Châhzâdeh Abdou-l'Azîm (34), et fais-moi ensuite parvenir une culotte (35), car la mienne est sale, et maintenant je n'ai pas de temps à perdre.

Hassan, *après quelques minutes:*
Le cheval est prêt. Veuillez sortir.

Achraf Khan avance le pied hors de la porte du cabinet, mais, de peur, ses jambes s'entrechoquent, et il tombe évanoui. Hassan, le valet de chambre, court au plus vite auprès de Kérîm Agha:

Hassan. Kérîm Agha, venez, nous sommes perdus, le khan vient de tomber évanoui.

Kerim Agha. Mais enfin, pourquoi s'est-il évanoui, pourquoi?

Hassan. Je ne sais pas. Il a vu ces gens vêtus de rouge et s'est élancé avec précipitation dans le cabinet. Il a réclamé un cheval et veut partir pour Hazrat-i Abdou-l'Azîm.

Kerim Agha. Bah, mon ami, sans doute le pauvre homme s'est fait des idées fauses sur ces bourreaux. Ils sont venus pour recevoir un pourboire, et non pour autre chose. Mais, par Dieu, je vous le demande aussi, est-ce que de pareils abus sont possibles? En quoi les bourreaux ont-ils droit à des pourboires?

Kérîm Agha frotte Achraf Khan et le ramène à lui.

Achraf Khan, *ouvre les yeux et fait signe:*
Est-ce que les bourreaux sont venus dans cette cour?

Kerim Agha. Khan, mon oncle, quel cœur de moineau vous avez! Ces fils de pères brûlés ont entendu dire hier que les ferrâchs avaient

(34) *Châhzâdeh Abdou-l'Azîm*; petite ville au sud de Téhéran, réunie à la capitale par un tram à vapeur. C'est un lieu de pèlerinage très fréquenté et le tombeau du saint personnage qui y est enterré sert naturellement d'asile inviolable. Voir mon récit de voyage *Au pays du Lion et du Soleil*, Bruxelles, s. d., p. 77.

(35) *Culotte.* Le texte a *toumbân* qui désigne un pantalon persan à l'ancienne mode. Le pantalon analogue au nôtre s'appelle *chalvâr*.

reçu un pourboire et ils sont venus, eux aussi, pour toucher de l'argent. Levez-vous. Puissé-je m'offrir en sacrifice pour vous! Quelle importance ont les bourreaux, quel délit auriez-vous commis?

ACHRAF KHAN, *bégayant:*

Ah, ce rêve de serpents! Ah ces serpents, et ce cauchemar!

Kérîm Agha ranime tout à fait Achraf Khan et l'emmène au milieu du grand salon et, avant que les exécuteurs ne soient venus plus près, il leur donne dix tomans et les congédie. — Immédiatement après surviennent deux individus de haute taille avec des masses d'argent à la main.

LES INDIVIDUS. Seigneur, salut sur vous! Est-ce que par hasard les portiers sont maintenant moins que les exécuteurs? Quelle façon d'agir est-ce là? Quelle manière de traiter les serviteurs? Car enfin, cette antichambre a ses us et coutumes. Est-ce que demain vous ne viendrez pas vous présenter à Sa Majesté? Ne vous verrez-vous pas interdire l'entrée?

ACHRAF KHAN. Mon ami, malheureux que je suis! A qui répondre? Comment satisfaire à toutes les exigences? Voyons, je n'ai pas un trésor sur moi. J'avais apporté quatre sous et tous, sous l'un ou l'autre prétexte, vous en avez eu votre part. Mon argent est épuisé, c'est fini. Dieu a eu pitié de moi. Vous voulez un pourboire et vous m'accablez ainsi de reproches! Si vous aviez sur moi une créance sérieuse, que feriez-vous donc?

LES PORTIERS. Messire Khan, quoi qu'il en soit, c'est à vous qu'il incombe de pourvoir à nos besoins. Mille personnes mangent leur pain grâce au bonheur qui vous favorise, et nous sommes d'entre elles ([36]).

ACHRAF KHAN, *à part:*

Que Dieu détruise votre maison! Un grand d'un côté, un petit de l'autre, les exécuteurs par ci, les portiers par là, quelle poussière dois-je me verser sur la tête?

tout haut:

Mon ami, va aussi leur donner cinq tomans.

([36]) Voir note 3.

Les portiers s'en vont. Comme Achraf Khan se dispose à déjeuner, trente à quarante individus, le bâton à la main, avec d'étranges bonnets et des savates aux pieds, arrivent tous à la fois en criant:

Que Dieu protège le Khan de tout malheur! Puissent vos enfants être l'objet des faveurs de Votre Seigneurie! Pour l'amour du Maître, nous sommes vos serviteurs. Nuit et jour, nous nous dévouons pour vous. Du matin au soir, nous parcourons les rues en mangeant la poussière et nous nous donnons beaucoup de mal! ([37])

ACHRAF KHAN, *à Kérîm Agha:*
Par l'âme de ton père, qu'est-ce encore que ceux-ci?

KERIM AGHA. Par Dieu, je n'en sais rien. Ils se disent tes « *rîgâs* » et se sont rassemblés des rues de la ville.

Achraf Khan renonce à déjeuner et, exaspéré, se rend dans la pièce voisine.

ACHRAF KHAN. Kérîm Agha, désormais ma patience est à bout. Par Ali ([38]), je ne veux plus de gouvernement. Dans ces conditions, tout gouvernement m'est désormais interdit. C'est un métier de cornu. Je m'en vais demain, quoi qu'il arrive ([39]). De par tous les diables, qu'on

([37]) Les derviches se réunissent dans les villes deux ou trois semaines avant le nouvel an et se choisissent un chef qui leur assigne à chacun une maison devant laquelle ils s'établissent (Polak, I, p. 372). Le *maître* est Ali. Un des cris favoris des derviches est *Goul-maulâ,* littéralement « rose-maître ». Le texte a ici un mot *rîgâ* dont personne n'a pu donner le sens. La traduction russe le rend par « gardien des rues », mais leur description et leur langage semblent indiquer qu'il s'agit de derviches. Mon savant ami, M. Daulatabadi, a enfin pu me faire savoir que ce mot désignait une espèce de domestiques attachés à la personne des gouverneurs et chargés de transmettre en hâte les ordres exigeant une grande célérité.

([38]) C'est aussi à Ali que fait allusion Achraf Khan quand il s'écrie, plus bas, *pîram,* « mon cheïkh », locution empruntée à la terminologie soûfie. Le chef, directeur spirituel d'une confrérie s'appelle *pîr,* « vieillard, cheïkh ».

([39]) *Quoi qu'il arrive.* Remarquez la tournure persane avec l'aux. *kh(w)âstan.* Littéralement: « Quoi qui veuille arriver ». Cette manière de rendre le subjonctif n'est pas mentionnée dans les grammaires.

mette à mon débit [40] tout ce qu'on voudra, je le verserai. Je vais décamper d'ici. Allah, Allah! Quel pays, quel pays!

Kérim Agha sort et, à l'insu du khan, il donne trois tomans aux courriers, qui s'en vont.

Le rideau tombe.

Acte Troisième

Mîrzâ Tarrâr a préparé les comptes d'Achraf Khan avec les fiches. Il a imputé à la charge d'Achraf Khan trente-deux mille tomans de déficit. Il porte ses papiers à son chef et lui dit ce qui suit:

Mirza Tarrar Khan. Achraf Khan, en vertu de son compte, a deux mille tomans de boni. Mais, par égard pour vous, j'ai tripoté le compte et j'ai inscrit trente deux mille tomans de mali, afin qu'il soit d'autant plus généreux envers Votre Excellence.

Le Premier Ministre. Nul ne l'ignore, ta bonté et ton dévouement ne me sont pas cachés. Plût au Ciel que le souverain eût quatre serviteurs comme toi!

Il crie:

Enfants, qu'un ferrâch vienne!

Le Ferrach. Plaît-il?

Le Premier Ministre. Va chercher Achraf Khan, le gouverneur de l'Arabistan, et amène-le.

Le Ferrach. *à part soi:*

C'est une bonne affaire, nous allons aussi toucher notre argent.

Il se rend auprès d'Achraf Khan.

Seigneur, on vous demande.

[40] Le crédit, le boni, se dit *fâzil;* le débit, le déficit, *bâqî.* Inscrire au débit se dit: *pâyi kasî nivichtan.*

Achraf Khan. Que se passe-t-il? As-tu compris de quoi il s'agissait?

Le Ferrach. Que pourrais-je savoir? Je ne suis pas dans la tête de mon patron [41].

Achraf Khan. Tu es un brave homme. Depuis mon dernier séjour à Téhéran déjà, je te connais, et, s'il plaît à Dieu...... enfin...... Allons, voyons! Qui est venu auprès de Monseigneur et de quoi est-il question?

Le Ferrach, *on ne peut plus poli:*
J'ai l'honneur de vous dire que Monseigneur n'a reçu que Tarrâr Khan.

Achraf Khan, *in petto:*
Maintenant, voyez-donc comme ce fils de père brûlé s'est adouci!

tout haut:

Ah, j'ai compris! Sans doute il a été question de comptes à rendre.

Il se met en route en compagnie du ferrâch.

Le Ferrach, *en chemin:*
Seigneur Khan, comme je partais, on apportait le déjeuner de Monseigneur et, aujourd'hui, comme je devais venir vous trouver, j'ai été privé de ma part [42] ; daignez m'en donner la valeur.

(Achraf Khan) : Eh bien, voilà l'argent de ton déjeuner.

Enfin il pénètre dans la chambre. Le premier ministre, les fiches de la reddition des comptes à la main, les examine d'un air mécontent, tandis qu'Achraf Khan reste debout.

Mirza Tarrar Khan. Voilà Achraf Khan.

Le Premier Ministre, *relevant la tête:*
Assieds-toi, Achraf Khan, viens plus près, examine ces documents. Je

(41) *Dans la tête.* Le texte a « dans le cœur ». Le cœur est considéré non seulement comme le siège du sentiment, mais aussi comme celui de la pensée, de même que chez les anciens.

(42) Voir note 3.

ne sais pas jusques à quand, par égard pour autrui, je pourrai faire tort au gouvernement.

Achraf Khan, *dès que son regard est tombé sur le chiffre de trente-deux mille tomans de déficit, perd contenance:*

Oui, mais moi, je ne sais pas comment cela se fait. Je crois bien avoir du boni.

Le Premier Ministre. Je ne sais pas, ce n'est pas dans le dossier d'aujourd'hui. Or, Mîrzâ Tarrâr Khan n'a pas son pareil à notre époque pour la comptabilité et la compétence en matière de finances. De plus, il est rempli d'amitié pour vous et n'écrirait pas d'inexactitudes. Un compte aussi clairement établi ne supporte pas de contestation.

Achraf Khan, *tremblant de tous ses membres, se lève et vient dire à l'oreille du premier ministre:*

Monseigneur, je cherche refuge, d'abord auprès de Dieu, puis auprès de Votre Excellence, et je n'ai d'espoir qu'en vous seul. Sauvez-moi, pour l'amour d'Allah. Je ne suis pas à même de supporter une amende de trente-deux mille tomans, et je ne sortirai pas d'ici que... à votre service...

Le Premier Ministre. A mon avis, ce compte ne renferme aucune erreur. Va te mettre d'accord avec Mîrzâ Tarrâr Khan; je lui parlerai.

Ensuite il se tourne vers Mîrzâ Tarrâr Khan et lui dit:

Lève-toi et va expliquer l'examen des comptes à Achraf Khan, en attendant que je sorte de chez le châh. Le tout bien arrangé, apporte-le moi.

Achraf Khan, accompagné de Mîrzâ Tarrâr Khan, se rend à sa demeure.

Achraf Khan. Mon cher Agha, qu'est-il advenu de ce compte? Sans conteste, j'ai du boni. Que signifie ce débit?

Mirza Tarrar Khan. Comment! Que signifie ce débit? Mais cela n'appert-il pas du compte?

ACHRAF KHAN.

Le malheureux est tellement accablé que sa langue reste collée à son palais.

Mon cher Khan, vous savez comment vont les choses. Je n'entends plus rien à la comptabilité et aux registres. Tous les comptes que j'ai à rendre, c'est votre bienveillance envers moi. Comme vous le jugerez bon, vous agirez. Moi, je vous suis tout dévoué... oui.

MIRZA TARRAR KHAN. Mon cher Monsieur, vous et vos pareils, une fois installés en gouverneurs dans leur province, oublient tout (43), et ces journées-ci ne leur viennent jamais à l'esprit. Vous rappelez-vous que l'an dernier je vous ai écrit trois fois pour vous demander deux tapis de Chouchter? (44) Vous n'y avez pas fait la moindre attention. Cela ne peut se passer ainsi. Mais soit, je verrai ce que je puis faire, s'il plaît à Dieu.

ACHRAF KHAN. A présent, ma langue est impuissante à m'expliquer, mais, si je ne meurs point, je réparerai le tout dans l'avenir. Pour l'instant, que faut-il faire? Veuillez me tirer d'embarras.

MIRZA TARRAR KHAN. En résumé, voici: Sans la moindre discussion, vous enverrez, dès ce soir, deux mille achrafîs pour notre chef (le premier ministre). Quant à cette moitié du village d'Achrafabad dont j'ai parlé hier, vous vous en souvenez certainement encore. Tant que vous serez gouverneur, je veillerai à vos intérêts, et, votre terme écoulé, je vous ferai rentrer en fonctions.

ACHRAF KHAN. Ah mon cher Agha, à quoi pensé-je et à quoi pensez-vous? Je vous fais cadeau d'Achrafabad et vous enverrai, dès demain, le titre de propriété; mais deux mille tomans pour Monseigneur, c'est trop (45). En cette matière, daignez me ménager.

MIRZA TARRAR KHAN. Vous savez qu'en ce moment, Monseigneur est en train de faire creuser des canaux d'irrigation et de faire bâtir.

(43) *Oublient. Farâmoûch kardan* est construit ici avec *az* dont l'emploi s'étend de plus en plus en persan moderne.

(44) *Chouchter,* ville importante de l'Arabistan. C'est un des endroits les plus chauds du monde. On y a observé plus de 53° centigrades (128° Fahrenheit) à l'ombre. Sur le *saughât,* voir note 7.

(45) *C'est trop.* Il n'y a pas de mot persan pour rendre exactement « trop ». Voir l'*Avare,* note 82.

Il est très dépourvu d'argent. Pour l'amour de vous, je le contenterai avec mille cinq cents tomans. Maintenant, dépêchez-vous d'expédier l'argent.

ACHRAF KHAN. Mon cher Khan, vous aller voir que je vous ferai parvenir les mille cinq cents tomans avec le titre de propriété, mais à la condition que vous signiez mon quitus et que vous me le remettiez avec votre mention « vu et approuvé ».

MIRZA TARRAR KHAN. Allez en paix. Tant que la plume de Tarrâr fonctionne, vous n'aurez ni ennuis ni calamités.

ACHRAF KHAN. Quand je serai parti, suivez l'inspiration de votre humanité.

MIRZA TARRAR KHAN. Allez sans crainte. Je jure bien sincèrement que je n'ai aucune malveillance à votre égard.

ACHRAF KHAN *sort de cet endroit. En chemin, en proie à la frayeur et au tremblement, il se dit:*

Grand Dieu, quelle bêtise j'ai faite! Si j'avais dépensé tout cet argent sans avoir les tracas d'un gouvernement, qu'y aurais-je perdu?

Il arrive chez lui.

Hé, Kérîm Agha, viens, je suis rentré! J'y ai laissé, non seulement ma barbe, mais ma moustache. J'ai perdu la propriété d'Achrafabad et un bonhomme m'a faussement imputé un déficit de trente-deux mille tomans. Ecoute donc quels marchandages: Achrafabad pour Tarrâr Khan, quinze cents tomans pour Monseigneur, afin que mon quitus soit marqué du sceau! Maintenant je ne sais plus quelles calamités vont se déverser sur ma tête pour obtenir ma robe de gouverneur.

KERIM AGHA. Oui, le poète ne s'est pas mal exprimé:

« Ou bien ne te lie pas d'amitié avec les cornacs,
ou bien construis-toi une maison à la taille des éléphants [46] ».

[46] Vers de Sadi, dans le *Gulistan*.

Achraf Khan. Maintenant, lève-toi et porte à Mîrzâ Tarrâr Khan le titre de propriété avec l'argent et dis-lui : « Tu sais ce que tu as à faire en tout conscience. » (46 bis)

Kérîm Agha va remettre l'argent et le document à Mîrzâ Tarrâr Khan, et lui dit:

Achraf Khan a envoyé ceci.

Mîrzâ Tarrâr Khan, de son côté, la nuit venue, fait parvenir la somme à Monseigneur, qui marque du sceau la pièce de décharge, en prend possession, et donne l'ordre de remettre à Achraf Khan sa robe d'honneur pour qu'il puisse partir. Voilà trois jours qu'Achraf Khan attend, et son quitus n'arrive pas. Il écrit une lettre à Mîrzâ Tarrâr Khan et crie:

Enfants! Qu'un ferrâch vienne et porte ce billet à Mîrzâ Tarrâr Khan! S'il rapporte une bonne réponse, il aura une robe d'honneur.

Le Ferrach. A vos ordres.

Le ferrâch apporte le billet. Mîrzâ Tarrâr Khan est dans son harem (47). *Comme le page veut y entrer, le ferrâch lui dit:*

Hé, frangin, veuille remettre cette lettre au khan et rapporte-moi la réponse.

Le Page. Gentil frérot, va à tes affaires. Moi j'ai ici mille occupations. Attends ici que mon maître lui-même sorte.

Le Ferrach. De grâce, viens ici.

Il met un qran dans la main du page.

Dépêche-toi, de grâce, et apporte la réponse.

(46 bis) Littéralement: « Tu sais le reste, toi et ton Seigneur », c'est-à-dire: « Tu règleras ton compte avec Dieu ».

(47) Le « harem », *andaroûn* = « intérieur », est séparé du *bîroûn* « extérieur », appartement des hommes, par un couloir, souvent en zigzag, où ne peuvent pénétrer que les eunuques, le mari, le père, les frères et autres proches parents (*mahram*) et, comme ici, les enfants. Au harem le ferrâch s'appelle *âqâzâda*, « né du maître », terme s'appliquant aux enfants gâtés.

Le Page *bondit de joie:*
Je vais, à l'instant, t'apporter la réponse.

Mîrzâ Tarrâr Khan, en réponse au billet, écrit:

« Le quitus est entre les mains de Mîrzâ Abdou-rRahîm. Je lui ai fait dire de vous le remettre lui-même. »

Mirza Abdou-rRahim *apporte avec la plus grande politesse le document de décharge et le met devant Achraf Khan:*

Messire Khan, nous avons accompli notre mission. Quel sera votre bienfait? J'en jure par votre tête bénie, voilà huit jours et huit nuits qu'à force de rédiger des fiches, j'ai attrapé un torticolis et je n'y vois plus.

Achraf Khan. Certainement, il va de soi que toute peine mérite salaire.

Mirza Abdou-rRahim. Oui, c'est vrai, mais cette peine-ci exige un châle de quatre-vingts tomans.

Achraf Khan. Mais voyons, mon cher Mîrzâ, vous savez combien j'ai été mis à contribution dans ce voyage. Voilà quinze impériales ([48]). S'il plaît à Dieu, avant mon départ, j'aurai encore affaire à vous.

Mirza Abdou-rRahim. Non, je forme des vœux pour votre santé et je ne réclame rien. Voilà l'argent et voilà le document, je suis votre obligé.

Il s'en va.

Achraf Khan. Seigneur Mîrzâ Abdou-rRahîm, daignez m'apporter l'honneur ici. Pourquoi vous fâcher? Je ne veux pas vous mettre en colère. Allons, voyons, voilà encore cinq impériales.

Le rideau tombe.

([48]) *Impériales.* Outre les monnaies proprement persanes, on employait beaucoup jadis certaines pièces étrangères telles que les « impériales » russes qui avaient cours dans les régions voisines de la mer Caspienne (voir Polak, II, p. 163).

Acte Quatrième [40].

Achraf Khan, ayant reçu décharge, a un peu retrouvé son calme, quand s'amène Mîrzâ Tarrâr Khan, respirant la joie et l'allégresse.

Mirza Tarrar Khan. Khan, une bonne nouvelle! Monseigneur a eu hier soir une audience du châh et lui a grandement fait votre éloge. Sa Majesté a ordonné qu'on vous apporte votre robe d'honneur afin que vous puissiez partir dès la semaine prochaine.

Achraf Khan, *à part:*

Vous avez encore un déficit à réclamer pour que je m'éternise ici?

tout haut:

Il est bien évident que Monseigneur et vous-même avez pour moi les plus grand égards. Moi-même je ne désire rien tant que de cesser de vous être à charge.

Mirza Tarrar Khan. Envoyez une lettre pour qu'on apporte le firman. En attendant qu'il soit rédigé, préparez le cadeau du châh et de Monseigneur avec les dépenses exigées par la coutume, afin que vous puissiez bientôt emporter l'honneur.

Achraf Khan, *à part:*

Que Dieu détruise votre maison, in challâh! Qu'est-ce encore que ces « dépenses exigées »?

tout haut:

Ce voyage m'a anéanti. Daignez me faire le grand plaisir de ne pas me harceler ainsi. Veuillez verser vous-même l'argent du firman et les taxes nécessaires, et moi, je vous rembourserai le tout en une fois.

Mirza Tarrar Khan. Non, cela ne se peut. Ce qu'il faut nécessairement donner tout d'abord, donnez-le vous-même et, pour le reste, je vous en remettrai une liste et vous le verserez vous-même.

(40) Cet acte est traduit en russe dans Bertels, *Histoire de la littérature persane,* Leningrad, 1928, pp. 183-188.

Achraf Khan. Comme il vous plaira. Quels sont donc ces premiers frais?

Mirza Tarrar Khan. Eh bien, voici: Six mille tomans reviennent au trésor et trois mille à Monseigneur qui, pendant votre séjour, a été plein de prévenance pour vous. Quant à moi, je n'ai pas besoin de faire ressortir que je suis entièrement à vous. Par l'âme de mon père, je ne fais pas de différence entre vous et moi-même.

Achraf Khan, *à part:*

Dieu veuille qu'il tombe au fond du tombeau! Ces calamités, c'est toi qui les a accumulées sur ma tête.

tout haut:

Très bien, maintenant que pourrais-je faire? Je dois bien m'incliner et, ce soir, j'enverrai cet argent. Mais le firman?

Mirza Tarrar Khan. Le firman n'est pas une affaire de grande importance. J'avancerai moi-même cinquante tomans, j'achèterai le papier du firman et je le ferai rédiger et calligraphier on ne peut mieux. En somme, les frais du firman se montent tout au plus à cent tomans, auxquels il faut ajouter encore deux cents tomans de cadeaux pour le chancelier. Le firman préparé, je vous l'apporterai, soyez tranquille. Un homme qui a un ami comme moi, de quoi aurait-il peur? Je suis toujours debout pour votre service.

Achraf Khan, *à part:*

Voyez donc, voyez donc! Que tes enfants tombent dans la fournaise, s'il plaît à Dieu! Que ton père prenne feu, homme inique! Que ta maison soit détruite! Deux cents tomans, cent tomans, cinquante tomans! T'imagines-tu que ce n'est pas de l'argent? Ce ne sont pas des noix de Malâyir [50] que l'on compte ainsi au plus vite. Deux cents tomans, cent tomans, cinquante tomans! Vous êtes le maître, allez-y donc; tant que le fil est dans votre main, tirez-le partout où vous voudrez.

[50] *Malâyir* constitue la moitié de la petite province de *Malâyir et Toûsirkân*, située au sud de *Hamadan* et qui a pour capitale Daulatabad. Elle est donc célèbre pour ses noix, mais les noix les plus fameuses de Perse sont celles de *Kohroûd* appelées *kâghazî*, de *kâghaz*, « papier », parce que leur coquille se casse facilement avec les doigts.

Mîrzâ Tarrâr Khan passe le bras au cou d'Achraf Khan.

MIRZA TARRAR KHAN. Par ta mort! J'ai conçu au cours de ce séjour une amitié si dévouée pour toi qu'elle n'a pas de limites. Je me suis tellement attaché à toi que je ne sais pas ce qui va m'arriver quand tu seras parti.

ACHRAF KHAN, *à part:*

Je te crois. Puisses-tu mourir! Ce dont tu as envie, c'est de la musique des tomans sonnants et trébuchants, et non pas de voir mon visage.

tout haut:

Mais comment donc? Pourvu que Dieu me prête vie, j'aurai encore l'occasion de vous retrouver.

Un ferrâch, étant survenu, baisse la tête.

LE FERRACH. Khan, au nom de Dieu, veuillez vous rendre à la rencontre de la robe d'honneur impériale (51).

Achraf Khan va jusqu'au milieu de la cour, prend la robe d'honneur à deux mains (52), la baise et la met sur sa tête.

MIRZA TARRAR KHAN. Bravo, mes félicitations! S'il plaît à Dieu, elle vous portera bonheur; revêtez-la dès maintenant, car le moment est propice.

Achraf Khan revêt la robe d'honneur, mais les pans n'atteignent pas tout à fait ses genoux, et la taille est plus étroite que l'oeil d'Allahdâd Beïg (53) ; quant à la manche, je

(51) *La robe d'honneur impériale.* C'est évidemment un grand honneur que de recevoir une robe provenant de la garde-robe impériale et censée avoir été ôtée du « corps béni », *az tan-i moubârak*, du châh. Celui qui en a été honoré, la revêt et reçoit chez lui les félicitations de ses amis, ce qui n'empêche qu'il n'est pas du tout de mauvais ton de la vendre aussitôt après l'avoir reçue. Il en est d'ailleurs de même de tous les cadeaux (voir Polak, I, p. 153).

(52) *A deux mains.* C'est toujours ainsi qu'on reçoit les cadeaux, même les plus insignifiants.

(53) *L'oeil avide*, se dit en persan: « l'œil étroit ». Comparez les vers de Sadi dans le Gulistan:

ne sais qu'en dire: elle est plus courte que le zèle du vizir. A propos du tour de ceinture et de la taille d'Achraf Khan, un improvisateur habile pourrait dire: « O terre, regarde cette jolie prestance. » ([53 bis])

ACHRAF KHAN. Messeigneurs, cette robe d'honneur ne provient pas de la garde impériale. On l'a volée à des acteurs de ta'ziya ([54]) errants. Qui a jamais vu pareille robe d'honneur?

MIRZA TARRAR KHAN. Khan, que dites-vous? Vous plaisantez! Par votre mort! Hier soir moi-même je l'ai marquée du sceau et on lui a attribué une valeur de quatre-vingts tomans.

ACHRAF KHAN. En vérité, il ne peut plus être question de dissimuler. Je ne veux pas de cette robe d'honneur. Qu'on me donne une culotte, cela vaut mieux que ceci.

MIRZA TARRAR KHAN. Bien, ce n'est pas la peine de faire des histoires. Je vais tout de suite écrire deux mots à la garde-robe pour qu'on la change. En tout cas, donnez quelque chose au préposé. Dieu vous garde!

Il se lève.

Tchachm-i tang-i dunyâdârrâ
Ya qanâ'at pour kounad yâ khâk-i goûr.

« Deux choses seules peuvent remplir l'œil étroit de l'homme attaché aux biens terrestres; c'est ou bien la modération des désirs, ou bien la poussière du tombeau ».

([53 bis]) *Mounâssib-khân,* littéralement « récitateur de paroles appropriées ». Ce terme s'appliquait surtout aux acteurs de *ta'ziyas,* habiles à improviser des vers appropriés à une circonstance imprévue. Par exemple, le châh étant entré un jour dans la *takya i daulat* à Téhéran, pour assister à un mystère religieux, les regards des spectateurs se portèrent vers la loge royale. Pour ramener vers lui l'attention tout en adressant à Sa Majesté un gracieux hommage, un acteur fameux, qui était en scène, ajouta à sa tirade: *Sitârayî bi darakhchîd o mâhi madjlis chod* « Une étoile a brillé et est devenue la lune de l'assemblée ». C'est aussi considéré comme une grande qualité chez un prédicateur que d'être *mounâssib-khân,* de savoir éveiller, au début d'un sermon, l'attention de l'auditoire par une anecdote qui lui permet d'amener, par une transition habile, le sujet plus austère qu'il se propose de traiter.

([54]) Les *ta'ziya* sont des drames religieux pareils à nos mystères du moyen-âge où l'on commémore le martyre des saints du chî'isme.

ACHRAF KHAN. Vous m'avez comblé d'honneur.

s'adressant à Kérîm Agha:

As-tu vu les manigances de notre ministère? D'un côté les quémandeurs, de l'autre, les cadeaux de toute espèce, et, enfin, cette robe d'honneur qui n'est qu'une friponnerie de ce fils de damné de Tarrâr, mon soi-disant partisan. Tout cela peut-il plaire à Dieu? Où aller, que faire?

KERIM AGHA. Rendez-vous en Arabistan exercer vos fonctions de gouverneur.

ACHRAF KHAN. Tu plaisantes, Kérîm Agha?

KERIM AGHA. Mais non! Quelle plaisanterie y a-t-il là dedans? Tout cela, c'est une leçon qu'on vous donne. Demain, nous nous rattraperons sur nos administrés (55). Qu'avez-vous à craindre?

Là dessus, un individu arrive en courant auprès d'Achraf Khan.

L'INDIVIDU. Messire Khan, un pourboire pour la bonne nouvelle. La femme de Monseigneur vient de mettre au monde un fils.

ACHRAF KHAN, *à part:*
Il n'y a de puissance et de force qu'en Allah! (56)

tout haut:

Mon bonhomme, que la femme de Monseigneur ait enfanté, qu'est-ce que cela me fait? Voyons, Musulmans, n'y a-t-il rien d'autre à faire ici-bas que d'extorquer de l'argent? Hélas, hélas!

LE FERRACH. Seigneur, est-ce que vous ne savez pas qu'aujourd'hui les hauts dignitaires de Perse distribuent aux gens mille tomans de cadeaux à cette occasion? C'est la coutume du pays.

(55) Nous nous rattraperons sur nos administrés. C'est la morale de l'histoire, comme le dit très bien Kérîm Agha.

(56) Formule arabe employée par les Musulmans dans les grands dangers, quand ils sont effrayés ou exaspérés.

ACHRAF KHAN. Que le laveur de morts emporte la coutume du pays!

Il tire un toman et le jette devant le ferrâch.

LE FERRACH. Messire Khan, j'ai tellement couru depuis le palais jusqu'ici que je suis hors d'haleine. Rien que ce toman?

ACHRAF KHAN. Puisses-tu étouffer, s'il plaît à Dieu! Diminue ta nuisance de ma tête. Par Dieu, il y a de quoi apostasier!

LE FERRACH. Messire Khan, j'en jure par Dieu, mon camarade qui avait porté la bonne nouvelle chez un ministre plénipotentiaire, en a reçu cinq tomans. Donnez-m'en au moins trois.

Là dessus, Mîrzâ Tarrâr Khan arrive avec le firman et la robe d'honneur auprès d'Achraf Khan et lui dit:

MIRZA TARRAR KHAN. Achraf Khan, voici le firman et la robe d'honneur. Le châh a formellement ordonné que vous partiez d'ici après-demain.

ACHRAF KHAN. Si vous-même vous ne me retenez pas, je n'ai plus rien à faire ici, et je m'en vais dès demain.

MIRZA TARRAR KHAN. Distribuez d'abord aux gens les cadeaux qui leur reviennent et puis, partez quand vous voudrez.

ACHRAF KHAN. Au diable les cadeaux! En fin de compte, est-ce que ces arias ne finiront jamais?

MIRZA TARRAR KHAN. Vous partez demain pour l'Arabistan et vous vous faites dix fois autant de revenus. Messire Khan, que voulez-vous de plus?

ACHRAF KHAN. Agha, ordonnez vous-même. Je suis à bout, laissez-moi partir.

MIRZA TARRAR KHAN. Ce n'est qu'une bagatelle. Prenez votre plume et écrivez ce que je vais vous dicter.

Achraf Khan prend la plume et écrit sous la dictée de Tarrâr Khan:

Les serviteurs particuliers de Monseigneur	5 tomans
Les ferrâchs de la chambre (57)	25 tomans
Les ferrâchs	15 tomans
Le majordome	10 tomans
Le service de l'écurie	10 tomans
Le mari de la sage femme	10 tomans
Les cafetiers	5 tomans
Mîrzâ Abdou-rRahîm	40 tomans
Mes gens	30 tomans
Dervich Agha	5 tomans
Les frais du registre du budget (58)	5 tomans
La dorure du firman	5 tomans
Le préposé au registre (59)	5 tomans
Les portiers	5 tomans
Les ferrâchs de la garde robe	5 tomans

ACHRAF KHAN, *sur un ton ironique:*
Il ne manque plus que les membres de la fanfare impériale.

MIRZA TARRAR KHAN. Vous avez raison. Sinon ils allaient demain me prendre au collet. C'est heureux que vous me l'ayez rappelé. Il faut leur donner quelque chose, à eux aussi.

ACHRAF KHAN. Alors, conservez la liste. Il est possible que demain quelqu'un d'autre vous vienne en mémoire.

MIRZA TARRAR KHAN. Mon temps d'audience passe. Il faut que je m'en aille. J'ai à travailler avec Monseigneur.

ACHRAF KHAN, *à part:*
Partez en bonne santé et au plus vite, s'il plaît à Dieu.

tout haut:

Bien honoré. J'aurai l'avantage d'aller vous faire mes adieux.

(57) Remarquer le pluriel *farrâch-i khalvathâ* pour *farrâchân-i khalvat.* Cf. *Toukhm-hâyi mourgh* ou vulgairement *toukhm-i mourghhâ,* « œufs ».

(58) Le budjet des recettes et des dépenses de chaque endroit est dressé avec beaucoup de soin; en théorie les finances de la Perse étaient très bien administrées, mais c'est dans la pratique qu'avaient lieu les abus.

(59) *Le préposé au registre.* Ce titre est une pure invention de Malkom Khan; il n'existe pas dans la réalité.

Mîrzâ Tarrâr Khan s'en va. Achraf Khan se dispose à fuir de la ville. Tout à coup l'adjoint au maire Mîrzâ Hassan, fils de Hadjî Mîrzâ Taqî, survient.

MIRZA HASSAN. Salut sur vous, seigneur Khan !

ACHRAF KHAN. Et sur vous soit le salut. Je ne vous remets pas.

L'ADJOINT AU MAIRE. Je suis l'adjoint au maire Agha Mîrzâ Hassan. Il m'envoie, tout d'abord, pour vous remettre ses félicitations.

ACHRAF KHAN, *à part :*
Il m'arrive à tout moment un fruit de ce jardin [60].

L'ADJOINT AU MAIRE. Il avait encore autre chose à vous exposer. Il faut qu'en particulier......

ACHRAF KHAN, *à part :*
Grand Dieu ! Qu'est-ce encore que cette comédie du maire ?

tout haut :
Veuillez ordonner.

L'ADJOINT AU MAIRE, *s'approche de lui et lui dit :*
Seigneur, grâce à Dieu, votre noble personne s'est bien trouvée dans notre quartier. Tout d'abord par le renouvellement de votre office, et, en second lieu, nous n'avons rien négligé dans notre service pour vous rendre la vie agréable.

ACHRAF KHAN. En tout cas, vous êtes bien aimables, mais je ne comprends rien à ces prétendus services.

L'ADJOINT AU MAIRE. Mais oui [61], pendant ces nuits de délassement, grâce à Dieu, tout s'est passé agréablement et sans mésaventures. Or nous, sans cesse, nous montions la garde derrière le palais, jusqu'au matin, de peur que, ce qu'à Dieu ne plaise, quelqu'un ne fît du scandale.

[60] *Un fruit de ce jardin.* Euphémisme poétique pour « un ennui nouveau ».
[61] *Mais oui.* Il vaudrait mieux *valî khaïr* au lieu de *balî khaïr*. Le râ qui suit *aïch* est également fautif.

ACHRAF KHAN, *à part:*
Par Dieu, voilà une étrange comédie.
tout haut:
Il faut que vous disiez exactement où vous voulez en venir.

L'ADJOINT AU MAIRE. Parfaitement. La nuit où Sakîna Khanoum de Kachan tenait compagnie à Votre Seigneurie, les gens du vizir l'avaient prise. mais Agha Mîrzâ Hassan, poussé par le dévouement qui l'anime à votre insu, n'a pas permis que la maîtresse de Votre Seigneurie reste aux mains de ces gens et que l'affaire s'ébruite. Il a donné dix pains de sucre pour arracher Sakîna à leurs mains.

ACHRAF KHAN. Maître adjoint, tu n'as pas tout ton sens, ou il y a ici quelques méprise.

L'ADJOINT AU MAIRE, *riant:*
Non, Agha, c'est bien d'elle qu'il s'agit.

ACHRAF KHAN. Mon bonhomme, en fin de compte, où tend tout cela?

L'ADJOINT AU MAIRE. Cela revient à dire que le maire s'attend à un cadeau.

ACHRAF KHAN. Que veut-il? Qu'espère-t-il? Je ne sais plus si je suis ici dans une ville ou dans un défilé des montagnes. C'est bien plutôt un défilé et un coupe-gorge, où s'est assemblée une troupe de brigands. L'un le vizir, l'autre le moustaufî, l'autre le maire, m'ont joué de vilains tours.

L'ADJOINT AU MAIRE, *se dispose à s'en aller:*
Votre Seigneurie est de mauvaise humeur aujourd'hui.

ACHRAF KHAN. Enfants, dites à l'intendant de remettre aussi deux tomans à ce fils d'un père brûlé.

Quelqu'un appelle Kérîm Agha, qui arrive.

Kérîm Agha, tu vois ce qui se passe. L'adjoint au maire vient de venir et prétend qu'au dire du maire, je me suis adonné à la débauche pendant plusieurs nuits, et qu'ils montaient la garde derrière le mur. Et maintenant, il faut payer une amende, et il a reçu de moi deux tomans en espèces.

Kerim Agha. Khan, mon oncle, il va encore y avoir du grabuge et cela va se gâter. Il faut s'en aller une heure plus tôt de cet endroit dangereux.

Achraf Khan. Par ta mort, de tout cet argent que j'ai donné, rien ne m'est tombé plus dur que ceci. Un endroit où l'on doit donner un pourboire parce que la femme de Monseigneur vient d'accoucher et subir les chantages du maire Mîrzâ Hassan n'est plus habitable. Demain matin, de bonne heure, nous plions armes et bagages, nous partons, et nous nous rendons directement à Ribât-i Kerîm (62), et, si quelqu'un demande de nos nouvelles, dites-lui que nous déménageons à Imam Zadeh Hassan et que nous y resterons quatre jours. Après quoi nous partirons dans les mêmes conditions.

C'est ainsi qu'Achraf Khan monta à cheval et s'enfuit de Téhéran.

L'HISTOIRE A ÉTÉ TERMINÉE AU DÉBUT DE L'ANNÉE 1299 = 1881.

---

(62) Lire *naql-i makân*. On dit souvent dans ce sens *tahdîl-i makân* « changement de lieu ». Quand on part pour un long voyage, la première étape est toujours très courte. Arrivé à la première station, comme on doit préparer le dîner etc., si on a oublié quelque chose, on peut facilement aller le chercher chez soi. Voir *Au pays du Lion et du Soleil*, p. 77.

II.

Les procédés de gouvernement de Zaman Khan de Bouroudjird.

Les procédés de gouvernement de Zaman Khan de Bouroudjird (63)

et les autres événements de cette époque

s'accomplissant en quatre actes, avec l'aide de Dieu.

Noms des Personnages :

ZAMAN KHAN, le gouverneur.
FERROUKH BEIG, le chef de ses ferrâchs.
MIRZA DJIHANGUIR, son favori et précepteur.
CHAMS BEIG, intendant.
QASSIM, caporal.
KAUKAB, courtisane (64).
AGHA BADJI (65), sa gouvernante.
HADJI REDJEB KHOCH ABROU, l'amoureux.
YEZDAN BAKHCH, domestique de Hâdjî Redjeb.
L'Arménien VARTANOS, marchand de vin.
Les ferrâchs du gouverneur.

(63) *Bouroûdjird,* chef lieu d'une petite province du même nom située au sud de Malâyir cité plus haut, voir note 50.

(64) *courtisane.* Le texte a *'âchiq-kouch,* « tueuse d'amants » ; ce mot s'emploie aussi au masculin pour signifier « bourreau des cœurs ». Youssouf, le Joseph de la Bible, en est le type accompli (voir ma traduction du Youssouf et Zouleïkha de Djami, Paris, 1927).

(65) *Bâdjî* signifie proprement « sœur aînée » et s'emploie pour désigner les servantes.

Acte Premier.

En l'an 1236 de l'Hégire (1821 de notre ère), Zamân Khan est nommé gouverneur de Bouroûdjird. Dès son arrivée, après avoir pourvu aux frais de sa joyeuse entrée [66] *et de sa réception, il réunit ses officiers et leur communique ses instructions. Il s'adresse à Ferroukh Beïg, chef des ferrâchs.*

LE CHEF DES FERRACHS. Plaît-il, Seigneur?

LE GOUVERNEUR. Sais-tu ce qui se passe?

LE CHEF DES FERRACHS. Daignez me le dire.

LE GOUVERNEUR. Cette année, je désire gouverner cette province de telle façon que les habitants oublient tous les gouverneurs et les agents financiers qui m'ont précédé ici et que, tant qu'ils vivront, ils parlent avec éloge de nos procédés de gouvernement.

LE CHEF DES FERRACHS. Par dévouement pour la tête de Votre Seigneurie, s'il plaît à Dieu, j'accomplirai mes fonctions de telle manière que notre bonne renommée durera pendant bien des années [67], voire même tant que le monde existe.

LE GOUVERNEUR. Dès le début, il faut se montrer désintéressé et équitable envers les gens et pourchasser les voleurs et les fraudeurs,

[66] Quand un grand personnage approche de son lieu de destination, a lieu une cérémonie appelée *istiqbâl* « réception » ou « joyeuse entrée ». Un cortège plus ou moins important va à sa rencontre à une distance plus ou moins considérable selon son rang et un fonctionnaire spécialement désigné, le *mihmândâr*, veille à ce que rien ne lui manque. Au départ a lieu une cérémonie en sens inverse avec le même apparat. Elle s'appelle *badarqa*.

[67] Bien des années. Littéralement: « des années d'année » ou plutôt « des années années », de vraies années dignes de ce nom.

les buveurs de vin et les courtisanes (68). Une fois que nous aurons acquis un bon renom (69) auprès du public, nous verrons ce qui se passera.

Le chef des ferrachs. Par l'âme de feu votre père, je vais arracher (70) d'un seul coup les crocs de la cupidité et n'aurai d'autre objectif que de vous servir avec fidélité et de veiller à l'honneur de mon bienfaiteur.

Le Gouverneur. Bien, mon ami, nous verrons ce que tu feras.

Le chef des ferrachs. S'il plaît à Dieu, votre regard béni (71) pourra le constater.

Il se retire de côté et appelle un ferrâch qui se présente devant lui.

Mon garçon, il y a, un peu avant d'arriver au passage de Redjeb Lât, un grand porche au dessous duquel, à gauche, la troisième maison appartient à l'Arménien Vartanos. Va vite le chercher et amène-le.

(68) *Les buveurs de vin et les courtisanes.* On sait que les spiritueux sont interdits aux musulmans. Toutefois les Persans en consomment, mais moins cependant que ne le prétendent certains voyageurs. Naturellement la fabrication du vin et de l'eau de vie (*arac*) est réservée aux Arméniens et aux Juifs qui sont, de ce fait, exposés sans cesse à des sévices et à des exactions. On exige hypocritement d'eux le versement de sommes importantes, mais ils ne sont jamais sûrs, quand même, qu'on les laissera tranquilles. On agit de même avec les courtisanes. Le libertinage est légalement interdit et, d'ailleurs, les mariages précoces et la polygamie font qu'il est très limité, certain vice, qu'il est inutile de préciser est aussi moins répandu en Perse que dans les autres pays musulmans, et pas plus que dans plusieurs pays européens.

(69) *Nous aurons acquis un bon renom.* Dès leur entrée en charge, la plupart des gouverneurs font acte d'énergie en faisant, par exemple exécuter quelques individus convaincus ou soupçonnés de brigandage et autres malfaiteurs. On regarde cela comme une mesure de précaution indispensable et l'on dit de ceux qui la négligent qu'ils ne savent pas se faire respecter, qu'ils sont *bî-ʿourzè* (voir Polak, II, p. 74).

Le mot *adamî* est de trop. Il y a ici un mélange de deux constructions. Au lieu de *tchou* il faut *tchi.*

(70) *Bourrîda* est incorrect; en bon persan il faut ici *kachîda.*

(71) *Votre regard béni.* Cette épithète indique que le gouverneur est un prince du sang.

LE FERRACH. A vos ordres.

à part:

C'est aujourd'hui dimanche; est-ce qu'il sera chez lui?

Quoi qu'il en soit, il va frapper à la porte de Vartanos et l'Arménien paraît.

VARTANOS ([72]). Bonjour, maître ferrâch, qu'y a-t-il pour votre service?

LE FERRACH. Allons, partons, le chef des ferrâchs vous demande.

VARTANOS. Que se passe-t-il? Est-ce que des enfants arméniens se sont battus, ou bien les Musulmans ont-ils de nouveau rêvé qu'on allait courir sus aux Arméniens?

LE FERRACH. Que sais-je, moi, mon bonhomme? Tu m'interroges sur les principes de la religion? Dépêche-toi et partons. Le temps passe.

VARTANOS. A vos ordres, Aghâ, à vos ordres. Partons donc, il n'y a pas là de quoi se chamailler.

En compagnie du ferrâch, il se présente devant le chef des ferrâchs et baisse la tête.

LE CHEF DES FERRACHS. Vartanos.

VARTANOS. Plaît-il? Que je sois votre sacrifice!

LE CHEF DES FERRACHS. Hier un des moudjtèhids ([73]) a envoyé à Sa Seigneurie le Khan un billet pour lui dire que les voisins de Var-

([72]) Je n'ai pas essayé, ce qui serait impossible, de transposer dans ma traduction les déformations que l'Arménien fait subir à la langue persane. Une des plus notables est le remplacement de *f*, qui manque en arménien, par *p*. Une autre est le remplacement de *a* bref (son intermédiaire entre *a* et *e*) par un *â* pur allongé. Ainsi modifiés, les mots persans sont parfois difficiles à reconnaître. C'est ainsi que *farrâch* devient *pârâch, foulân* devient *pâlân, fa'ala* « ouvrier » devient *pâlâ, mazhab* devient *massap, farmâyichî* devient *farmâyichdî*, etc.

([73]) Les *moudjtèhids* sont les grands docteurs tout puissants de la loi musulmane chî'ite.

tanos l'Arménien se sont rassemblés chez lui (74) pour se plaindre. « Vartanos », disaient-ils, « vend du vin en pays musulman et des gens de mauvaise vie vont boire chez lui. De là grand scandale. Nous sommes de trop dans le quartier ou bien c'est Vartanos. Défendez-lui donc de vendre encore du vin ». Or donc, l'ordre du gouverneur est que si désormais tu vends une seule bouteille de vin, tu devras donner cinquante tomans au divan et l'on brisera toutes les jarres et récipients, grands et petits (75), que tu possèdes.

VARTANOS. Mon cher chef, puissé-je me dévouer pour toi! Qu'y a-t-il à reprocher à l'Arménien? Le divan touche par an mille tomans; de plus, le prévôt (76) et le maire m'en extorquent encore deux cents autres.

à part:

Je n'y comprends rien. Ils touchent de l'argent, et cependant ils interdisent. Si même les musulmans boivent trois tasses au déjeuner et trois tasses au dîner, cela ne les enivre pas. Alors, pourquoi est-ce interdit?

LE CHEF DES FERRACHS. Vartanos, il n'y a pas moyen de faire autrement. Signe l'engagement et marque-le de ton sceau, puis va-t'en, sans plus tarder.

VARTANOS, *levant la tête vers le ciel et poussant un soupir: dit en arménien* (77) :

(74) *Chez lui.* Le texte a *dar nazd-i dâ'i.* Littéralement: « celui qui prie (pour le destinataire) ». Le signataire de la lettre s'exprime ainsi parce qu'il est un membre du clergé.

(75) Il y a ici quatre termes désignant des récipients grands et petits. *Khoum* et *khoumra* désignent tous deux des jarres, celle-ci plus petite que celle-là. *Kâssa* désigne un bol, intermédiaire entre *djâm,* petite coupe pour boire, et *qadah,* qui désigne un très grand bol.

(76) Le *kalântar,* « prévôt » (voir note 6) est à la tête des fonctionnaires urbains. Il est nommé par le châh, mais celui-ci doit tenir compte du sentiment populaire et de l'hérédité. Le *kalântar* veille aux intérêts des habitants qu'il représente auprès du gouverneur, dirige la police et remplit aussi les fonctions de juge. Les *kadkhodâ,* maires de quartier, lui sont subordonnés.

(77) Vartanos prononce ici une phrase arménienne transcrite tant bien que mal en caractères persans:

dr asvâs in djânsng

Seigneur Dieu, quelle faute avons-nous commise pour souffrir ainsi?

en persan:

Mon cher Aghâ, faites tout ce que vous ordonnez, vous êtes les maîtres, mais, au jugement dernier, pendant cinquante mille ans, ma main restera accrochée à ton pan. Cette année j'ai hypothéqué ma maison, j'ai dû emprunter cent tomans à gros intérêt (78) pour acheter des raisins secs et frais, et, par malheur, les raisins frais ont gelé et j'ai très peu de raisins secs. Et voici que, d'autre part, notre gouverneur veut agir en Musulman strict (79) et moi, pauvre diable, il faudra que je m'en aille d'ici pour aller vivre en ouvrier à Erivan. Seigneur Dieu! Seigneur Dieu!

Il déchire le pan de son manteau, lance son bonnet à terre et se jette aux pieds du chef des ferrâchs en lui disant:

Chef, je cherche un refuge auprès de toi.

LE CHEF DES FERRACHS. Ah Vartanos, es-tu devenu fou? Que fais-tu, mon bonhomme? Tu gesticules comme un juif (80) .

Il faut lire, d'après mon ami M. Mekhitarian, secrétaire adjoint de la Fondation Egyptologique Reine Elisabeth,

Der Asdvadz, intch djantsank?

littéralement: « Seigneur Dieu, qu'avons-nous connu?» ou *intch hantsank?* «quelle faute? ».

(78) *Intérêt.* A l'époque où Polak écrit, le taux de l'intérêt légal est fixé à 12 %, mais on exige jusqu'à 18 à 30 % pour peu que l'argent soit rare (Polak, II, p. 188). D'après Stolze & Andreas, *op. cit.*, p. 39, le taux de l'intérêt, moyennant bonne garantie, est de 2 % par mois, ce qui fait, étant donné que les intérêts sont réellement perçus chaque mois, 26, 8 % par an. Pour de petites sommes on exige parfois jusqu'à 5 % par mois et, en tout cas, il faut un gage ou une caution. Voir aussi DUVAL, *Les dialectes néo-araméens de Salamas, Textes sur l'état actuel de la Perse,* Paris, 1883, p. 40 sqq.

(79) Nous avons ici une phrase assez difficile par suite de la déformation des mots: *hâkimitân mîkhâhad moussourmân bichad mân-i pâlân pâlân chouda bâyad firâr kounam biram dar Iravân pâlâkî bikounam,* « le gouverneur veut agir en bon Musulman », littéralement « devenir Musulman », c'est-à-dire empêcher l'Arménien d'exercer son commerce de produits illicites.

(80) *Tu gesticules comme un juif.* Les Juifs gesticulent en parlant et se livrent à des jeux de physionomie que le Persan évite pour ne pas déceler ses véritables sentiments. (Polak, I, p. 23). Remarquer que les Juifs sont encore beaucoup plus méprisés que les Chrétiens.

VARTANOS. Allons, Aghâ, accomplis une œuvre pie. Comment cela est-il possible? Nous autres, Arméniens, nous sommes comme vous, Musulmans, les serviteurs de Dieu. L'arrangement de cette affaire ne dépend que de vous. Grâce, grâce!

Il saisit le pan du chef des ferrâchs.

LE CHEF DES FERRACHS. Vartanos, tu sais quelle amitié j'ai pour toi, mais, enfin, que puis-je faire? C'est l'ordre irrévocable ([81]) du gouverneur, mais peut-être que, s'il plaît à Dieu, je le verrai ce soir et trouverai moyen d'arranger la chose.

VARTANOS. J'en jure par ma religion, moi, de mon côté, à l'église, je réciterai une grande prière pour vous. Amen, Amen.

LE CHEF DES FERRACHS. Tu sais bien que toutes ces choses ne s'arrangent pas par des prières. En fin de compte... il faut... le gouverneur... dans ce pays-ci...

Il fait, avec les doigts, le geste de palper de l'argent.

VARTANOS, *s'approche pour parler tout bas au chef des ferrâchs.*

à part:

Ah, je comprends, mais que ne le disais-tu plus tôt?

au chef des ferrâchs:

Vingt tomans de cadeau au gouverneur, dix pains de sucre, une fiasque ([82]) d'anisette pour vous. Arrangez tout, délivrez moi, mon cher! Après cela, venez dire encore que les Arméniens sont avares.

LE CHEF DES FERRACHS, *à son subordonné:*
Laisse partir Vartanos. Maintenant le temps presse, mais demain j'arrangerai moi-même l'affaire.

LE FERRACH. Bien, à vos ordres.

([81]) *Irrévocable.* Littéralement: « C'est la mort subite », c'est-à-dire une chose définitive. Comparez le proverbe: *dastîrâ ki hâkim bibourrad khoûn nadârad.* « Une main que le gouverneur fait couper ne saigne pas. »

([82]) *Fiasque.* Le texte a *koûp* qui désigne une grande bouteille protégée par de la paille comme les flacons italiens de Chianti.

En chemin, le ferrâch dit à Vartanos:

Par la mort de Vartanos et par ses moustaches! Je t'ai vu noyé dans ton sang, mais, comme un généreux Loûtî [83], tandis que tu parlais, que de signes j'ai faits à mon chef comme pour dire: « Vartanos est un brave homme, tire-le d'embarras. » Tu as vu quel service je t'ai rendu.

Vartanos met la main à la poche et donne aussi cinq qrans au ferrâch.

Vartanos. Allons, voici aussi quelque chose pour toi. De temps en temps tu auras aussi de l'arac.

Le gouverneur, assis dans son jardin, est en conversation avec son précepteur, Mîrzâ Djihanguir. Ses officiers sont debout en rang [84]. *Un ferrâch apporte de la part de Khan Ali et d'Oudjâq Ali Khan, les vieux amis du gouverneur, un billet pour l'avertir que, le surlendemain soir, ils seront ses hôtes. Après avoir lu le billet, le gouverneur dit à l'intendant Chams Ali Beïg:*

Lis ce billet.

L'intendant Chams Ali Beïg s'approche, prend le billet et le lit:

Bien, je l'ai lu.

Le Gouverneur. Après demain soir, leurs seigneuries viendront ici. Prépare bien tout et étends la nappe de l'agrément. Tu te rappelles que l'an dernier ils m'ont invité et combien ils se sont ingéniés

[83] *Loûtî.* Le mot Loûtî désigne surtout la corporation des *pahlavâns,* lutteurs et acrobates, qui sont, comme le dit Aubin, p. 233, « l'aristocratie de la corporation » avec les prestidigitateurs et les montreurs de marionettes qui exercent leurs talents chez les riches. Les Loûtîs de bas étage s'exhibent sur la voie publique comme charmeurs de serpents, montreurs de singes, d'ours etc. Il n'est pas facile de se faire une idée exacte du sens des expressions nombreuses où les Persans emploient le mot Loûtî. Souvent il éveille, comme chez nous « artiste » ou « bohême », l'idée de désinvolture et de générosité, comme c'est le cas ici.

[84] Supprimer *bar* devant *saf.*

à me donner du plaisir. Quelle jolie réception c'était! Je veux que la tienne soit meilleure encore.

L'intendant Chams Ali Beig, *d'un air ironique:*
Parfait.

Le Gouverneur, *fâché:*
Pourquoi dire « parfait » sur ce ton?

L'intendant Chams Ali Beig, *à part:*
Tu sais bien pourquoi.

tout haut:
Mais pas du tout!

Le Gouverneur. Non, venin de serpent. Chaque fois que deux personnes viennent me voir, tu fais la grimace et tu laisses pendre ton nez funeste. Qu'est-ce que cela signifie [85]?

[85] Pour comprendre l'état d'esprit de l'intendant, il faut bien se dire qu'une réception en Perse n'est pas une bagatelle. Les gens considérables se déplacent avec tout leur personnel — des centaines de personnes s'il s'agit d'un ministre ou d'un grand de l'état — et les invités sont accompagnés d'une suite nombreuse qu'il faut non seulement restaurer largement de façon qu'ils puissent même emporter d'abondants reliefs, mais encore amuser de toutes les façons. Cette large hospitalité est-elle uniquement due, comme on l'a dit, à l'amour de l'ostentation? Nullement, pas plus que l'amour des *medâkhil* n'est un acte de malhonnêteté. Rien pour nous n'est plus naturel pour une personne riche que de jouir égoïstement de sa fortune ou bien encore de vivre chichement ou de thésauriser. Or cela est condamné par la morale musulmane comme jadis par les Pères de l'Eglise chrétienne (cf. l'Avare, n. 74). Les Persans considèrent comme un devoir pour les riches de vivre selon leurs revenus et de faire vivre les petites gens. A ce devoir correspond pour ces derniers le droit d'exiger que leurs semblables plus favorisés de la fortune subviennent à leurs besoins, (sur le droit et le devoir, voir note 110). Ce droit est nettement revendiqué par exemple dans la première pièce par les portiers (deuxième acte, p. 27).

J'ai été très lié avec un seigneur persan qui avait quarante deux domestiques. Il prenait tout simplement sa part des repas préparés pour toute la maisonnée, non compris les nombreux mendiants pour qui les restes abondants étaient déposés à la porte.

Tout cela explique qu'en Orient la richesse soit moins odieuse aux petits qu'elle ne l'est souvent en Occident. D'autre part elle est généralement le résultat, non pas du mérite, mais du hasard et de la faveur; elle est du reste éphémère, la ruine et les confiscations guettant toujours les heureux du monde; elle excite par là moins d'envie, chacun pouvant attendre des hasards de la fortune un poste élevé et les gros revenus qu'il procure.

L'INTENDANT. Messire Khan, je n'ai rien à dire à cela. Qu'ai-je à voir avec les réceptions? Ce n'est pas l'argent de mon père pour que cela me fasse de la peine. J'ai d'autres tracas.

LE GOUVERNEUR. Il n'y a pas de dieu si ce n'est Allah. Il insinue de nouveau quelque chose. Mon bonhomme, que la peste t'étouffe! Allons, dégoise ce que tu as sur le cœur.

L'INTENDANT. Par la tête bénie de Monseigneur le Khan, aucun de vos officiers n'ignore que tous mes vêtements sont en gage chez les gens. Je ne fais qu'emprunter [86] pour subvenir à mes dépenses. Veuillez vérifier mes comptes et régler d'abord l'ancien, puis daignez peu à peu apurer le nouveau. Si seulement vous me donniez cent cinquante tomans, je serais à l'aise.

MIRZA DJIHANGUIR, *à l'intendant:*
Mais non, soyez tranquille. Supportez encore les frais de ces deux ou trois jours, et moi, avec l'aide de Dieu, j'obtiendrai de Sa Seigneurie de quoi vous rembourser. Après la réception, il vous donnera en outre une robe d'honneur.

L'INTENDANT, *sort en grommelant à part soi:*
Malédiction au père de celui qui sert des gens pareils, et surtout un homme aussi incapable de comprendre quelque chose.

Le rideau tombe.

Acte Deuxième.

MIRZA DJIHANGUIR. Khan, Khan, c'est votre faute. L'intendant a raison. Il n'est pas possible de remplir les fonctions de gouverneur comme vous le faites. Vous n'en retirez ni revenu ni avantage. Des gens comme vous peuvent se faire par jour cent tomans. Vous n'êtes pourtant pas garant ni du ciel ni de l'enfer. Profitez des quelques jours où vous êtes gouverneur pour ramasser quatre chahîs, puis allez-vous en. Remplir ainsi vos fonctions, cela ne rime à rien. Demain

(86) Voir note 3.

un autre se présentera, donnera des cadeaux et vous évincera. Tant qu'il n'en est rien, malmenez, extorquez, arrêtez Taqî, garrotez Naqî, pratiquez la concussion, faites-vous des revenus. Jusques à quand cette apathie?

Le Gouverneur, *à part:*
Est-ce que les subordonnés ([67]) permettent encore à un homme d'agir honnêtement?

tout haut:

Vous dites vrai, mais tout cela c'est la faute du chef des ferrâchs.

Le chef des ferrachs. Pourquoi, seigneur Khan, qu'avez-vous à me reprocher? En quoi ai-je failli dans mon service?

Le Gouverneur. Quels engagements n'avez-vous pas pris envers moi? Or, quelles sources de revenus m'avez-vous indiquées? Voilà tout un temps que vous ne m'avez pris aucun buveur de vin, ni signalé aucune femme de mauvaise vie. Jamais une émeute, jamais un revenu de cent tomans. Ou bien tu ne connaîs pas le métier de chef des ferrâchs, ou bien tu ne me dis pas la vérité. Lequel des deux est exact?

Le chef des ferrachs, *à part:*
En vérité, le Khan a perdu la mémoire. Avant-hier, il me donnait des conseils en contradiction avec ceci, et maintenant il a changé de langage.

tout haut:

Je ne sais où vous voulez en venir par ces propos.

Le Gouverneur. Ces jour-ci, j'ai été très dépourvu d'argent, et j'ai dû verser des impôts du semestre finissant en septembre ([68]).

([67]) *Les subordonnés.* Le mot persan est *hâchiya nichîn*, littéralement « assis en marge ». Il indique la subordination mais avec cette idée accessoire que les personnes en question n'ont aucune responsabilité dans l'affaire. Un dicton persan dit: *hâchiya-nichîn dilach gouchâdast*, c'est-à-dire « le subordonné peut donner des avis sans responsabilité ni tracas ». (« Les conseilleurs ne sont pas les payeurs »).

([68]) Les impôts se versent en deux fois. Comme l'année officielle persane est solaire et que l'année religieuse est lunaire, il faut bien, pour désigner les mois du calendrier administratif, se servir des signes du zodiaque. Actuellement on est revenu aux noms antiques des mois persans. L'année commençant au nauroûz, c'est-à-dire à l'équinoxe de printemps, le premier semestre finit en septembre, mois de la Balance.

Allons, déniche un buveur de vin, une prostituée, une source de revenus quelconque. Cela ne peut continuer ainsi.

LE CHEF DES FERRACHS. Daignez me donner congé pour que je m'acquitte de ce service. Avant-hier, vous parliez dans un tout autre sens.

Il sort.

LE CHEF DES FERRACHS. Enfants, que quelqu'un appelle le caporal Qâssim.

Le caporal Qâssim arrive et fait la révérence.

LE CHEF DES FERRACHS. Caporal.

LE CAPORAL. À vos ordres. Puissé-je être votre sacrifice!

LE CHEF DES FERRACHS. Ces jours-ci, Monseigneur le Khan est sans argent et est hors d'état de subvenir à ses besoins journaliers.

LE CAPORAL. Dans ce cas, que faut-il faire?

LE CHEF DES FERRAHS. Mais voyons, empare-toi d'une des femmes de mauvaise vie notoires et amène-la, procure-toi ainsi une cinquantaine de tomans.

LE CAPORAL. Laquelle et comment?

LE CHEF DES FERRACHS. Où est cette dame de Kachan?

LE CAPORAL. Elle s'est mariée.

LE CHEF DES FERRACHS. Et la beïgoum de Chirâz, qu'est-ce qu'elle fabrique?

LE CAPORAL. Elle est avariée (89).

(89) La syphilis passe en Perse, comme dans tout l'Orient, pour ne pas être contagieuse, mais pour être une maladie fortuite dont on parle dans la meilleure société sans aucune vergogne. Comme on prend très peu de précautions, elle est très répandue, mais affecte presque toujours une forme bénigne à tous les stades. Les accidents tertiaires sont extrêmement rares (Polak, II, p. 308). On parle aussi sans aucune gène de la blennorrhagie, *soûzanak*. Ce nom désigne tout écoulement de pus, y compris celui assez fréquent produit par la pierre.

LE CHEF DES FERRACHS. Et comment va Sakîna, la brodeuse de calottes (90) ?

LE CAPORAL. Celle-là est devenue vieille et fait maintenant l'entremetteuse.

LE CHEF DES FERRACHS. De quoi s'occupe Zîver aux longues tresses ?

LE CAPORAL. Ces jours-ci, elle est bien en fonds (91). Elle est la maîtresse du maréchal du palais. Un éléphant même n'oserait pas s'en prendre à elle.

LE CHEF DES FERRACHS. On parle beaucoup, en ce moment, de Sâhib Djân. Tout le monde fait son éloge.

LE CAPORAL. Sâhib Djân s'en tire on ne peut mieux. Elle a, en poche, un permis de Mîrzâ Issâ, le vizir, et, pour fief, les revenus des domaines impériaux (92).

LE CHEF DES FERRACHS, *à part:*
Tiens, Aghâ Mîrzâ Issâ fraie donc avec les prostituées.

tout haut:

Mais j'y pense: et Kaukâb, la fille de Châh Verdi Khan ? On ne peut trouver mieux. Courtisane délurée et exigeante (93), elle s'entend à tout. Cuisinez-la, pour qu'elle jette le filet sur un de ces gros marchands. Vous le prendrez. Cela nous apportera peut-être deux à trois cents tomans.

LE CAPORAL. Oui, vous avez parfaitement raison et vous avez là une idée lumineuse. Je vais la voir et m'arranger de façon qu'elle en at-

(90) *La brodeuse de calottes.* Il s'agit de la calotte hémisphérique, en persan *araqtchîn*, littéralement « recueille-sueur », portée sous le gros bonnet d'astrakhan ou le turban, et parfois même seul. Polak signale qu'il est souvent fabriqué avec beaucoup d'art, surtout par les femmes d'Ispahan. (I, p. 140).

(91) *Est bien en fonds.* Littéralement: « son pan est large ». — Pour dire « il est dans la 'dèche' », on dit: « son pan est étroit »: *sidjâfach tang ast.*

(92) *Des domaines impériaux. Khâlissa* est le nom donné à des terres confisquées dont la couronne confie la culture à des fonctionnaires. Ceux-ci la négligent d'habitude (Polak, II, p. 124).

(93) *Délurée et exigeante.* Le texte dit littéralement: « Attireuse d'amants, coupe-bourse (*tarrâr*, voir note 5) et escroc (littéralement: coupe-oreille). » Ces épithètes infamantes ne doivent pas être prises à la lettre. On veut dire seulement qu'elle est habile dans son métier et sait exploiter ses amants.

tire un dans ses filets. D'ailleurs, nous lui donnerons quelque chose à elle aussi.

LE CHEF DES FERRACHS. Vas-y donc (94) et imagine un stratagème. Par ta mort, frangin (95), nous trouverons moyen de te faire obtenir la place d'adjoint au maire.

LE CAPORAL. Que votre ombre ne diminue pas de la terre. Je pars à l'instant (96).

Il délègue un veilleur de nuit (97) et va frapper à la porte de Kaukâb.

AGHA BADJI, *la gouvernante (98) de Kaukâb, vient à l'entrée de la porte et dit:*

Qu'avez-vous à dire?

LE VEILLEUR DE NUIT. Dis à Madame que le caporal voudrait la voir, fumer avec elle un narguilé, puis s'en aller.

AGHA BADJI. Attends, je vais (99) porter ton message.

Elle va dire à Kaukab:

Le caporal a envoyé quelqu'un qui veut venir vous voir.

(94) *Di* pour *dih!* « allons! » (latin *da*).

(95) *Frangin.* Le texte a *dâdâch* (on dit aussi *dâdâ*), mot familier pour dire « frère », comme le chîrâzî *kâkâ*. Un gandin (anglais: *swell*) se dit en persan *dâch machtî.*

(96) *Je pars à l'instant.* Dans le texte persan, le passé pour le présent.

(97) *Veilleur de nuit.* La surveillance nocturne des villes incombe aux *kâchîktchî*, appelé aussi *ʿassâs* ou *sardamdâr.* Leur chef est responsable de tous les vols, de même, comme nous l'avons vu, le *dârougha* pour ceux qui se commettent au bazar. Je signale à ce propos qu'en Russie aussi la corporation des commissionnaires était responsable sous l'ancien régime des larcins commis par ses membres. (Pour la Perse, voir Chardin, *Voyages*, édition en 10 vol., Paris 1723, V, p. 263 et VI, p. 78).

(98) *La gouvernante,* en persan *kârgouzâr,* désigne une personne à qui une autre confie le soin de ses affaires. Ce terme désigne aussi le fonctionnaire délégué par le ministère des affaires étrangères pour veiller aux intérêts des étrangers et des sujets persans non musulmans. (Aubin, *op. cit.,* p. 109).

(99) *Je vais. Biram,* vulgaire pour *biravam.* Cf. l'*Avare* n. 60.

KAUKAB. Au nom du Dieu de bonté et de miséricorde! Pourvu que ce soit pour quelque chose de bon! Que se passe-t-il encore? Pas plus tard qu'avant hier, j'ai envoyé au chef des ferrâchs du sucre, du thé, et une redingote. Qu'est-il encore arrivé? Quel fichu métier (100)! J'ai les reins fourbus (101). Et, grâce à mes bienfaits, la femme de messire le chef des ferrâchs se prélasse dans les hammâms avec une housse de cachemire (102).
Aghâ Bâdjî, que le feu prenne à l'âme de tous ces gens! Mais tout cela a lieu par ta faute. L'an dernier j'ai voulu devenir la femme de Kâzime Qachang (103), tu ne m'as pas laissé faire. J'aurais été tranquille quelques jours. Soit, maintenant va dire à cet homme d'entrer.

AGHA BADJI *vient à l'entrée de la porte et dit au ferrâch:*
Madame le prie de prendre la peine d'entrer.

LE FERRACH *court auprès du caporal Qâssim et lui dit:*
Madame vous prie de prendre la peine d'entrer. Elle est chez elle.

LE CAPORAL. Dieu soit loué! L'affaire prend une bonne tournure.

Il entre dans la cour (104) de Kaukâb et demande à Aghâ Bâdjî:

Où est madame?

(100) *Quel fichu métier!* Littéralement: « Que Dieu maudisse le père de cette affaire ». On emploie ainsi père dans une multitude d'expressions.

(101) *J'ai les reins fourbus.* Je regrette de ne pouvoir rendre en français le pittoresque de l'expression persane qui veut dire: « Tout ce qu'il y a de pire de moi devient morceau », euphémisme ingénieux pour désigner certaines parties du corps.

(102) Littéralement: « devient grâce à mon ombre (tutélaire) propriétaire d'une housse de cachemire ».

Les femmes riches, quand elles vont au bain, prennent avec elles une housse de la grandeur d'un petit tapis, sur laquelle elles étendent leurs vêtements quand elles se déshabillent. La phrase veut dire que, grâce aux cadeaux dont Kaukâb comble le chef des ferrâchs, la femme de ce dernier peut se payer la housse en question.

(103) *Qachang.* Littéralement: « le Joli » ou plutôt « l'Elégant », « le Gommeux ».

(104) *La cour.* La porte d'entrée des maisons persanes ne donne pas sur les appartements mais sur une cour (voir Polak I, p. 57) que les chambres entourent de trois côtés.

AGHA BADJI. Dans cette chambre à cinq fenêtres [105].

LE CAPORAL, *entrant:*

Madame, salut sur vous!

KAUKAB. Que sur vous soit le salut, mon cher caporal. Quelle surprise de vous voir! Vous êtes le bienvenu et vous avez apporté l'agrément. Comment se fait-il que vous ayez pensé aux pauvres gens? Par l'âme de ma Bâdjî, comme, avant-hier, je me rendais au bain, mon regard est tombé sur vous en rue et mon sang n'a fait qu'un tour. Je voulais vous adresser la parole, mais il y avait du monde, et j'ai eu honte.

LE CAPORAL. Madame, par votre chère âme, moi de mon côté, j'ai pour vous une inclination sans pareille et je me dis toujours: « Il n'y a tout de même rien de tel qu'une personne [106] de bonne conduite et qui connaît les usages. »

KAUKAB. Mais bien sûr! Il y a un chemin du cœur au cœur.

elle appelle:

Aghâ Bâdjî, viens t'asseoir ici.

puis elle reprend:

Aghâ Bâdjî, je t'invite à jurer par tes tresses blanches que cette nuit où le vizir était ici, j'ai fait grandement l'éloge du caporal. Que n'ai-je pas dit? Bien, maître caporal. Mais laissons tout cela de côté. Si je n'avais pas été l'objet de vos bontés, pourquoi aurais-je quitté une maison à moi, pour venir m'installer dans votre quartier comme simple locataire. Eh bien voilà, c'est pour vous que l'ai fait.

LE CAPORAL. On ne peut mieux dire. Mais voyons, comment vont vos affaires? Le destin vous est-il favorable?

(105) *A cinq fenêtres,* voir note 16.

(106) Le texte a *tchi dakhl dârad; dârad* signifie ici *mounâssibat* « rapport ». Cette locution est employée dans le sens de « Il faut qu'il en soit ainsi » ou « c'est bien ainsi ». La fin de la tirade équivaut à « Une personne de bonne conduite et au courant des usages, quel rapport a-t-elle avec celle qui n'a pas ces qualités? »

KAUKAB. Mon cher Aghâ, je ne sais pas en quelle année nous vivons. On dirait vraiment que tous les hommes sont morts et que personne n'a conservé la vivacité de cœur. De personne n'émane le parfum de l'amour. Aghâ Bâdjî sait bien que mes affaires vont tellement mal que toutes mes nippes sont engagées chez la femme de Khosrau Khan. Je suis en retard pour mon pain quotidien.

LE CAPORAL. Allons, ne vous chagrinez pas. Ces choses passent. La vie terrestre ne dure que deux jours. Il faut savoir en jouir.

KAUKAB. C'est exact, mais se payer du bon temps, cela exige du cœur et de l'argent.

LE CAPORAL. A ce propos, j'ai une idée. Si vous voulez bien montrer de la bonne volonté, vous serez quitte de tous vos embarras et nous n'aurons plus à nous plaindre de la gêne.

KAUKAB. Tiens donc? Dites voir, pourvu que ce soit une bonne chose, s'il plaît à Dieu.

LE CAPORAL. Eh bien, Madame, faites bien attention. Témoignez beaucoup d'ardeur à Hâdjî Redjeb Khoch Abroû, le marchand, votre amant de l'an dernier. Invitez-le à venir un soir ici, et nous nous emparerons de lui. Vous aurez en même temps rendu service au gouverneur et vous vous serez ménagé une bonne aubaine.

KAUKAB, *se couvrant le visage de ses mains, dit:*
Hélas, hélas, quelle poussière sur ma tête! Je vous en conjure, renoncez à cela. Est-ce donc une chose à faire?

LE CAPORAL. On voit bien que les femmes sont parfois dépourvues de raison (107). Ce fils de damné, comme il vous a leurrée l'an dernier

(107) *Les femmes sont parfois dépourvues de raison.* Pour un persan, la caporal s'exprime d'une façon bien modérée. Phillott, *Colloquial English-Persian Dictionary*, Calcutta, 1914, s. v. *woman*, ajoute la note suivante que je traduis: « Les femmes manquent de raison (sont *nâqissou l'ᶜaql*, 'déficientes en raison') mais rusées à un point extraordinaire. Une tradition attribuée à Mahomet dit: 'Je me tins à la porte du paradis et vis que la plupart de ses habitants étaient les pauvres (*sic: the poor*); je me tins à la porte de l'enfer et la plupart de ses habitants étaient des femmes.' »

Quand un Musulman hésite avant d'entreprendre quelque chose, il lui arrive de demander l'avis de sa femme pour faire le contraire de ce qu'elle conseille.

et, en fin de compte, sous vos yeux mêmes, il a fait des m'amours à Tâoûs ([108]) au grain de beauté, et vous a brûlé le cœur.

KAUKAB, *toute en larmes:*

Hélas! Que faire? Que la malchance me brûle! Mon cher caporal, voyons, par Dieu, est-ce que cette mijaurée ([109]), fille d'un père brûlé, vaut mon petit doigt?

LE CAPORAL. C'est bien ce que je dis moi-même. Eh bien, voilà l'occasion de lui rendre la pareille.

KAUKAB. Mais je crains alors d'être encore plus l'objet des censures et d'entendre dire: « Kaukâb est ingrate et funeste ([110]) à ses amis. Elle a livré son amant à la police. »

LE CAPORAL. Ha, ha, ha, ha! Tout cela n'est que chimères. Tout le monde sait bien comment Hâdjî Redjeb a agi envers vous.

KAUKAB. Je crains autre chose encore. C'est que, si tout se passe comme vous le désirez, le gouverneur ne me prenne moi aussi et ne me relâche pas, et alors, quelle poussière ne me verserais-je pas sur la tête?

Cf. ma traduction du *Salâmân et Absâl* de Djami, Paris 1911, surtout pp. 96-99 et note 78 où je cite, entre autres, Audibert, *La femme persane jugée par un Persan*, Paris 1889, pp. 13-14, et aussi ma traduction de *Yoûssouf et Zouleïkhâ* du même Djâmî, Paris 1927, *passim* et surtout p. 145.

([108]) Lire *tchi* au lieu de *tchou*.

([109]) *Mijaurée.* Le texte a *châchoû*, littéralement « pisseuse ».

([110]) *Funeste, bad qadam*, « qui porte malheur ». Les mauvais présages *khoch qadam* et *bad qadam* se manifestent en trois choses: les femmes, les chevaux et les maisons. « Mainte femme du châh a du quitter le harem simplement parce qu'elle était *bad qadam* » (Polak, I, pp. 346-347). La femme et le cheval sont aussi associés dans le proverbe souvent cité: *asp o zan o chamchîr vafâdâr ki dîd?*, « Qui vit jamais cheval, femme ou glaive fidèle? » « Ingrate » ne rend qu'à peu près le Persan *bî houqoûq*, littéralement « sans droits », c'est-à-dire: « Qui ne reconnaît pas les droits qu'on a sur elle ». Il est extrêmement intéressant de noter que, pour les Persans, c'est l'idée de droit qui prédomine. Alors que nous dirions « J'ai des devoirs envers un tel », le Persan dira: « Un tel a des droits sur moi ». Un élève, parlant de son professeur, dira, par exemple: « *Bar man haqq-i mouᶜallimî dârad* », littéralement: « Il a sur moi le droit du professeur », c'est-à-dire: « J'ai envers lui des devoirs (de reconnaissance) parce qu'il a été mon professeur. »

LE CAPORAL. Par l'âme de mon enfant, par votre mort et par le sel[111] que nous avons mangé ensemble, je jure que vous pouvez être rassurée à ce sujet. Tant que je ne vois pas clair dans une affaire, je ne l'entreprends pas.

KAUKAB, *se frappant les genoux des mains, à part:*

O caporal Qâssim, si tu as de pareilles idées, puisses-tu ne pas subsister sur la face de la terre!

tout haut:

Ne m'en parlez pas! A Dieu ne plaise! Je voudrais que ni moi ni Hâdjî Redjeb nous ne restions en vie. Hâdjî Redjeb vaut tout juste un poil de votre moustache virile. J'ai parlé à tort et à travers; à part cela, je suis prête à vous servir en tout ce que vous direz. Que l'on dise que Kaukâb a péri par dévouement pour le caporal Qâssim. Maintenant, dites, que dois-je faire?

LE CAPORAL. Eh bien, voici quelle est votre mission. Vous allez écrire une lettre que vous remettez à Aghâ Bâdjî pour la porter à Hâdjî Redjeb, et vous prendrez rendez-vous avec lui pour un soir. Une fois qu'il sera arrivé et bien installé et occupé, quatre heures après la tombée de la nuit, j'entrerai avec deux soldats, et nous vous arrêterons tous les deux. Hâdjî Redjeb n'est pas homme à vendre son honneur pour mille tomans. Sans bruit et sans esclandre, nous obtiendrons de lui, ce même soir, deux à trois cents tomans, puis, nous le relâcherons et vous, vous restez tranquille à votre place.

KAUKAB. Très bien, c'est convenu. Maintenant veuillez partir et attendez de mes nouvelles.

LE CAPORAL. Dieu vous garde!

KAUKAB. Allez en paix, que Dieu vous accompagne!

Le rideau tombe.

[111] *Le sel*, symbole de l'hospitalité, comme « le pain et le sel » russe.

Acte Troisième.

Le caporal vient directement rendre compte au chef des ferrâchs de l'entretien qu'il a eu avec Kaukâb. De son côté, Kaukâb prend la plume et écrit à Hâdjî Redjeb la lettre suivante [112] *:*

Puissé-je me dévouer pour toi ! Il y a tout un temps que je n'ai plus joui de ta conversation. Mon oreille n'a plus eu le plaisir de t'entendre, ni mes lèvres la joie de te parler. Chéri de mon cœur, ne te dis-tu pas : « J'avais une captive ; qu'est-il advenu d'elle ? ». Car enfin, jusques à quand durera l'infidélité et se prolongera la dureté de cœur ? Ne consens pas à ce que je meure jeune du chagrin que tu me causes. Toi aussi, tu es jeune et as le cœur rempli d'espoir. Ami déloyal et inhumain, trêve de coquetterie avec Tâous. Ne fais pas saigner mon cœur et crains le châtiment divin. La séparation me fait dépérir. Que Dieu la châtie du mal qu'elle nous a fait. Toute faible femme que je suis, tant que je vivrai, je ne renoncerai pas à toi. Et toi, avec ton énergie d'homme [113], que fais-tu de moi ? O mon ami, envoie-moi une rose en souvenir, et, si nulle rose n'apparaît, fais-moi cadeau d'une épine. En attendant, longue vie à toi.

Kaukâb
Prête à se sacrifier pour toi.

Elle appelle Aghâ Bâdjî.

Va mettre ton voile et ton pantalon [114] et porte vite cette lettre au caravansérail pour qu'elle parvienne à Hâdjî Redjeb. Rapporte la réponse.

(112) Toutes ces lettres, échangées entre les amoureux, sont des plus jolies. Il est impossible d'en faire passer le charme dans une traduction française. Elles sont remplies d'allitérations et d'autres ornements courants de la rhétorique persane.

(113) *Zanî* et *mardî* sont les noms abstraits dérivés de *zan* et de *mard*. Ici « fait d'être femme », « faiblesse féminine » et « virilité », « vigueur masculine ».

(114) *Pantalon,* en persan *tchâqchoûr*. Vêtement d'une pièce que les femmes mettent pour sortir et qui consiste en un large pantalon qui ne fait qu'un avec des chaussettes (Polak, I, p. 161). Le costume de sortie des femmes les cache

Agha Badji. Ce Hâdji Redjeb de l'an dernier? Le nouvel amant de Tâoûs Khânoum?

Kaukab. Oui, oui, celui-là même. Quant tu lui auras remis la lettre, dis-lui de vive voix: « Par l'âme de dame Tâoûs, c'est assez! Ne fais plus autant saigner mon cœur. Les coquetteries et les œillades ont leurs limites et le goût en disparaît après six jours. »([115]).

Agha Badji. A vos ordres.

Elle s'enveloppe de son voile et vient dans la chambre de Hâdjî Redjeb.

Agha Badji. Maître Redjeb, salut sur vous!

Hadji Redjeb, *la regarde avec étonnement, se demandant qui c'est:* Et sur vous le salut!

Agha Badji. Maître Hâdjî, vous ne me reconnaissez pas, sans doute? Regardez-moi bien.

Hadji Redjeb. Oui, votre vue me dit quelque chose, mais c'est encore loin, je ne vous remets pas.

Agha Badji. Hélas, comme les grands personnages ont peu de mémoire! C'est moi qui, pendant cent nuits et plus, vous ai servi, vous ai mis en main le narguilé. Ces friandises ([116]) dont vous faisiez si

entièrement. Leurs proches, leurs maris mêmes les reconnaissent difficilement en rue, mais, chose curieuse, les femmes se reconnaissent entre elles. (Drouville, *Voyage en Perse fait en 1812 et 1813*, Paris 1825, vol. I, p. 109: « Les femmes persanes ont un talent particulier pour se reconnaître de fort loin, bien qu'elles soient voilées de la tête jusqu'aux pieds et, ce qu'il y a de singulier, c'est qu'en s'accostant elles sont certaines de ne jamais se méprendre, tandis que les hommes passent fort souvent près de leurs femmes sans les reconnaître. »)

On le voit, ce costume inventé par la jalousie masculine n'a pas toujours les effets qu'elle en attend; les femmes de Perse, ces « femmes voilées » qu'on représente souvent comme perpétuellement captives dans le harem, sortent plus peut-être que les Européennes et l'incognito peut leur faciliter des aventures. D'autre part les hommes se déguisent facilement en femmes pour échapper au scandale ou au danger (voir fin de la troisième pièce).

([115]) Voir note 112.

([116]) *Friandises. Mazahâ* désigne les fruits et bonbons qu'on mange en buvant du vin ou de l'arac, comme les *zakouski* russes.

grand éloge et dont vous vous régaliez, ont-elles disparu de votre souvenir ?

HADJI REDJEB, *battant des mains:*

Oh! juste ciel! N'es-tu pas l'Aghâ Bâdjî de Kaukâb Khânoum? Approche, que je te regarde. Tu vas bien? Voilà près d'un an que dame Kaukâb, à cause de cette fille de damné de Tâoûs, s'est capricieusement détournée de moi. J'ai eu beau faire, elle m'a gardé rancune.

AGHA BADJI. Maître Hâdjî, le cœur de la femme est sensible, surtout quand elle aime. Comment pourrait-elle supporter de voir son amant la délaisser pour une autre? Par Dieu, moi-même, toute vieille que je suis, je ne m'y résignerais pas, à plus forte raison les jeunes. Hum! hum! D'ailleurs, il n'y a encore rien de mal fait. Maintenant encore, il est possible de tout réparer. Veuillez lire ce billet et donnez-moi la réponse. Mais, je vous en conjure, n'affligez pas le cœur de ma dame. Rendez-vous bien compte qu'elle s'est beaucoup chagrinée pour vous. Elle a même ajouté de vive voix: « Tant de coquetterie et d'œillades suffisent. Plus que ceci deviendrait insipide. » Nous avons bien compris vos petites manières d'enfant chéri des dames.

HADJI REDJEB, *ouvre la lettre et la lit:*

On voit bien que Madame a été fâchée contre moi. Fumez un narguilé pendant que j'écris la réponse.

(*il écrit:*)

« Puissé-je m'offrir en sacrifice pour toi! Ma lune, mon étoile, puissé-je m'offrir en otage pour ta fidélité, ma chère dame, vie de ma vie, paix de mon âme. Tant que n'a pas lieu la séparation, comment l'ami apprécierait-il l'ami? Il faut avoir les os brisés pour connaître la valeur du baume. Kaukâb chérie, il y avait tout un temps que mon ardeur était éteinte. Mais, de nouveau, les engagements d'autrefois me sont revenus en mémoire. S'il plaît à Dieu, à moins que je ne meure, j'irai encore te rendre mes hommages, et, comme ma douce vie, je t'attirerai sur mon sein. Mon âme, ma vie, mon âme, ma vie, je t'offre ma vie comme cadeau. Si tu veux bien venir auprès de moi, je paierai de mon cœur le plaisir de voir ton visage (117).

(117) *Voir ton visage.* En théorie, du moins, le fiancé n'a jamais vu sa fiancée

Et à ce propos, je te supplie d'avoir pitié de ton pauvre amoureux accablé et de ne pas aggraver mon dépérissement.

Accueille-moi sur tes lèvres de miel ([118]) ou viens en invitée dans mon cœur saignant. Le jardin n'est pas dépourvu de charme. Si tu m'honores de ta visite, ô félicité! Si tu me fais venir chez toi, c'est le comble du bonheur!

Redjeb, prêt à se dévouer pour toi. »

Aghâ Bâdjî, tiens, voilà la réponse à la lettre; voilà aussi cinq mètres de coutil ([119]) pour en faire une chemise et un mouchoir, en attendant que nous nous revoyions.

Agha Badji. O mon cher Hadjî, est-ce donc pour les biens du monde que je me dévoue pour vous? Qu'est-ce que cela? J'en jure par la vie de mon unique enfant, je prierai nuit et jour pour vous.

Hadji Redjeb. Mais non, Aghâ Bâdjî, quelle importance ont ces modestes cadeaux? Je veux faire encore bien plus pour toi. Salue madame de ma part.

Agha Badji. Que Dieu ne diminue point votre ombre protectrice de ma tête. C'est trop de bonté.

Hadji Redjeb. Tu fus la bienvenue, ma chère Aghâ Bâdjî.

Agha Badji, *rapporte en hâte la réponse à la lettre:*
Madame, une bonne nouvelle, tout est arrangé; voici la réponse à votre lettre.

avant le mariage et quand le jeune époux est introduit auprès de sa femme qu'il trouve voilée, il doit lui offrir un cadeau pour qu'elle lui montre son visage.

A ce propos est une traduction très pâle du persan *az roû-noumâyi*, « en fait d'exhibition de visage ».

([118]) *Tes lèvres de miel.* Littéralement « ton sucre ».

([119]) *Coutil.* Je traduis ainsi le persan *âghâ bânoû*, que les dictionnaires indigènes définissent: « étoffe blanche très mince à gros pois pour les chemises et les mouchoirs de femmes ».

Kaukab Khanoum. Mes félicitations, mille fois bravo! C'est bien travaillé (120).

Elle ouvre la lettre et la lit en souriant.

Pauvre Hâdjî Redjeb! Ah! s'il n'y avait pas un éveillé derrière chaque endormi (121)!

Puis elle demande à Aghâ Bâdjî:

Aghâ Bâdjî, comment as-tu trouvé Hâdjî Redjeb? Etait-il bien disposé?

Agha Badji. Comment donc! Il ne faisait que bavarder et rire, gazouillant (122) comme un rossignol et plaisantant à qui mieux mieux. Madame, écoutez, j'ai autre chose à vous dire: il y avait bien trois cents charges de marchandises d'Europe éparpillées devant sa chambre, toutes étoffes, et il m'a dit: Le bénéfice que je retirerai de ce taffetas et de ce satin doré est pour Kaukâb Khânoum. Que voulez-vous de plus? (123)

Kaukab, *à part:*
Oui, si le caporal Qâssim le permet.

tout haut:

Aghâ Bâdjî, je veux inviter un soir Hâdjî Redjeb.

Agha Badji. Très bien, pourquoi pas?

Kaukab. Demain soir, comment cela va-t-il?

(120) *Bien travaillé!* Littéralement: « Que votre main ne fasse pas mal ! »; on dit de même: *dast-i chomâ marîzâd!* « Que votre main ne s'éparpille pas ». On emploie ces expressions pour féliciter un athlète ou un artiste de ce qu'il fait.

(121) *Un éveillé derrière chaque endormi.* Il semble qu'il faille comprendre: « Quand les gens sont endormis, c'est-à-dire insouciants et sans méfiance, d'autres plus malins en profitent. »

(122) *Gazouillant.* Le texte doit se lire: *tchah tchah mîzad.* Deux mots plus loin il faut lire: *zad* au lieu de *rad.*

(123) *Que voulez-vous de plus?* traduit *Dîgar bigoû.* C'est une locution particulière aux femmes. Quand un marchand offre ses marchandises, on lui dit *dîgar* pour en voir d'autres. Donc *dîgar bigoû* signifie: « demande encore une chose ».

Agha Badji. Non, demain, c'est la veille du samedi ([124]), et ce serait nous priver du bonheur du dimanche. Invite-le plutôt pour la veille du dimanche.

Kaukab, *à part:*
Mais oui, à quoi pensé-je? La chèvre est inquiète pour sa vie et son maître pense à la queue de la bête ([125]).

tout haut:

Très bien, je vais lui écrire à l'instant. Porte-lui la lettre et reviens avec la réponse.

Elle prend la plume et écrit:

« Puissé-je tourner autour de ta tête!

J'ai lu ton noble écrit et mon œil a retrouvé son éclat. Mon cœur est une roseraie, repos de mon âme. Puissé-je ne jamais rester sans toi, ô mon cyprès ambulant! Mon cœur réclame tes baisers, je te cajolerai, tu me cajoleras, tu m'embrasseras, s'il plaît à Dieu. Il faut que, la veille du dimanche, tu prennes la peine de venir ici et m'honores de ta visite. O mon ami aux beaux sourcils, ô le charme de mes yeux, l'orbite de mon œil est ton nid. Accorde-moi cette faveur et descends ici, car ma maison est la tienne. Viens, viens, viens, viens. »

Elle cachète la lettre et sourit malicieusement:

Quand l'heure fatale est là, le gibier vient de lui-même vers le chasseur.

à Aghâ Bâdjî:

Aghâ Bâdjî, dépêche-toi d'aller et de revenir.

Agha Badji. A vos ordres.

([124]) Littéralement: « Non, demain c'est la veille du samedi, alors elle emporte (enlève) la veille du dimanche. » Il est à noter que la journée de vingt-quatre heures persane commence non pas le matin, mais au crépuscule du soir. Ce que les Persans appellent la nuit du samedi, c'est donc pour nous la nuit du vendredi, celle qui suit le vendredi. Les femmes persanes croient que si un hôte vient chez quelqu'un le vendredi et passe la nuit, il n'est pas bon qu'il parte le samedi, mais il doit rester aussi la nuit suivante et partir seulement le dimanche matin. Si, par hasard, quelqu'un sort d'une maison le dimanche, il doit revenir le samedi suivant et saluer en disant: « Je suis venu pour rapporter la nuit (du dimanche) que j'avais emportée. »

([125]) L'application proverbe est claire: La bâdjî pense au pourboire qu'elle va recevoir, et Kaukâb aux tribulations que lui vaudra cette visite.

Elle va vite trouver Hâdjî Redjeb qui est assis dans sa chambre.

Salut sur vous, encore une fois, Maître Hâdjî.

Hadji Redjeb. Et sur toi le salut. Aghâ Bâdjî, tu arrives bien à propos.

Agha Badji. Vous pouvez le dire, mon cher; je suis votre servante. Vous ne me connaissez pas, mais moi je sais vous apprécier.

Elle remet la lettre, que Redjeb lit.

Hadji Redjeb. Assieds-toi pendant que j'écris la réponse.

Agha Badji. Comme je pénétrais dans le caravansérail, Heïder, l'adjoint au commissaire, était assis dans la première chambre, et ne cessait de me regarder de travers. Je crains bien qu'il ne m'ait reconnue.

Hadji Redjeb. Mais non, de qui le commissaire est-il le chien? Il n'est pas encore décidé que le premier chien ou chat venu doive nous faire peur. Ces gens reçoivent de moi cinquante tomans chaque année. Il s'agit de Hâdjî Redjeb. Il n'y a pas de quoi plaisanter. Va t'asseoir dans ce coin-là.

Il prend sa plume et écrit:

« Ma douce âme, ma chère vie, ô baume de mes blessures et familière de mon âme, tu m'as ordonné de paraître devant toi la veille du dimanche. Si, pour une nouvelle si bonne, je sacrifiais ma vie, ce ne serait rien de trop. Tu me promets de te posséder. Je crains de ne pas avoir la force de vivre jusque là. S'il plaît à Dieu, à moins que je ne sois mort, j'arriverai sur ma tête et non sur mes pieds. La nuit où je te prendrai sur mon sein toute nue, puisse le jour ne pas venir jusqu'à ce que résonne le tambour du jugement dernier. Ma Kaukâb, j'en ai encore dit trop peu (126). Je ne t'ai pas dit la peine de mon cœur de peur que ton cœur ne soit affligé, car, sinon, il y avait encore beaucoup à dire. Puisses-tu être heureuse! Quant

(126) *J'en ai encore dit trop peu.* Ces vers sont de Sadi. Il faut ajouter entre *dil* et *tarsîdam, bâto nag-uftam* pour que le texte soit intelligible.

à moi, malheureux que je suis, je compte les jours heure par heure, en attendant la veille du dimanche. Dans l'attente, puissé-je me sacrifier pour toi; salut. »

Il cachète la lettre et la remet à Aghâ Bâdjî.

AGHA BADJI. Je vous suis bien obligée; or donc, à la veille de dimanche, s'il plaît à Dieu.

En chemin, elle se dit à elle-même:

Que Dieu maudisse la ruse des femmes! Elle veulent ruiner un homme de réputation pour quatre chahîs. Fi de ces femmes malfaisantes!

Elle apporte la lettre et la remet dans la main de Kaukâb.

KAUKAB, *n'ayant pas encore lu la lettre:*
Maintenant, dis-moi, a-t-il promis de venir, oui ou non?

AGHA BADJI. Moi, je n'en sais rien. Tout cela, il l'a écrit dans la lettre. Lis et regarde.

KAUKAB, *lit la lettre.*
Oui, il l'a promis. Aghâ Bâdjî, il faudra prendre la peine d'aller trouver le caporal Qâssim et de l'informer de ce qui se passe. Dis-lui ce qui en est, et invite-le pour la veille du dimanche, quatre heures après la chute du jour. La porte de la maison sera ouverte, il n'aura qu'à entrer. Qu'il pénètre directement jusqu'au milieu de la chambre, mais qu'il s'arrange de telle façon que le bonhomme ne comprenne pas que c'est une affaire combinée d'avance. Qu'il commence par m'adresser trois ou quatre injures bien corsées (127), après quoi, je me charge du reste.

AGHA BADJI, *se rend vite auprès du caporal Qâssim et lui dit:*
Madame vous salue et vous fait dire que l'affaire est arrangée. Venez la veille du dimanche, quatre heures après le coucher du soleil,

(127) *Bien corsées.* Littéralement: « non diluées ».

mais comportez-vous de manière que Redjeb, qui est très malin, ne comprenne pas qu'il y a quelque chose de louche.

Le caporal. Très bien, Aghâ Bâdjî, s'il plaît à Dieu, je te dois une robe d'honneur.

Agha Badji. Moi je vous souhaite une bonne santé et m'en vais, Dieu vous garde!

Le caporal Qâssim, Kaukâb et Hâdjî Redjeb comptent les jours en attendant que le moment arrive. Mais Hâdjî Redjeb est plus impatient que les autres, jusqu'à ce qu'enfin vient le samedi.

Hadji Redjeb, *à son domestique:*
Yezdân Bakhch! (128)

Yezdan Bakhch. Plaît-il, Maître Hâdjî?

Hadji Redjeb. Quel jour sommes-nous?

Yezdan Bakhch. C'est samedi.

Hadji Redjeb. Ah! Je me rappelle que je suis invité pour ce soir. Va d'abord prier un barbier de venir me rafraîchir la barbe et la moustache. Ensuite, prépare-moi mon manteau de drap vert foncé, ma veste de calencar sèdrès avec le châle de khalîl khânî, mon manteau d'aghârî (129) à larges bordures, et une paire de bas de cachemire. Il faut que je change de costume, car je dois aller dans une maison où je ne suis pas familier et où tout se fait à l'étiquette.

Yezdan Bakhch, *apporte les vêtements et les dépose devant Hâdjî Redjeb.*

Ce soir, maître, avez-vous besoin d'une lanterne? Devrai-je vous accompagner?

(128) *Yezdân Bakhch.* Littéralement: « Don de Dieu ».

(129) La *djoubba* est un ample manteau en étoffe de drap à ramages, en cachemire ou en *âghârî,* étoffe de soie généralement jaune et très solide que l'on tisse en Khorassan et chez les Turcomans, que l'on doit revêtir pour se présenter chez une personne d'un rang élevé. Si l'on n'en possède pas, on en emprunte un pour la circonstance (Polak, I, p. 147). Le *kalamkâr-i sadras* est le meilleur calencar d'Ispahan, analogue à celui des Indes. Le *khalîl-khânî* est une espèce de châle de cachemire.

Hadji Redjeb. Mais non! A quoi bon une lanterne? Il n'y a pas besoin de vous non plus; j'irai tout seul.

Yezdan Bakhch, *à part:*
Aha! Cela sent le libertinage: ce changement de costume et cette visite sans domestique, tout cela n'est pas sans raison d'être.

Hadji Redjeb. Yezdân Bakhch, demain matin, de bonne heure, va ouvrir la porte de la chambre, assieds-toi et fais attendre les visiteurs. Il est probable que je rentrerai tard. Peut-être faudra-t-il que je dorme un peu.

Yezdan Bakhch. A vos ordres. J'irai tôt, s'il plaît à Dieu.

Le rideau tombe.

Acte Quatrième.

Hâdjî Redjeb, très bien disposé, change de vêtements, se peigne la barbe et la moustache. Il se noue son châle couleur orange, arrange son manteau sur ses épaules et, en entrant, il voit au milieu du vestibule, Aghâ Bâdjî qu'il interpelle.

Agha Badji. Très bien, Seigneur, prenez la peine d'entrer.

Elle prend les devants et arrive jusqu'au milieu de la cour.

Kaukab, *vient, jusqu'au milieu de la cour, à la rencontre du Hâdjî et lui passe le bras au cou:*

Salut sur toi, Aghâ, ma chère âme, puissé-je me sacrifier pour tes pas! Mais allons d'abord faire la paix comme il sied.

Elle baise le visage du Hâdjî.

Mais, mais! Quel parfum d'eau de rose tu exhales! Mais, mais! tu embaumes! Ah oui, c'est ainsi que tu t'y prends pour emporter le cœur des filles d'autrui. Allons, veuille entrer.

Prends place sur le canapé, au nom d'Allâh, au nom d'Allâh ! O mon cœur disparu, où te chercher ?

Elle met la main de Hâdjî Redjeb sur son coeur.

Vois, inhumain, comme mon cœur palpite à cause de toi.

Hâdjî Redjeb se repose sur le canapé dans une chambre à sept fenêtres, tendue de rideaux de satin. Les murs sont ornés de très belles girandoles et au milieu est suspendu un lustre grec. Kaukâb Khanoum a préparé le tapis de la liesse avec des carafes en cristal, des verres multicolores et force friandises de toute espèce. Les deux amants prennent leurs ébats, la tête échauffée par le vin de l'amour, quand, tout à coup entre le caporal Qâssin avec quatre ferrâchs. Il se cramponne aux tresses de Kaukâb et le pauvre Hâdjî Redjeb est sur le point de trépasser d'émoi.

LE CAPORAL, *à Kaukâb,*

O dévergondée, qui te prostitues à tous les endroits, qu'est-ce que c'est que cette conduite ? Les portes et les murs mêmes de tes voisins sont exaspérés par toi, fille de vauriens. C'est assez, aie honte. Allons, par Dieu, lève-toi et enveloppe-toi de ton manteau ; le gouverneur te réclame.

KAUKAB, *se met à pleurer.*

O mon cher caporal, puissé-je m'offrir en sacrifice pour toi ! Viens, que je te baise les pieds. Pardonne-moi au nom de tes enfants, et imagine-toi que tu as affranchi une esclave. Tout ce que tu peux réclamer, je te le donnerai. Peu importe que moi j'aille à tous les diables, mais, par égard pour cet homme honorable, ne lève pas le voile sur cette affaire. Tout ce que tu veux, fais-le moi, mais ne t'en prends pas au hâdjî.

LE CAPORAL. O Kaukâb, regarde-moi bien. Par l'âme de Hâdjî Redjeb que voici et qui est pour toi une vieille connaissance, si tout autre homme que lui se trouvait ici, je vous emmenais tous les deux dès ce soir et vous remettais aux mains du gouverneur qui l'aurait banni de la ville. A toi, on t'aurait rasé la tête et on t'aurait fait

promener dans le bazar montée sur un âne (130). Mais, devant ce qui se passe, je ne sais que faire.

KAUKAB. Mon cher caporal, puissé-je tourner autour de ta tête (131) ! C'est assez; maintenant, veuillez fumer un narguilé et vous calmer. Que se passe-t-il donc ? Le monde n'est pas bouleversé. Emmène-moi, vends-moi, je suis prête à tout ce que tu voudras.

LE CAPORAL, *muet de stupéfaction, se tourne vers Hâdjî Redjeb:* Maître Hâdjî, ne prenez pas les choses au tragique. Ce qui est fait est fait et cela n'a pas d'importance. Madame, versez-moi un verre d'eau de vie.

Kaukâb verse l'arac et le remet au caporal.

LE CAPORAL. Maître Hâdjî, à votre santé.

KAUKAB. Puissé-je me dévouer pour toi, délice de mon âme.

LE CAPORAL. Verse aussi un verre pour Sa Seigneurie Hâdjî Redjeb.

Kaukâb remplit un verre et le donne à Hâdjî Redjeb. Hâdjî Redjeb prend bravement le verre.

HADJI REDJEB. A votre santé, caporal.

LE CAPORAL. Par Dieu, j'éprouve ce soir de la honte devant vous. J'ai gâté votre plaisir, mais, s'il plaît à Dieu, il y aura des compensations.

HADJI REDJEB. Aghâ caporal, j'ai vu dans le monde beaucoup de gens dignes du nom d'homme, mais je n'en verrai jamais comme vous. Certes que Hâdjî Redjeb, tant qu'il vivra, saura apprécier, fût-ce jusqu'au jugement dernier, cette magnanimité.

(130) *Montée sur un âne.* Voir mon article *Le châtiment de l'infidélité conjugale,* Revue anthropologique, XXXII (1932), pp. 323-328.

(131) *Puissé-je tourner autour de ta tête!* Locution courante que les Persans emploient machinalement (toujours à la deuxième personne du singulier) sans se rendre compte du sens exact. Certains ont prétendu que cela signifiait: « Puissé-je entourer ta tête comme un diadème et l'orner comme une couronne ». Je n'en crois rien et pense que cela veut dire: « Puissé-je tracer un cercle magique autour de ta tête pour te protéger contre toute influence néfaste (par exemple, celle du mauvais œil) et m'y exposer moi-même! » Voir l'*Avare*, n. 57.

Kaukab, *au caporal,*

C'est bon, c'est bon. Maintenant laissez de côté toutes vos cérémonies. Levez-vous et allez-vous en. Vous avez fait saigner le cœur de ce malheureux. Laissez-le au moins se reposer une heure.

Le caporal, *se lève et s'en va:*

Moi, je m'en vais, mais vous, restez assis tranquilles et amusez-vous à votre aise. Dieu vous garde!

Hadji Redjeb *se lève, donne l'accolade au caporal, lui baise la barbe et lui dit:*

Que Dieu vous accompagne, in challah! Si je reste en vie, je vous dédommagerai.

Kaukab *reste assise avec Hâdjî Redjeb et, après le départ du caporal, ils boivent ensemble un verre d'eau de vie. Après quoi, elle appelle Aghâ Bâdjî:*

Aghâ Bâdjî, tu as vu de quelle humanité le caporal a fait preuve. Je lui dois une compensation. Demain, de bonne heure, lève-toi et porte à la femme de Khosrau Khan mes boucles d'oreilles, mes bagues, mon diadème, ma tunique et mon pantalon brodé ([132]), laisse-les en gage chez elle et emprunte-lui trois cents tomans. Apporte-les moi, je les enverrai au gouverneur et si, désormais, ce qu'à Dieu ne plaise, un autre incident de ce genre a lieu, on ajoutera foi à mes déclarations.

Hadji Redjeb. Khanoum, que dis-tu? Tu perds la tête. Est-ce que par hasard Redjeb est mort pour qu'on emporte tes effets et qu'on les dépose en gage? Par la tombe de mon père, je renonce cette année à mes bénéfices sur la vente du tabac. Trois cents tomans, est-ce d'ailleurs la peine d'en parler, pour que les choses en arrivent là?

Kaukab. Non, non, ne tiens pas ce langage. Par Dieu, je vais me lever à l'instant et boire de l'opium pour me tuer. Kaukâb est-elle mesquine à ce point?

([132]) *Pantalon brodé.* Sans ces ornements, le pantalon n'aurait pas de valeur.

Hadji Redjeb. Soit, mais maintenant verse un verre et buvons ensemble. Les choses d'ici bas restent sur terre, mais celui qui se donne du bon temps en emporte le pofit avec lui.

Kaukab. Puisses-tu garder la santé! Prends ce verre et à la tienne! Puis allons nous coucher.

Le matin, quand ils se lèvent, comme Hâdjî Redjeb se dispose à s'en aller, Kaukâb vient jusqu'à l'entrée du vestibule et dit:

Kaukab. Puisque vous voulez envoyer un cadeau au caporal, moi, de mon côté, j'y ajouterai quelques objets de toilette féminine et je les ferai parvenir à sa femme.

Hadji Redjeb. Très bien, Khanoum. Cette nuit s'est mal passée pour toi. S'il plaît à Dieu, un autre soir, tu me feras l'honneur de venir toi-même dans mon jardin, qui est le tien.

Kaukab. *Se met à pleurer:*
Hou, hou, hou! Plût au ciel que Kaukâb ne vît jamais plus une nuit comme celle-ci! Hou, hou, hou!

Elle passe le bras au cou de Hâdjî Redjeb et lui embrasse le visage:

Tu fus le bienvenu. Puissé-je m'offrir en sacrifice pour tes pas!

Hadjî Redjeb se rend de là au bain. Dès qu'il sort, il regagne sa chambre, met la clé de son coffre à côté de Yezdan Bakhch et lui dit:

Ouvre la porte et tires-en la bourse blanche scellée.

Yezdan Bakhch, *à part:*
Je l'avais bien dit. Le Loûtî a passé cette nuit à bambocher. Sans doute il a joué et perdu.

Il apporte la bourse à Hâdjî Redjeb.

HADJI REDJEB *prend la bourse et constate que le sceau est intact* ([133]) : Yezdan Bakhch, mon brave, va-t-en avec cette bourse rue Hassan Aghâ, frappe à la première porte à droite et dis : « Je désire voir Madame Kaukâb. » Elle viendra elle-même à la porte. Tu la reconnaîtras à son bracelet de perles. Tu lui donneras la bourse et lui diras : « Voilà trois cents tomans ». Tu en réclameras le reçu et me l'apporteras.

Yezdân Bakhch prend la bourse et, en route il se dit à lui même:

Quelle manière d'agir est-ce là ? Hâdjî Redjeb ne prête à personne d'argent sans caution. Qu'est-ce que cela veut dire ?

Il remet la bourse à Madame Kaukâb, prend le reçu et le rapporte.

Kaukâb compte l'argent. Elle met dans des bourses deux cents tomans pour le gouverneur, cinquante tomans pour le caporal. Elle écrit un billet d'excuses pour le chef des ferrâchs et dit:

KAUKAB. Aghâ Bâdjî, allons, ma chère, porte vite cette bourse, remets-la au caporal avec beaucoup d'excuses ([134]) et adresse-lui mes félicitations ([135]).

Aghâ Bâdjî fait parvenir l'argent au caporal, puis s'en revient.

([133]) Le sceau prend en Perse la place de la signature. Seul il confère à un document un caractère d'authenticité. Aussi tout Persan possède-t-il cet objet indispensable et s'il le perd, il fait savoir aux intéressés qu'il se servira d'un autre. Vu son importance capitale dans la vie sociale, le sceau est l'objet d'un respect scrupuleux. Un marchand qui s'absente, fût-ce même pour plusieurs mois, n'a qu'à fermer la porte de sa boutique et à y adapter un fil assujetti au moyen de cire à cacheter marquée à son sceau, et il peut partir tranquille. Il retrouvera tout en état.

On connaît l'ancienneté de l'usage des sceaux ; les intailles de la Perse ancienne sont au nombre des merveilles de l'art antique.

([134]) *Mes excuses, sc.* de ne pas donner plus. Simple formule de politesse.

([135]) *Adresse-lui mes félicitations.* Voir note 120.

Le caporal prend l'argent, va vite trouver le chef des ferrâchs et lui dit en déposant l'argent à terre d'un air digne:

Le caporal. Mon cher, voilà l'œuvre de votre serviteur.

Le chef des ferrachs. Qu'est-ce que c'est, caporal? Bravo, de l'argent!

Le caporal. Oui, c'est l'argent, produit de mes services.

Le chef des ferrachs. Ha ha ha ha! Dis donc, quelle comédie as-tu jouée?

Le caporal. L'autre jour je vous avais rapporté qu'avec Kaukâb nous avions manigancé quelque chose. Elle a invité Hâdjî Redjeb; la nuit, nous les avons surpris tous deux en flagrant délit d'ivresse et j'ai touché deux cents tomans pour Monseigneur le Gouverneur et vous même. Maintenant, vous savez ce que vous avez à faire.

Le chef des ferrachs. Eh bien, portons à nous deux l'argent au gouverneur.

Le gouverneur, dans le palais du gouvernement, se promène, tout éperdu, de long en large. Le chef des ferrâchs s'approche, la bourse à la main.

Le Gouverneur. Ah, te voilà! Qu'y a-t-il, chef?

Le chef des ferrachs. Monseigneur, en vérité le caporal Qâssim s'est distingué dans son service. Il mérite désormais une place d'adjoint au maire.

Le Gouverneur. Tiens, qu'a-t-il donc fait?

Le chef des ferrachs. Il a apporté un cadeau de cent cinquante tomans de casuel. Je vous donnerai tout à l'heure les détails.

Le Gouverneur. Prends au vestiaire une robe de drap et offre-la lui comme robe d'honneur. Rédige aussi sa nomination d'adjoint au maire, j'y apposerai mon sceau.

Le caporal. Monseigneur, c'est le premier service que je vous rends. S'il plaît à Dieu, votre serviteur vous en rendra encore de plus grands dans l'avenir.

Le chef des ferrachs *prend la main du caporal, le tire de côté et lui dit:*

Hâdjî Redjeb s'en tire sans autre dommage avec ses deux cents tomans, mais qu'est-ce que je deviens, moi, dans tout cela?

Le caporal. Il est facile d'arranger les choses. Chargez maintenant un ferrâch d'apporter un bouquet à Hâdjî Redjeb, de lui demander de ses nouvelles et d'ajouter: « Le chef des ferrâchs a entendu dire que vous aviez eu des ennuis ces jours-ci. Il viendra à la fin de l'après-midi, dans votre chambre, prendre une tasse de thé avec vous, pour que le public sache combien vous êtes en bons termes et qu'on mette fin à certains racontars. »

Le chef des ferrachs. Toutes mes félicitations, caporal! Tu es si fertile en expédients qu'avant peu je te ferai devenir maire du quartier.

Il appelle un ferrâch et lui dit:

Mon garçon, porte ce bouquet à Hâdjî Redjeb; veille à bien faire comme le caporal te le dira. Remets le bouquet avec forces recommandations et reviens.

Le ferrâch prend le bouquet et va vite le remettre à Hâdjî Redjeb avec les compliments de son chef. Il reçoit un pourboire de deux grans et vient faire son rapport au chef.

Hadji Redjeb, *tout bas:*
Dieu merci! Nous nous sommes mis dans de beaux draps. Cette fois-ci, une aventure galante aura fait autant de bruit que le meurtre de Siyâvouch (136).

Il s'en va, puis revient.

(136) *Le meurtre de Siyâvouch.* Métaphore pour « une chose dont on parle tout le temps ». Allusion à un des plus beaux épisodes du *Châh Nameh. Siyâvouch.* l'Hippolyte persan, accusé par sa belle mère *Soûdâbé,* dont il a refusé les faveurs, d'avoir voulu trahir son père avec elle, démontre son innocence en se soumettant à une ordalie qui consiste à passer indemne à travers les flammes.

Bravo, c'est parfait, sa Seigneurie le chef des ferrâchs m'a comblé d'égards. S'il plaît à Dieu, j'attendrai à la fin du jour l'honneur de sa visite.

Après le départ du ferrâch, il appelle Yezdân Bakhch.

Mon ami, le chef des ferrâchs vient, à la fin de l'après-midi, prendre le thé ici. Va retirer des coffres dix pains de sucre et dix guirvenkas ([137]) de thé d'Autriche et mets-les sur des plateaux ronds. Découpe aussi de quoi faire ([138]) trois manteaux de ce drap anglais de trois couleurs, et étends-le au dessus du sucre. Que le thé soit prêt.

LE CHEF DES FERRACHS *arrive à la fin de l'après-midi et pénètre d'un air important dans la chambre de Hâdjî Redjeb:*

HADJI REDJEB. La bienveillance de Votre Seigneurie est extrême. En vérité, les habitants de cette province, tant qu'ils vivront doivent être reconnaissants à Monseigneur le Gouverneur et à votre illustre personne. Ils n'ont jamais vu ni ne reverront gouverneur aussi juste, ni chef des ferrâchs rempli d'égards pour le pauvre monde.

Le chef des ferrâchs boit le thé et prend livraison des cadeaux. Et, tout en se pavanant, il dit adieu au pauvre Hâdjî Redjeb et s'en va.

C'EST AINSI QUE SE TERMINE L'AVENTURE GALANTE DE HADJI REDJEB.

([137]) *Guirvenka.* Mesure de poids employée pour le thé, voir l'*Avare*, n. 58. Il est curieux de noter que le premier thé introduit en Perse venait d'Autriche.
([138]) *Qavvâra* désigne la quantité d'étoffe nécessaire pour faire un costume.

III.

Histoire du voyage de Châh Qouli Mirza.

Histoire du voyage de Châh Qouli Mirza[139] à Kerbelâ[140]

et ses aventures

pendant un séjour de quelques jours à Kirmanchâh [141] chez Châh Mourad Mirza, gouverneur de cette ville.

En quatre Actes.

Noms des Personnages:

CHAH MOURAD MIRZA, gouverneur de Kirmânchâh.

CHAH QOULI MIRZA, son frère aîné, partant en pélerinage.

IRADJ MIRZA, fils du gouverneur.

NAMVAR KHAN, un des grands personnages de Kirmânchâh, chef de douze mille familles nomades de la tribu de Goul Sèvâr, et pseudo-prévôt.

CHARIF AGHA, ami, commensal et compagnon de chasse d'Iradj Mîrzâ, se faisant passer pour le maire du quartier Mem Rîzâ.

CHAFI BEIG, valet du gouverneur.

(139) *Mîrzâ,* forme abrégée de *amîr zâda,* placé devant un nom désigne un lettré et, placé après, un prince du sang.

(140) *Kerbelâ.* En Mésopotamie. Lieu du meurtre de l'Imam Housseïn. Après le pélerinage à la Mecque, qui donne à son auteur le droit de porter le titre de *hâdjî,* le pèlerinage à Kerbelâ, grâce auquel on devient *Karbelâyî* (souvent contracté en *Kal*) est le plus méritoire pour un chî'ite. En troisième lieu vient le pélerinage de Mechhed, où est le mausolée de l'Imâm Rizâ et d'où l'on revient *Mechhedî* (contraction: Mechdî). Le pélerinage à Qoum ne présentant aucune difficulté ne donne droit à aucun titre spécial.

(141) *Kirmânchâh* ou *Kirmânchâhân,* chef lieu du Kourdistan.

Acte Premier.

Châh Qoulî Mîrzâ était un homme de haute taille, à longue barbe, orgueilleux, distant et brutal. En l'an 1233 (de l'hégire = 1818 de notre ère), il partit de Téhéran pour le pélerinage de Kerbelâ.

Passant par Kirmânchâh, il est, pendant quelques jours, l'hôte du gouverneur de cette ville. Le premier soir, après l'entrée en relations, le dîner et une conversation sur divers sujets, il se lève et se rend aux appartements qu'on lui a destinés.

CHAH MOURAD MIRZA, LE GOUVERNEUR, *à Châfî Beïg, son valet,* Chafî Beïg, le prince est notre hôte. Iradj Mîrzâ est chargé de lui tenir compagnie, et toi, de veiller à ce qu'il ne manque de rien. Prends six ferrâchs et un cafetier [142] qui seront toujours à ta disposition, et veille bien à ce que le prince n'ait aucun sujet de mécontentement.

CHAFI BEIG. Bien, seigneur, à vos ordres. C'est d'ailleurs la fonction d'un domestique que de servir.

LE PRINCE GOUVERNEUR. Mais non, ces « Bien, seigneur ! » et ces protestations ne suffisent pas. Iradj Mîrzâ sait que ce prince est un homme très difficile et très pointilleux et, d'autre part, stupide et susceptible. Il faut agir avec prudence. Il est mon frère, il est mon hôte, qu'il n'ait aucun grief.

CHAFI BEIG. Seigneur, voilà vingt ans que je fais mon éducation à l'ombre de la bienveillance de Votre Altesse, et j'espère bien être à même de m'acquitter de ce genre de mission. S'il plaît à Dieu, votre invité partira rempli de satisfaction et de gratitude. Soyez tranquille.

LE PRINCE GOUVERNEUR. Très bien, maintenant tu peux disposer. Demain matin sois au poste et bien attentif.

(142) *Ferrâch, cafetier,* voir note 3.

Châfî Beïg, le matin de bonne heure, se rend aux appartements du prince invité. Il prépare le thé et donne ses instructions aux ferrâchs.

CHAH QOULI MIRZA *se lève et appelle:*
Enfants!

CHAFI BEIG *entre dans la pièce et, la tête respectueusement baissée:*
Qu'y a-t-il pour votre service, monseigneur?

CHAH QOULI MIRZA. Aghâ Châfî, dis qu'on apporte le thé.

CHAFI BEIG. Bien, monseigneur.

Il apporte un plateau d'argent avec un sucrier, une théière et une paire d'aiguières de même métal, une tasse et une soucoupe de fabrication londonienne ([143]) *ainsi qu'un samovar très élégant, également en argent, et les dépose à l'entrée de la chambre.*

CHAH QOULI MIRZA, *dès qu'il aperçoit le service à thé:*
Bravo! Quels ustensiles mirifiques Châh Mourâd s'est payés! Dès l'enfance, ce gamin montrait déjà cette avidité et ce goût pour les biens terrestres.

CHAFI BEIG. Oui, monseigneur, Son Altesse a très bon goût.

CHAH QOULI MIRZA. Oui, la richesse et les profits donnent à leurs possesseurs le goût et l'honnêteté. Ce n'est pas une bagatelle que d'être dix ans durant gouverneur de Kirmânchâh. Moi, je passe les douze mois de l'année à me chamailler avec le grand vizir à propos de mes fiefs, et à disputer leurs honoraires aux agents des finances, ces loups mangeurs d'hommes. Hélas! Hélas! Donne-moi du thé.

Châfî Beïg verse une tasse de thé, l'apporte et, s'agenouillant devant Châh Qoulî Mîrzâ, la dépose devant lui.

([143]) On sait quelles merveilles a produites jadis la céramique persane. Au XIXme siècle cet art était complètement oublié en Perse. On ne fabriquait plus guère de porcelaine et la qualité en était médiocre. La porcelaine de Chine et de l'Inde était très appréciée et aussi, comme on le voit ici, la porcelaine anglaise. (Polak II, p. 180).

Chah Qouli Mirza. Aghâ Châfî, nous aimons le thé bien fort. Prends la tasse, ajoutes-y du thé et mets-y beaucoup de sucre (144).

Châfî Beïg prépare du thé bien coloré et très sucré et l'apporte.

Chafi Beig. Monseigneur, notre maître aussi boit du thé très sucré comme celui-ci.

Chah Qouli Mirza. Enfants, apportez le narguilé.

Chafi Beig, *apportant un narguilé très élégant tout en argent:* Le narguilé est prêt.

Chah Qouli Mirza. Voilà un narguilé rudement joli et mignon. Il convient parfaitement pour le voyage de Bagdad, et non pas pour des endroits comme celui-ci. Plût au ciel que Châh Mourâd Mîrzâ nous en fît cadeau.

Il fume.

Ouh, ouh, ouh, ouh! (145) Qu'on aille chercher mon crachoir (146) dans mes bagages.

Châfî Beïg va chercher, auprès des domestiques de Châh Qoulî Mîrzâ, une cruche en laiton toute usée et pourrie et vient la déposer devant Châh Qoulî Mîrzâ. Iradj Mîrzâ pénètre dans la cour, s'arrête et demande la permission d'entrer.

Chafi Beig. Monseigneur, Son Altesse Iradj Mîrzâ sollicite l'honneur d'avoir accès auprès de vous.

(144) Comme tous les peuples qui mangent peu de viande, les Persans consomment beaucoup de sucre. Ils aiment le thé extrêmement sucré et un dicton persan exige du thé les trois qualités suivantes: il doit être *labsoûz, labrîz o labdoûz* « assez chaud pour brûler les lèvres, remplissant le verre jusqu'aux bords et collant au lèvres, tant il est sucré. » (cf. Phillott, *Dict.*, s. v. *tea*).

(145) *Ouh, ouh, ouh, ouh.* Imitation du glou-glou très sonore du narguilé. Sur le porte-narguilé, *qouboul*, voir *Au Pays du Lion et du Soleil*, p. 75.

(146) *Le crachoir, sourfadân* (vulgairement *soulfadân*) est un récipient en porcelaine, cuivre, laiton, argent, ou or, pareil à un vase, où l'on évacue la pituite. Il en est question dans l'histoire du *Dormeur éveillé*, un des plus jolis contes des Mille et une nuits. Les Persans riches, naguère, en avaient toujours un à proximité d'eux, et il est encore en usage à présent.

CHAH QOULI MIRZA, *fait signe avec deux doigts d'attendre un moment; après s'être habillé, (il crie):*

Apporte l'aiguière et le bassin.

CHAFI BEIG *apporte, sur un plateau à café carré, une serviette, un flacon d'eau de rose, un grand miroir, un peigne d'un empan et demi de longueur et quatre doigts de largeur, et un bassin d'eau.*

Voilà, Monseigneur.

CHAH QOULI MIRZA. Aghâ Châfî, prends le bassin et tiens-le près de ma barbe? Comme ceci, j'ai mal au cou.

Châfî Beïg prend en main le bassin, le prince se lave la barbe et le visage, arrange sa toilette, puis dit:

Iradj Mîrzâ a la permission de venir.

Iradj Mîrzâ entre dans la pièce; il incline la tête avec la civilité la plus parfaite et reste debout.

Bismillâh (147), assieds-toi, Iradj Mîrzâ. Tu vas bien? Que fait ton père?

IRADJ MIRZA. Le prince s'est rendu au palais du gouvernement. Il avait fait venir deux régiments de Téhéran et est occupé à régler leur solde et leurs indemnités de voyage (148).

CHAH QOULI MIRZA. Mangez bien les revenus de Kirmânchâh. Mangez-les bien à vous tous seuls.

IRADJ MIRZA. Messire oncle, est-ce que par hasard les loups de Téhéran donnent licence à qui que ce soit de manger des revenus à lui tout seul? Si l'on touche un, il faut donner dix. D'ailleurs, grâce à Dieu, Votre Seigneurie sait mieux que quiconque comment les choses se passent à Téhéran.

(147) Cette formule arabe qui signifie « au nom de Dieu » se prononce à tout moment. Je ne l'ai pas traduite; la traduction donnerait au texte français un ton solennel qui ne serait pas de mise.

(148) *Djîra* « frais de voyage ».

Chah Qouli Mirza. Maître Iradj, tu nous rebats les oreilles de ces propos afin que ton père ait un prétexte pour ne pas payer nos dettes et ne nous donner aucune aide pour ce voyage. Il voudrait bien que nous renoncions aux cadeaux et au ravitaillement auxquels nous avons droit. Or le fait est que c'est pour nous chose bien difficile. Nous avons deux à trois mille tomans de dettes.

Iradj Mirza, *tout bas:*

Très bien, ce n'est pas peu de chose, deux ou trois mille tomans de dettes.

Puis il se lève et demande la permission de prendre congé.

Chah Qouli Mirza. Ah! Tu t'en vas. Tu as été le bienvenu. Si l'occasion s'en présente, renseigne ton père sur notre situation.

Iradj Mîrzâ sort de la pièce et se rend droit aux appartements du prince gouverneur. Il entre et baisse la tête [149].

Le Prince Gouverneur. Iradj Mîrzâ, viens donc, approche un peu et dis moi, que fait messire ton oncle et quelles sont ses dispositions à notre égard?

Iradj Mirza. Seigneur, vous parlez de mon oncle? Il se forge de drôles d'idées. Il vient de me dire qu'il faut que cette année vous le combliez d'égards. Il a fait, dit-il, deux à trois mille tomans de dettes. Il s'attend, en outre, à mille autre tomans pour ses frais de voyage. Ainsi donc, c'est vous qui auriez tout l'embarras des soldats, des artilleurs et les avanies de Téhéran. Les autres auraient l'agrément de s'enrichir sans se donner aucun mal. Dieu nous bénisse! On peut demander aux gens de gouverner, mais non pas exiger l'impossible [150].

[149] *Il entre et baisse la tête.* Le père de famille est, en Perse, l'objet du plus grand respect de la part de ses enfants, et cela ne nuit en rien à l'affection profonde des fils pour leur père. Si l'on veut plaire à un Persan et se concilier ses bonnes grâces, ce n'est pas lui qu'il faut flatter, il faut faire l'éloge de son père. Inversement les injures ne s'adressent jamais aux personnes elles-mêmes, mais à leur père et, par extension, on injurie aussi le père des choses abstraites. Voir note 100.

[150] *Exiger l'impossible.* Nous avons ici un idiotisme très courant qui signifie

Le Prince Gouverneur. Que racontes-tu, Iradj Mîrzâ? Qu'est-ce à dire? Deux à trois mille tomans! On ne peut découper pareille somme en rondelles de papier.

Iradj Mirza. Et pourtant, par votre tête bénie, c'est bien comme j'ai eu l'honneur de vous le dire. Il n'y a rien à objecter et il est bien difficile d'obtenir qu'il vous laisse immédiatement la paix. Interrogez Chafî et vous saurez à quoi vous en tenir sur les idées que mon cher oncle s'est mises en tête.

Le Prince Gouverneur. Nous voilà bien empêtrés. Je ne sais que faire. Si l'on cède, de pareilles exigences sont possibles, et, si on ne lui donne rien, c'est pourtant mon frère et mon hôte. Ah mon père! Quelle manière d'agir entre frères, quelle affaire, quelle époque! Car enfin, moi aussi, je suis un être humain, j'ai des frais pour vivre et des charges de famille.

Iradj Mirza. Il ne faut plus vous chagriner pour tout cela. Si vous me le permettez je vais jouer à messire mon oncle un tour qui vous débarassera de lui.

Le Prince Gouverneur. Ah oui! Sans doute un de ces chefs d'œuvre de malice dont tu es coutumier. N'en fais rien, le bonhomme est un sot; il irait déblatérer contre moi à Téhéran.

Iradj Mirza. Monseigneur, qu'importent ses racontars? Tel que je l'ai vu, vous aurez beau lui donner ce que vous voudrez, il ne s'en ira tout de même pas content. Dans ces conditions, que sert de perdre inutilement son argent et son honneur?

Le Prince Gouverneur. Eh bien, alors, dis-moi ce que tu vas faire.

Iradj Mirza. Un rien. Je vais emmener quelques jours messire l'oncle à la chasse et en excursion du côté de Sounqour et des environs, et là aura lieu une aventure qui occupera assez Sa Seigneurie pour lui faire oublier ses autres fantaisies.

Le Prince Gouverneur. Ah! Ah! Ah! Ah! J'ai compris. Tu vas emmener le vieux parmi ces gens et lui en faire voir de grises.

littéralement: « Demandez-vous le fait de gouverneur ou une âme humaine? », la chose la plus précieuse qui existe et aussi la plus difficile à obtenir. On dit aussi dans le même sens: *chîr-i mourgh*, « du lait d'oiseau ».

Iradj Mirza. Non, écoutez bien ce que j'ai l'honneur de vous dire et vous n'en subirez aucun dommage. Ce soir, après le dîner, au cours de la conversation, amenez sur le tapis la région giboyeuse de Sounqour. Messire l'oncle aura envie de s'y rendre et, dès qu'il la manifestera, assignez à Son Altesse mille tomans du revenu de ce district ([161]) à titre de frais de voyage. Cela excitera encore plus son désir d'y aller. Et alors à moi d'agir et à Votre Seigneurie de rire.

Le rideau tombe.

Acte Deuxième

Le soir, Châh Qoulî Mîrzâ est pris de l'envie d'aller, en compagnie d'Iradj Mîrzâ, se promener et chasser à Sounqour. Voyant cela, le prince gouverneur assigne à Châh Qoulî Mîrzâ mille tomans sur les impôts de ce district comme frais des voyage. Il est convenu que le vieux prince partira le surlendemain avec Iradj Mîrzâ.

Iradj Mirza, *ayant mandé le matin, de bonne heure, Châfî Beïg:* Châfî Beïg, ne m'en parle plus. Nous avons trouvé de quoi nous occuper et nous amuser pendant quelques jours. Nous emmenons monseigneur mon oncle à Sounqour. Déploie toute ton intelligence. Il suffira d'un signe de moi pour qu'en chaque cas tu comprennes ce qu'il faut faire. Suis bien mes indications. Tu es assez expérimenté pour me comprendre, n'est-ce pas? Maintenant, fais venir vite Nâmvar Khan et Charîf Aghâ.

Châfî Beïg va chercher Nâmvar Khan et Charîf Aghâ. Tous deux se présentent devant Iradj Mîrzâ.

([161]) Il est à noter qu'il n'y a pas de caisse centrale, mais que les revenus de certaines provinces, comme dans l'antiquité (voir Hérodote et Xénophon) sont affectés à des dépenses déterminées. Polak raconte, par exemple (II, p. 4), que les traitements de la mission autrichienne dont il faisait partie étaient prélevés sur le revenu du Fars et se faisaient attendre si celui-ci était en retard.

IRADJ MIRZA, *à Nâmvar Khan et Charîf Mîrzâ:*

Arrivez, mes amis, j'ai une bonne nouvelle à vous annoncer. Vous étiez très déprimés. Dieu a préparé de quoi vous distraire. J'emmène messire mon oncle à Sounqour, où nous avons affaire ensemble.

NAMVAR KHAN. Oui, il n'y a pas de mal à ce que la Providence nous procure toujours l'une ou l'autre occasion de nous délasser.

IRADJ MIRZA. Nâmvar Khan, qu'en dis-tu ? Est-il possible d'être aussi bête avec une barbe aussi longue (152) ? Ha ! ha ! ha ! ha ! Par ta mort, cela va être un spectacle ! Nous allons lui jouer de tels tours qu'on en parlera dans les assemblées et que les lettrés pourront en écrire l'histoire. Levez-vous tout de suite, allez à Sounqour et dites à Aghâ Djân le major qu'il mette en marche à la fin de l'après-midi trois compagnies de soldats avec fifres et musique, pour venir à votre rencontre. Restez-là jusqu'à ce que j'arrive. Et là-bas, Nâmvar Khan deviendra prévôt et Charîf Aghâ s'appellera « le maire de quartier (153) Mem Rizâ ».

CHARIF AGHA. Monseigneur, quelles sont vos instructions pour le jour où vous arriverez ? Quel est notre rôle ?

IRADJ MIRZA. Le jour où nous arriverons (154), vous et le prévôt, avec deux cents cavaliers, vous viendrez au devant de nous à une parasange. Près du bourg, les soldats feront la haie et les habitants, de même, seront rangés des deux côtés de la route. Dès que nous arriverons, les soldats, selon l'usage militaire, salueront au port d'arme. Les habitants sacrifieront deux moutons à ce même endroit, puis deux autres à l'entrée de la porte, au moment où nous mettrons pied à terre, et voilà tout. Maintenant partez.

CHARIF AGHA, *à Iradj Mîrzâ.*

Monseigneur, sans doute vous séjournerez au palais royal ?

(152) *Aussi bête avec la barbe aussi longue.* Comparez le proverbe: *sar-i koutchik va rîch-i dirâz nichân-i ahmaqî-st.* « La tête petite et la barbe longue sont les signes de la sottise ». Voir Christensen, *Contes persans en langue populaire* (Copenhague, 1918), n° 30.

(153) Lire *chod* au lieu de *choda.* (texte p. 115 med.)

(154) Nous avons ici une description de la cérémonie de l'*Istiqbâl*; voir note 66 et cf. Aubin, p. 49.

Iradj Mirza. Cela va de soi, il n'y a pas d'autre endroit qui convienne, mais à une condition, c'est que vous ferez comme si le palais appartenait au prévôt.

Le prévôt et le maire Mem Rizâ prennent congé, montent à cheval et se dirigent vers Sounqour.

Iradj Mirza, *le lendemain matin, a fait tous ses préparatifs. Il entre botté en présence de Châh Qoulî Mîrzâ et s'incline devant lui:*

Messire oncle, bismillâh, tout le monde attend votre Seigneurie. Serviteurs, chevaux et bagages, tout est prêt.

Chah Qouli Mirza. C'est parfait; plus tôt nous monterons à cheval, plus tôt nous arriverons à l'étape. En avant, au nom d'Allah clément et miséricordieux.

Châh Qoulî Mîrzâ monte à cheval, les ferrâchs et les courriers également à cheval en avant; le porte-narguilé, le réchaud et la batterie de cuisine viennent ensuite et les pages avec les couvre-selle sur l'épaule et de nombreux chevaux de main sont rangés en bon ordre à l'avant- et à l'arrière-garde (155). *Iradj Mîrzâ et sa suite fermant le cortège, ils sortent de la ville en grande pompe et apparat.*
Dès qu'ils se sont un peu éloignés, Iradj Mîrzâ, pour amorcer son projet, s'avance peu à peu et dit à Châh Qoulî Mîrzâ ce qui suit:

Iradj Mirza. Messire oncle, Sounqour est un très bel endroit et rapporte beaucoup, mais c'est bien dommage que ses habitants soient si malfaisants et pervers. Ils ne pensent chaque jour qu'à des bagarres qui provoquent la mort d'une ou deux personnes. S'ils n'avaient pas ce vice, comme tout irait bien!

(155) Les pages portent donc les couvertures de selle très luxueuses (*ghâchiya* ou *zînpoûch*) dont les chevaux sont recouverts quand le cavalier en descend ou, comme c'est le cas pour les destriers (*yadak*, chevaux de main), avant qu'il ne monte. Les plus belles viennent de Recht (cf. Polak II, p. 113). Dans tout cortège important doivent figurer des *yadak* richement ornés de châles et conduits par des domestiques montés (Polak, I, p. 58). Ce sont généralement des chevaux turcomans.

Chah Qouli Mirza. Mais alors, quel rôle joue ton père? Il ne sait pas venir à bout de quatre abrutis de sujets? Alors, quelle capacité a-t-il?

Iradj Mirza. Messire oncle, mon père, dites-vous? Eh bien, mon cœur saigne à cause de sa trop grande bonté. Les fils de damnés d'habitants de Sounqour ont beau déployer toute leur malice, il laisse tout passer sans rien dire. Imaginez un peu que nous voilà à la fin de l'année et que ces gens n'ont pas encore versé la moitié de leurs impôts. Ce n'est journellement que perversité et tumulte, et le bâton ne produit aucun effet.

Chah Qouli Mirza. Comme il est absurde que ce soit nous, qui n'avons pas notre pareil pour faire régner l'ordre, qui restons tranquillement couchés à Téhéran, tandis que ton père, inepte (156) comme il l'est, se trouve être le souverain de Kirmanchâh. Hélas, quel monde mal fabriqué! Je crache dessus.

Iradj Mirza. Mon cher oncle, Dieu soit loué de ce que vous avez honoré ce pays de votre visite. Je dépérissais de chagrin. Nous allons arriver à l'étape. Examinez bien tout et vous constaterez que le palais, l'installation et le train de vie d'un fils de damné de prévôt l'emportent à tous égards sur ceux du gouverneur de la province. Contemplez la demeure vide d'habitants du prévôt et vous comprendrez les sentiments que nous éprouvons.

Chah Qouli Mirza *se soulève sur sa selle et se met de côté. Il pose son bonnet de travers et se tiraille la moustache en faisant:*

Ah! ah! ah! ah! ouf! ouf!
Iradj Mîrzâ, je parie bien que si j'étais, ne fût-ce qu'un mois, gouverneur de cet endroit, les enfants au berceau eux-mêmes ne pourraient s'endormir par peur de moi; sinon, demande-moi ce que tu veux. A quoi riment, chez un gouverneur, la crainte et la considération pour ses sujets? Car enfin, qu'on coupe une bonne fois le nez et les oreilles à deux personnes et qu'on tranche à trois ou quatre la tête comme à des moutons, quelle malice subsistera encore?

Au comble de l'exaspération, il demande:

Est-ce que le bourreau nous accompagne?

(156) *Inepte, bîourzè*, voir note 69.

IRADJ MIRZA. Mon cher oncle, puissé-je me dévouer pour vous! Nous avons sous la main autant de ferrâchs et d'exécuteurs que vous pouvez en désirer. Mon père sait que, par ordre du châh, le gouvernement de Sounqour et de Koulyâ m'appartient; je l'offre à Votre Seigneurie, faites tout ce que bon vous semblera. Du moins mes impôts me rentreront et, délivrés de l'importunité des malfaiteurs, nous pourrons un peu jouir tranquillement de la vie.

CHAH QOULI MIRZA. Mais oui, sois bien tranquille. Au cours de ce voyage, je vais donner une leçon à ton père et aux sujets pour que tant que ce monde existe, l'un et les autres connaissent leur devoir et apprennent bien ce qu'est un gouverneur et ce qui s'appelle gouverner.

IRADJ MIRZA *descend de cheval et vient baiser les deux mains de Châh Qoûlî Mîrzâ:*

Puissé-je me sacrifier pour Votre Seigneurie! Messire oncle, c'est bien comme vous le dites, et Sounqour et Koulyâ sont une offre à la poussière des pieds de Votre Seigneurie. Peut-être qu'avec l'aide de Dieu, sous l'effet de la leçon que Votre Altesse va nous donner, votre humble serviteur acquerra une vue claire des choses et toute la population restera dans le calme.

A une parasange de la ville, on voit apparaître des cavaliers: le prévôt et le maire Mem Rîzâ, avec deux cents cavaliers, arrivent et se rangent des deux côtés du chemin, attendant l'arrivée du prince.

IRADJ MIRZA *s'avance et fait les présentations:*

Messire oncle, voici le prévôt, et celui-là, c'est le maire Mem Rizâ, qui sont venus au devant de vous.

CHAH QOULI MIRZA. Tu vas bien, prévôt? Iradj Mîrzâ t'a beaucoup mentionné avec éloge en cours de route. S'il plaît à Dieu, nous te témoignerons aussi notre faveur, à condition que les services dûs à l'Etat s'accomplissent avec sincérité.

LE PRÉVÔT ET LE MAIRE MEM RIZA, *tous deux ensemble:*

Que Dieu veuille ne pas diminuer, de la tête des pauvres gens que

nous sommes, l'ombre de Votre Altesse Sérénissime, et qu'il augmente sa grandeur, son prestige et sa prospérité !

On approche de l'agglomération. Les habitants font la haie des deux côtés de la route; les soldats font le salut militaire. Les civils sacrifient les moutons et appellent sur le prince les bénédictions du ciel et le font entrer au palais en grande pompe.

Le lendemain, Châh Qoulî Mîrzâ est assis, en haut de la salle d'apparat à sept fenêtres, sur un coussin de couleur vert de gris. On ne voit que chandeliers à appliques munis de leurs bougies, lustres garnis de tulipes, à vingt branches, canapés de velours et chaises de grand luxe. Les soldats sont rangés en ordre de bataille, dans la cour, au milieu du palais du gouvernement. Les grands personnages et hauts fonctionnaires de la province sont à droite et à gauche du bassin. Iradj Mîrzâ est debout à la place inférieure, près de la fenêtre à vitraux de la salle. C'est la cérémonie de l'audience solennelle (157). Iradj Mîrzâ regarde à tout moment, du coin de l'oeil, le « prévôt » et le « maire Mem Rizâ » et leur fait comprendre par signes que tout s'annonce bien.

CHAH QOULI MIRZA, *s'adressant à Iradj Mîrzâ:*

Iradj Mîrzâ, l'ordre ne me paraît pas régner dans cette province. L'odeur de la méchanceté et de la corruption parvient à mes narines. Que les gens de Sounqour n'ignorent point que moi, je ne fermerai pas les yeux, comme Châh Mourâd Mîrzâ, sur les délits de ces fauteurs de désordre et ne garderai pas le silence. Je punirai un seul méfait de deux châtiments. Que signifie le désordre dans une province? Nous rédigeons des lois pour le maintien du bon ordre dans la région et c'est au prévôt qu'il incombe de veiller à leur exécution. Sans quoi, il n'y a pas de difficulté à faire mettre à mort quelques personnes. En second lieu, que le prévôt sache bien qu'il faut que, d'ici dix jours,

(157) La cérémonie de la parade ou de l'audience solenelle, *salâm*. C'est le *selamlik* turc. Voir mon livre: *Au pays du Lion et du Soleil*, p. 13.

les impôts de l'année soient rentrés, sans discussion, jusqu'au dernier dînâr, complètement et intégralement, sans déficience ou manquement; nous n'admettrons aucune excuse, nous les toucherons en tout cas.

Le prévot et le maire Mem Riza, *tous les deux élevant la voix:* S'il plaît à Dieu, on obéira avec la soumission et l'esprit d'obéissance les plus parfaits.

Le salâm *se dissout et Châh Qoulî Mîrza se lève.*

Namvar Khan et Charif Khan *se rendent tous deux à un tête à tête avec Iradj Mîrzâ et disent:*

Seigneur, vous nous avez mis dans de vilains draps. Ce bonhomme est réellement toqué. Jugez donc! Il a bel et bien donné l'ordre de nous mettre à mort.

Iradj Mirza. Ha! Ha! Ha! Ha! camarades, ne m'en parlez pas. Par Dieu, je l'ai bien roulé.

Namvar Khan et Charif Khan. Voyez donc quelle stupidité. Ce bon papa a cru que le palais royal appartenait au prévôt. On a beau ne jamais avoir vu le pays, en fin de compte, la raison suffit pour discerner pareilles choses. Comment un simple sujet pourrait-il posséder un palais royal de ce genre? Avec l'esprit ainsi fabriqué, on peut s'attendre à ce qu'il se conduise méchamment et nous accable d'injures (158).

Iradji Mirza. Voyons, mes amis, quelles injures? Est-ce que vous êtes donc des enfants? Que le prince s'amuse quelques jours dans ces dispositions et nous dans nos idées, quel mal y a-t-il à cela?

Il crie:

Enfants, que quelqu'un amène Châfî Beïg.

Chafi Beig, *entre en souriant et baisse la tête:*

Seigneur, vous avez manigancé du vilain. Il n'est pas improbable que cet homme va faire pendre des gens. Mais aussi, est-il possible d'être aussi stupide?

(158) *Foukhch moukhch.* voir l'*Avare,* n. 80.

IRADJ MIRZA. Châfî Beïg, le moment que j'attendais est arrivé. Dès maintenant, la comédie va commencer. Voici ce que je demande de toi : Tu vas aller trouver messire mon oncle et entamer une conversation sur divers sujets au cours de laquelle tu parleras de la bonne vie que mènent les nomades Soûzmânîs. Tu feras l'éloge de leurs chants et de leurs danses, de façon à faire naître chez mon oncle l'envie (159) de s'amuser un soir à voir danser les Soûzmânîs (160). Quand il en sera là, dis lui qu'Iradj Mîrzâ a une bonne amie du nom de Tâoûs, qui n'a pas d'égale pour la danse et le chant. Grâce à toi, sans aucun doute, messire l'oncle va me la demander. A ce moment ton rôle sera fini, tu deviendras simple spectateur.

CHAFI BEIG *hoche la tête en riant :*
Vraiment, vous vous moquez, mon cher prince. Qu'est-ce que ce barbon veut faire d'une Soûzmânî ?

IRADJ MIRZA. Allons, ne sois pas si naïf. Tout cela est arrangé pour nous donner l'occasion de rire un bon coup.

Châfî Beïg sort, se rend directement auprès de Châh Qoulî Mîrzâ et baisse la tête devant lui.

CHAH QOULI MIRZA. Ah ! te voilà, Châfî Beïg ! Où étais-tu ? Que se passe-t-il en ville ? Qu'est-ce que les gens disent de notre venue ? Quoi de neuf ?

CHAFI BEIG. Les gens, dites-vous, Monseigneur ? Eh bien, l'esprit d'ordre de Votre Seigneurie et les paroles qu'ils ont entendues les affolent tellement qu'on dirait qu'ils n'avaient jamais vu de gouverneur et que c'est bien la première fois. Ils n'osent plus respirer de peur.

CHAH QOULI MIRZA. Ha ! ha ! ha ! ha ! Ils n'ont encore rien vu. Je laisse faire provisoirement ce sacripant de prévôt. Il faut que ce palais appartienne au gouverneur de la province et non pas au prévôt. Mais tous ces défauts proviennent de l'impéritie et de la pusillanimité de ton maître.

(159) Lire *machghoûl... bichavad* au lieu de *bikounad.*

(160) La plupart des danseuses de Perse appartiennent à la tribu des Soûzmânîs, résidant dans le Kourdistan, aux environs de *Kirmânchâh.* Elles touchent des salaires considérables et reçoivent des cadeaux de valeur. (Polak, I, p. 293).

Chafi Beig. Par votre tête bénie, Votre Altesse a raison. On croirait que voilà trente ans que vous connaissez ces gens. Ce prévôt qui apparaît à vos nobles regards se fait par an six mille tomans, rien que des Soûzmânîs et combien, à plus forte raison, des autres. Bien certainement, tous les autres petits profits, les contributions occasionnelles, les sévices et les extorsions lui rapportent au moins trente mille tomans. C'est qu'il détient le pouvoir de frapper et de lier! C'est ainsi que l'homme acquiert une pareille installation et, sinon, où irait-il la chercher?

Chah Qouli Mirza. Oui vraiment, mais, à propos des Soûzmânîs, dis-moi donc comment ils sont. Y a-t-il parmi eux des gens de talent qui pourraient nous intéresser?

Chafi Beig. Monseigneur, il n'y a nulle part gens comme les Soûzmânîs d'ici. Une simple description n'en donne aucune idée, c'est une chose à voir. S'ils se présentaient un soir à vos regards bénis, vous vous en rendriez compte.

Chah Qouli Mirza. Mais oui, voilà tout un temps que nous sommes désœuvrés et que nous n'avons plus eu de distraction. Si nous passions une soirée de ce genre, ce ne serait pas mauvais.

Chafi Beig. Mais non, quel mal y aurait-il? Il faut jouir de la vie. On ne peut passer toute son existence à exercer l'autorité et à se donner du mal pour les autres. Il faut, de temps en temps, du délassement et du plaisir. Ce serait parfait à condition que vous demandiez au prince Iradj Mîrzâ d'amener son amie Tâoûs, chanteuse, musicienne et danseuse hors ligne, encore que ce soit difficile à obtenir.

Chah Qouli Mirza. Vraiment, cette Tâoûs a tant de talent?

Chafi Beig. Tâoûs mérite vraiment son nom: c'est le « paon » du jugement dernier. Je doute qu'il y ait femme aussi remarquable par sa beauté, ses attitudes, sa danse et son élocution. Elle a fait tourner la tête à dix mille personnes dans cette province.

Chah Qouli Mirza. Alors, il faut absolument la voir. Va, sur le champ, trouver Iradj Mîrzâ et dis-lui: « Le prince s'invite en particulier chez vous pour demain soir. Qu'on fasse venir les Soûzmânîs et surtout, que Tâoûs soit présente. Nous n'admettons pas d'excuse. »

Chafi Beig *sort avec empressement et s'amène tout content chez Iradj Mîrzâ:*

Monseigneur, tout marche à souhait. Le prince votre oncle est bien allumé. Il lui faut absolument Tâoûs demain soir.

Iradj Mirza *se met à claquer des doigts et à faire des cabrioles:*

Tout va bien, tout va bien, Châfî Beïg, envoie au plus vite prévenir les personnes en question, et annonce aussi la bonne nouvelle à Nâmvar Khan et à Charîf Aghâ. Dis qu'ils se préparent à rigoler.

Le rideau tombe.

Acte Troisième.

C'est la soirée d'amusement de Châh Qoulî Mîrzâ. Sept ou huit personnes d'entre les plus remarquables des Soûzmânîs y assistent avec Tâoûs. Les Soûzmânîs sont revêtus d'habits jolis et gracieux. Tâoûs, ivre, fait la roue comme l'oiseau dont elle porte le nom et les musiciens, instrumentistes et chanteurs, sont en rang devant les auditeurs. Le vin coule à flots. Iradj Mîrzâ s'est retiré à une distance de trois mètres et a laissé le champ libre à Châh Qoulî Mîrzâ. D'échanson en échanson ([161]*) la coupe passe la ronde. L'échanson jette d'une main de la boisson dans la coupe, il pousse tous les initiés à déguster le vin vieux.*

Peu à peu, le banquet de la liesse s'échauffe et la contemplation des charmes de Tâoûs fait perdre peu à peu son sang froid à Châh Qoulî Mîrzâ. Il réclame coupe sur coupe et est impatient de voir Iradj Mîrzâ s'en aller pour rester tête à tête avec elle et l'attirer sur son sein.

Iradj Mirza, *aussitôt que Châh Qoulî Mîrzâ a la tête échauffée par le vin, se rapproche de Tâoûs et lui dit:*

Dès que vous serez seuls, déshabille complètement le prince et, quand

([161]) *Asâqa* du texte ne donne aucun sens. Il faut corriger en *sâqî.*

il se disposera à passer à l'action, tousse trois fois à la dérobée; puis, quand tu entendras des clameurs s'élever dans la cour, éteins les lumières, élance-toi au dehors et sauve-toi.

Chah Qouli Mirza. Enfants, la nuit est déjà avancée. Apportez un narguilé que nous fumions avant de nous coucher.

Iradj Mirza *fait signe au sommelier de bourrer le narguilé de hachih* (162).

Très bien, Monseigneur, dégustez votre narguilé et congédiez les serviteurs.

Châh Qoulî Mîrzâ aspire à fond le narguilé, qu'on emporte ensuite.

Iradj Mirza, *se lève,*
Dieu vous garde, je vous quitte.

Il sort, fait venir Nâmvar Khan et Charîf Aghâ et leur donne ses instructions. Puis il attend le bon moment dans la cour.

Chah Qouli Mirza. Lève-toi et ôte-moi mes vêtements.

Taous. A vos ordres.

Elle se lève et, tout en chantonnant tout bas, elle lève la jambe en dansant à pas menus. Elle dépouille le prince de tous ses habits un à un; enfin, elle enlève d'un seul coup la culotte du prince (163) *et la jette au loin. Elle le prend dans*

(162) La plante qui produit le *hachich* est la cannabis indica, en persan *châhdâna* « grain royal ». Les feuilles à l'état naturel s'appellent *beng*, préparées en pilules et en granules, *tchirs*. Les effets du tchirs sont surtout puissants quand on le brûle dans le fourneau du narguilé et l'aspire en forme de fumée. Pris modérément, il passe pour un excitant très puissant, aiguisant l'appétit, produisant l'euphorie, exaltant l'imagination et excitant les sens, sans nuire à la santé. (Polak, II, p. 244 sqq.).

(163) La tournure si familière en persan: proposition participiale (avec participe passé actif) suivie d'une proposition principale, du type: « Le sujet, ayant fait ceci, fait cela » paraît n'être plus comprise en persan, et l'usage se

son étreinte et l'amène au lit. Dès que Son Altesse, pleine d'ardeur, veut monter à l'assaut de la forteresse, Tâoûs tousse à trois reprises et, soudain, sur un signal d'Iradj Mîrzâ, trente à quarante coups de fusil éclatent dans la cour et du haut du toit de la chambre à coucher du prince; quinze individus assènent sur le sol des coups de gourdin et frappent du pied la terre, courant sur la terrasse dans toutes les directions. Le cri de « Au voleur, au voleur! » s'élève et le vacarme envahit l'appartement particulier à tel point que les murs tremblent. Tâoûs se lève prestement, éteint les lumières et, emportant la culotte du prince, elle s'en va. Son vaillant partenaire tombe évanoui de frayeur.

IRADJ MIRZA *arrive, une lampe à la main:*
O fils de damnés, que se passe-t-il? Qu'est-ce que ce tumulte?

L'ardeur de l'amoureux Châh Qoulî Mîrzâ, privé de sa compagne, s'est éteinte[164] *et, terrifié par le bruit, il a perdu connaissance dans le lit. Iradj Mîrzâ met sur ses genoux la tête de son oncle, dont Châfî Beïg s'occupe à masser le corps tant et si bien qu'à la fin il reprend ses esprits et ouvre les yeux.*

IRADJ MIRZA, *à Châfî Beïg:*
Mais enfin, quel était ce tapage. Qu'est-il arrivé? Il faut pourtant qu'on le sache.

CHAFI BEIG. Ce n'était rien, Monseigneur, cela n'avait pas d'importance, ainsi que j'ai pu le constater. Lorsque Votre Seigneurie est partie, vous avez recommandé aux sentinelles de bien fermer les portes de l'appartement privé et de bien veiller à ce qu'il n'y ait ni vol ni méfait au début du séjour du prince et au cours d'une pareille nuit. La sentinelle, bien animée de cette préoccupation, entend, au moment où elle s'endort, un bruit de respiration; elle ouvre les yeux et voit

répand de plus en plus d'intercaler un *vâv* « et » entre les deux propositions. Nous avons ici coup sur coup: *Tâoûs ...toumbân-i châhzâdarâ az pâch kanda va miyandâzad doûr,* puis *châhzâdayi dilâvar az tars ouftâda va ghach mîkounad.* Ces *vâv* sont certainement superflus. Le sens est: Tâoûs, ayant ôté le pantalon du prince, le jette au loin. » — « Le prince... étant tombé, s'évanouit ».

(164) Le texte a une expresion beaucoup plus nette et plus crue.

une ombre blanche. C'était un chien qui sortait du palais du gouvernement et errait çà et là. Le planton, encore tout engourdi par le sommeil, s'est imaginé que c'était un voleur, et de là tout ce remue-ménage.

A ce moment, Châh Qoulî Mîrzâ revient à lui.

Iradj Mirza. Messire oncle, puisqu'on a fait ici du vacarme cette nuit, convoquez demain, s'il plaît à Dieu, une audience plénière et faites un peu peur aux gens.

Chah Qouli Mirza. Oui, oui, oui, quelque chose de ce genre est nécessaire.

Iradj Mirza. Il y a aussi des chances que ce fils d'un père brûlé de Mem Rîzâ soit en mauvais termes avec le prévôt, et qu'ils fassent traîner en longueur le versement des impôts.

Chah Qouli Mirza. Oui, c'est le moment. Il faut en faire voir de toutes les couleurs à ces deux individus. Châfî Beïg, demain matin de bonne heure, fais comparaître le maire Mem Rîzâ.

Le matin le prince est assis près de la fenêtre de la grande salle. Soudain le maire Mem Rîzâ apparaît au loin.

Le Prince, *élevant la voix,*
O misérable malfaiteur, renonce à de pareils actes, sinon, par la vie d'Iradj, je te fais couper la tête.

Le maire Mem Riza. Non, de grâce, par votre tête bénie... moi..., voyez-vous... je vous expliquerai en particulier.

Chah Qouli Mirza. Ici même, tant que je ne te...

Iradj Mîrzâ se lève pour aller disperser la foule.

Dites au maire Mem Rîzâ de venir.

Il vient.

Expose ce que tu as à dire.

Le maire Mem Riza. Puissé-je me dévouer pour vous! Ce n'est pas d'aujourd'hui que j'exerce mes fonctions et je n'ignore pas ces abus, mais que pouvais-je faire? C'est bien aussi la faute à Iradj Mîrzâ qui a, dès le début, laissé le champ libre à ce sacré prévôt, si bien qu'à présent même il n'a aucun égard pour le jeune prince. Confiez-moi la perception des impôts et je remets à Votre Altesse un cadeau de quatre cents tomans; de plus j'assigne cent tomans à Iradj Mîrzâ et cinquante à Châfî Beïg, et je prends l'engagement écrit que, endéans les vingt jours, tous les impôts seront rentrés jusqu'au dernier dînâr.

Chah Qouli Mirz. Prends ce papier, frère, et rédige une assignation de six cents tomans à mon profit. Mais voyons, vingt jours, c'est trop. Il faut que tu verses l'argent dans la quizaine, absolument et sans conteste.

Le maire Mem Rîzâ prend son roseau à écrire et rédige une assignation de six cents tomans au profit de Châh Qoulî Mîrzâ, la munit du sceau et la lui remet. Le prince s'en saisit.

Ce prévôt est un bien vilain monsieur.

Chafi Beig. Oui, c'est bien comme vous daignez le dire. Le regard de Votre Altesse est une pierre de touche qui sait apprécier les gens à leur juste valeur. Le maire Mem Rîzâ, lui, c'est un homme auquel il n'y a rien à redire.

Chah Qouli Mirza. Eh bien, Aghâ Châfî, as-tu vu comment je m'y prends? Va dire à ton maître: « Voilà comment d'autres exercent la fonction de gouverneur; non pas comme vous. Prenez exemple sur eux. »

Le prévôt, ayant appris la nouvelle, vient, le lendemain, trouver Châh Qoulî Mîrzâ.

Chah Qouli Mirza, *s'adressant aux assistants:*
Messieurs, considérez le prévôt et le *kârgouzâr* de Sounqour et de Koulyâ. Il n'a d'autre idée que la malversation, la corruption et la

trahison envers le gouvernement, mais il finira bien par attirer la mort sur sa tête. Plaise à Dieu que je n'y sois pour rien.

LE PREVOT. Monseigneur, par Dieu! on a trompé Votre Altesse. J'ai des ennemis qui me créent des difficultés dans mes fonctions fiscales. Le maire Mem Rîzâ, je ne sais pas trop si... mais je m'expliquerai.

Châh Qoulî Mîrzâ se lève et circule un peu jusqu'à ce que le public se disperse. Le prévôt s'approche et s'explique en ces termes:

LE PREVOT. Puissé-je m'offrir en sacrifice pous vous! Ordonnez que Châfî Beïg aussi soit présent et écoute, lui aussi, les explications de votre humble esclave.

CHAH QOULI MIRZA. Je n'y vois pas d'inconvénient. Appelez Châfî Beïg.

Il arrive.

LE PREVOT. Maître Châfî Beïg, vous êtes bien au courant des affaires de cette province. Au nom de la reconnaissance que nous devons à Son Altesse le prince, est-il admissible qu'on aille chercher un homme comme Mem Rîzâ pour le mettre en parallèle avec moi? Moi je suis à même de verser, de ma propre poche, les impôts de deux ans sans avoir besoin de personne, mais Mem Rîzâ...!

CHAFI BEIG. Non, et je l'ai dit bien souvent par sympathie pour vous. Quelle comparaison possible entre vous et Mem Rîzâ? Est-ce un homme digne de ce nom?

LE PREVOT, *au prince:*

Puissé-je m'offrir en sacrifice pour vous! Pour le dire en un mot, ne sacrifiez pas votre serviteur dévoué à Mem Rîzâ. Je fais cadeau à Votre Seigneurie de mille tomans, et de cent tomans aussi à Châfî Beïg, et je les fais parvenir dans les cinq jours en garantissant que, pour la fin du mois, il n'y aura pas un dînâr des impôts qui ne soit perçu. Nous, nous n'avons pas besoin du maire Mem Rîzâ.

Châfî Beïg fait vite signe au prince d'accepter.

Chah Qouli Mirza. Très bien, très bien, écris ton assignation et apposes-y le sceau. Par l'âme de mon père, si tu ne reviens pas sur ta parole et si tu ne commets aucune faute, tu n'auras à subir de ma part aucun manque d'égards. Il n'y a rien d'invraisemblable à ce que tu revêtes la robe d'honneur de vice-gouverneur. Je n'ai, d'ailleurs, pas trop haute idée des capacités d'Iradj Mîrzâ. Va-t-en donc, va-t-en, pense à tes finances, nous avons besoin de capitaux.

Le prevot, *se dit tout bas:*
Par l'âme de ta sœur aînée, cous bien bas le fond de la bourse (165).

tout haut:

Bien, Monseigneur, à vos ordres.

Il se retire en baissant respectueusement la tête.

Le rideau tombe.

Acte Quatrième.

Dix jours durant, le prévôt ne se montre pas au prince. Châh Qoulî Mîrzâ est hors de lui par désir de l'argent attendu. Il fait venir Iradj Mîrzâ et Châfî Beïg.

Chah Qouli Mirza. Nous ne sommes pas venus de Téhéran pour que ce renard de prévôt se gausse de nous. Par mon père, je vais le faire rouer de coups (166) et le faire mourir sous le bâton.

Il ordonne que les soldats se présentent le lendemain et se rangent au palais du gouvernement, et que ferrâchs et bourreaux soient prêts dans l'attente de ses ordres ultérieurs.

(165) *Le fonds de ta bourse.* Serment moqueur et expression ironique: « Tu vas toucher tellement d'argent que le fond de ta bourse pourrait se déchirer sous le poids.

(166) *Je lui prends les ongles.* C'est à dire: je lui fais donner une telle bastonnade que les ongles de ses pieds se détachent.

Le lendemain, tout le monde est à son poste. Le prince ordonne que quelqu'un aille chercher ce cornard de prévôt et le traîne devant lui. Un ferrâch va donc quérir le prévôt et est en route pour l'amener.

D'autre part, deux ou trois cents d'entre les Loûtîs, aux pantalons retroussés, munis de bâtons, de gourdins, de sabres, de fusils et de poignards, sur un signal d'Iradj Mîrzâ, arrivent avant le prévôt et prennent place dans un coin, à l'entrée du palais du divan. Dès que le prévôt apparaît de loin, Châh Qoulî Mîrzâ se redresse sur ses genoux et se caresse de la main la barbe et la moustache.

CHAH QOULI MIRZA. O prévôt, fils d'un père brûlé, les abus sont arrivés au point qu'un misérable comme toi ose se moquer de notre altesse princière. Ferrâchs, apportez le bâton et ligotez-le.

Les ferrâchs renversent le prévôt et lui appliquent les pieds sur le pieu. Ils ont à peine asséné deux ou trois coups de canne qui n'atteignent que le poteau, que les trois cents Loûtîs susdits empoignent bâtons, gourdins, glaives et pistolets et font irruption dans la cour. Il y a une mêlée entre Loûtîs et ferrâchs; à tout moment éclatent des coups de fusil, et des groupes d'individus aux prises se démènent sur le sol. On entend les cris de « Sus au prévôt », auxquels répondent ceux de « Tue, tue! » Les ferrâchs et les soldats dispersent la cohue et s'élancent, le glaive à la main, dans la direction de Châh Qoulî Mîrzâ en criant: « Paillard, avais-tu trop de sang, que tu es venu ici, être indigne du nom d'homme? »

Iradj Mîrzâ et Châfî Beïg emmènent vite le prince de l'autre côté du vestibule de la salle d'apparat, le jettent dans le cabinet d'aisance et ferment la porte au verrou. Ils restent debout près de l'entrée sous prétexte de veiller sur le prince. Sur un signe d'Irâdj Mîrzâ, les Loûtîs s'élancent dans la direction du cabinet en criant: « Où est ce barbon? Il faut le hacher comme chair à pâté. »

Ils feignent d'ignorer où est Châh Qoulî Mîrzâ, donnent des coups de pied et de poing sur la porte du cabinet et tirent des coups de feu dans la même direction en voci-

férant: « Hé, où est-il allé? Allons, tuez-le, qu'on le déniche! » Il y a une telle cohue et un tel brouhaha dans la cour du palais que la terre tremble.

Châh Qoulî Mîrzâ, enfermé dans le cabinet, a tellement peur pour sa vie que tantôt il s'arrache la barbe, tantôt regarde de toutes parts, tantôt défaille. Là-dessus les Loûtîs font un nouvel assaut et, arrivés près du cabinet, ils saisissent Iradj Mîrzâ au collet et lui criant:

Tu as fait fuir le prince. Livre-le ou nous allons te tuer à sa place.

LE VIEUX PRINCE, *regarde par une fente de la porte et dit ces mots inspirés par la circonstance:*

Iradj, puissé-je me sacrifier pour toi! Grâce! Mes enfants vont rester orphelins.

IRADJ MIRZA. Bonnes gens, soyez justes. Qu'avez-vous à me reprocher? Qu'en puis-je, si le prince s'est enfui? Que sais-je ce qui en est advenu?

puis, s'adressant aux Loûtîs:

Calmez-vous, soyez un peu raisonnables, prenez donc patience, chers amis; vous tuerez tout de même ce malheureux, si ce n'est aujourd'hui, ce sera demain.

Il fait une signe et tous les Loûtîs, sous prétexte d'aller à la recherche du prince, se rendent dans l'autre cour, toujours criant: « Il faut qu'on le trouve ».

CHAFI BEIG et IRADJ MIRZA, *ouvrent vite la porte du cabinet, saisissent le prince et l'attirent au dehors:*

Dépêchez-vous, nous allons vous transporter ailleurs, vite, filez. Hélas, nous sommes perdus, les voici.

CHAH QOULI MIRZA, *trébuche, tombe, puis se relève et dit:*

Je ne puis marcher, j'ai les jambes paralysées. Maître Châfî, je cherche un refuge auprès de toi. Dépêche-toi de me faire parvenir quelque part.

Chafi Beig *emmène vite le prince à l'écurie et, avec l'aide d'Iradj Mîrzâ, prenant sous le bras Son Altesse, ils le mettent debout, le déposent dans l'écurie et le recouvrent d'un bât (en lui disant) :*

Cher prince, je t'en supplie, qu'on ne t'entende même pas respirer, car nous serions tous massacrés.

Chah Qouli Mirza. Bien mon cher Châfî, j'obéis.

Là dessus le prince est tellement bouleversé qu'un bruit échappe involontairement de ses entrailles.

Chafi Beig. Monseigneur, je vous dis de ne pas respirer et vous faites un plus grand bruit.

Chah Qouli Mirza. Non, ce n'était pas un bruit ; nous avons roté. Nos entrailles s'agitent dans notre ventre et nous avons l'estomac en révolution.

Sur un signe d'Iradj Mîrzâ, ferrâchs et soldats font un nouvel assaut dans la direction de l'écurie. L'un crie, l'autre profère des injures, le prince étant toujours blotti sous un bât dans l'écurie et, effrayés par la détonation, dix à douze chevaux rompent leurs licols, tombent l'un sur l'autre, échangent des ruades et poussent des hennissements. De leur côté, les palefreniers et les muletiers, saisissant balais et pelles, en frappent, qui ce cheval-ci, qui celui-là, tout en poussant des clameurs et, au milieu du tintamarre de la mêlée, ils assènent à dessein des coups de pelle, tantôt sur le mur de l'écurie, tantôt sur le bât, tant et si bien que Châh Qoulî Mîrzâ s'évanouit de rechef.

Chafi Beig *a pitié du prince et court auprès d'Iradj Mîrzâ,*

De grâce, assez plaisanté, sinon le bonhomme va capituler.

Iradj Mirza, *appelant Chârîf Aghâ qui s'amène en riant:*

Vous avez amené une belle calamité sur la tête de ce pauvre diable. Cela suffit maintenant. Ménageons-lui une sortie. Qu'il s'en aille et nous débarrasse de sa présence.

Iradj Mîrzâ et Châfî Beïg amènent Son Altesse hors de l'écurie et, le supportant chacun par un bras, ils vont le faire asseoir dans la salle d'apparat.

Charif Agha (*c'est-à-dire le* Pseudo Mem Riza).
Monseigneur, grâce à Dieu l'agitation s'est un peu apaisée. Cinq cents fusiliers sont venus des villages, je les ai postés à l'entrée de la porte. Les coquins de Loûtîs, bien qu'ils soient un peu moins nombreux, tiennent bon et n'ont peur de rien.

A ce moment deux ou trois hommes de Charîf Aghâ, la tête et le visage barbouillés de sang, accourent auprès d'Iradj Mîrzâ et lui disent:

Monseigneur, daignez nous accorder une robe d'honneur. Les Loûtîs ont fait un effort pour pénétrer à l'intérieur, mais nous avons frappé et tué trois des suppôts du prévôt, et avons bien rempli notre devoir.

Iradj Mirza, *l'air tout éperdu se frappe les genoux des mains et dit:*

Hélas, avez-vous vu comme nous sommes ruinés? Les parents et alliés du prévôt vont certainement exiger le talion et nous mettre à mort. Juste ciel, c'est toujours pis! Au diable, vos services!

Châh Qoulî Mîrzâ éprouve de nouveau des tiraillements dans les entrailles. Il tire de l'oeil, s'évanouit et, enfin, quelques personnes le ramènent à lui.

Iradj Mirza, *à Charîf Aghâ:*

Charîf Aghâ, c'est le moment de remplir ton devoir, imagine un moyen de nous tirer de cet abîme de désolation.

Charif Agha. Ah oui, ce n'est plus le moment de rester inactifs. Voici ce que ma raison me suggère. C'est qu'on apporte deux costumes de femme avec pantalons (167), que revêtiront le prince et un des domestiques, et ils pourront s'échapper par la porte de derrière des appartements privés, près des remparts de la forteresse. Il n'y a per-

(167) Il s'agit du *tchâqchoûr*, voir note 114.

sonne là-bas et ils pourront sortir de la ville. Après quoi Châfî Beïg rassemblera les bagages et les gens du prince, et ils pourront aller le retrouver. Voilà comment il réussira à s'échapper d'ici.

CHAH QOULI MIRZA. Excellent, mes félicitations, mille fois bravo! On ne peut imaginer meilleur stratagème. S'il plaît à Dieu, dès que mes bagages me rejoindront, je monterai à cheval et filerai au grand galop jusqu'à Qasr-i Chîrîne, où je m'arrêterai quelques jours, en attendant que vous m'envoyiez de l'argent pour mes frais de voyage.

Et voilà comment on fait sortir le prince pour le faire échapper à ces tribulations. Le pauvre homme s'en va, heureux d'avoir la vie sauve.

FIN DU RECIT DES AVENTURES DE CHAH QOULI MIRZA
LORS DE SON VOYAGE A KIRMANCHAH.

GLOSSAIRE
PERSAN - FRANCAIS

des mots rares

ou pris dans un sens peu connu.

آب : از آب در آمدن se tirer d'affaire — چشم آب نمیخورد je n'attends pas beaucoup (de از).

آرْدَل ferrâch de la cour.

آغاری nom d'étoffe, voir note 129.

آقابانو nom d'étoffe, voir note 119.

إجاره‌دار fermier.

إخلال tracasserie — اخلال کردن créer des difficultés.

اخْم ride (voir l'*Avare*, glossaire, *s. v.*).

التزام engagement.

امپِریال monnaie russe.

باجی sœur aînée ; servante.

باقی débit, mali.

بایِستی : روی در بایستی دارم je dois aller à un endroit où l'on fait des façons, chez des gens cérémonieux.

بَد قَدَم qui porte malheur.

بر آوَرْد évaluation.

بیعُرْضگی Voir note 156.

پا compte débiteur.

پشکن زدن claquer des doigts.

پیش سری bandeau de front.

تحویلدار caissier, payeur, trésorier.

ترلان espèce, la plus forte, de faucon aux yeux jaunes. Ici, nom propre de cheval.

تلنگ vent sortant involontairement des entrailles.

تنزیل intérêt (payé sur un prêt d'argent).

جا : بجا آوردن reconnaître, remettre à quelqu'un. — جا بجا کردن faire parvenir à destination.

جاکشی proxénétisme.

جلد vite.

جلوه effet produit.

جیغ cris d'effroi poussés par une personne qui a un cauchemar (Se dit, au sens propre, du cri du singe).

چاپ : چاپ زدن duper.

چه چه gazouillis.

حاشیه نشین subordonné (non responsable. Cf. note 87).

حساب : علی الحساب synonyme de عجالتاً en attendant, dans l'entre-temps.

خاطرخواهی égards (pour quelqu'un).

خام naïf.

خانه‌شاگرد page, « chasseur » (enfant que son jeune âge rend propre à porter les messages du harem aux appartements masculins).

دادا ou داداش frérot, frangin.

داش مشطی gommeux, gandin.

داغون prononciation vulgaire du turc داغان dispersé (cf. l'*Avare*,

glossaire, s. v.).

دخل : چه دَخل دارد voir note 106.

دخيل qui cherche refuge.

در : در خانه audience chez un grand personnage.

در دِل *in petto.*

درآمد arrivée.

دست : (از) دست بر داشتن laisser tranquille.

دوّلت خواهی bienfait.

رَسيدگی : رسيدگی فرمودن vérifier.

رو : رو براه كردن s'acquitter de; faire parvenir à destination.

روزّنامه rapport.

ريكا voir note 37.

ساختگی artificiel; convenu d'avance.

سجاف bordure de manteau, voir note 91.

سردّمدار voir note 97.

سُرّفه دان crachoir. V. note 146.

سوزنی (= بُغچه) housse pour emballer quelque chose.

شَخص : شَخصِ اوّل premier ministre, président du Conseil.

شلتاق extorsion; chantage.

صاحب مُرّدگی chose ennuyeuse, « embêtement ».

صفا sincérité.

صورت : آن صورت ندارد cela ne rime à rien.

ضابِط régisseur.

طُرُپ onomatopée désignant un bruit de pas.

عاشِق كُش maîtresse exigeante, grande amoureuse.

عبث sans raison, gratuitement.

عَرَقچين calotte, bonnet de nuit.

عمل : عمل آمدن paiement, fait de subvenir aux frais.

عَمَلی soi-disant, pseudo-.

فاضل boni.

فرّد fiche, feuille d'un registre.

فرُوختن sacrifier une personne à (ب) une autre ; se donner des airs de.

فُلان : فلان فلان شده euphémisme pour پدر سوخته ou un terme analogue.

قِسط versement partiel.

قطعه : بسيار قطعه raffiné, élégant; — خوب قطعه id.

قَواره étoffe nécessaire pour faire un costume.

قَيصَريّه bazar.

كارخانه terme employé jadis pour désigner la cuisine d'un grand personnage.

كلك aventure; كلكش كنده شوَد que nous soyons débarrassés de ses importunités.

كُلَه خورده tête basse, penaud.

كنار : كنار آمدن s'arranger, se mettre d'accord avec quelqu'un.

كُدَام Qu'est-ce que...? Comment!

گرفتن acheter (cf. turc *almak*).

لَوطی Voir note 83.

لوطی لوطيانه gentiment, généreusement.

مُبَاشِر ديوانی agent financier.

مَجموعه plateau.

مخمضه tracasserie.

مزه hors d'œuvre, *zakouska*.

مفاصا décharge, quitus.

مقطّع même sens que خوب قطعه *q. v.*

ملوس mignon.

مناسب خوان se dit d'une personne, et particulièrement d'un acteur de mystère religieux, habile à improviser des vers appropriés à (مناسب) une situation donnée.

مناعت طلب distant, hautain.

منتّها tout de même.

نعوذ érection.

نوش جان à la vôtre (réponse au souhait: بسلامتیِ شما « à votre santé »).

نیمکت sofa.

وا نمود کردن prétendre, faire semblant.

هل cardamome. — هل وگل menus cadeaux qu'on se fait entre amis.

هورّی ریختن se déverser tout d'un coup.

هَی interjection employée pour exciter un cheval ou une bête de somme. — De là, dans un sens adverbial: continuellement, à qui mieux mieux.

یکوری نشستن changer de position sur sa selle.

[illegible] concasser.

[illegible] [illegible].

[illegible] [illegible], [illegible].

[illegible] même sens que [illegible] q. v.

[illegible] mignon.

[illegible] esprit d'une personne, et particulièrement d'un poète, [illegible], habile à improviser des vers appropriés à ([illegible]) une situation donnée.

[illegible] distant, lointain.

[illegible] tout de même.

[illegible] dévotion.

[illegible] [illegible] (réponse au souhait [illegible] à votre santé!).

[illegible] sofa.

[illegible] prétendre, faire semblant.

[illegible] amoureux. — [illegible] les menus cadeaux qu'on se fait entre amis.

[illegible] se dégager tout d'un coup. [illegible]

[illegible] interjection employée pour exciter un cheval ou une bête de somme. — De là, dans un sens adverbial: continuellement, [illegible] au mieux.

[illegible] changer de position sur sa selle.

INDEX

Absolutisme, effets, p. 6.
'Achiq kouch, 50, n. 64.
Achrafî, 14 n. 10.
Aghâ bânoû, 72 n. 119.
Agharî, 77 n. 129.
Akhondzâdé, 5, 6.
Ali, 28 n. 37 et 38.
Ali Asghar Khan Amîne es Soultâne, 3.
Amîne ed Dowleh Atâbeg i A'zam, 2, 4.
Amour de l'ostentation chez les Persans, 11 n. 3, 58 n. 85.
Amulettes, 16 n. 17.
Andaroûn, 34 n. 47.
Aqâzâda, 34 n. 47.
Arabistan, 11 n. 2.
Arac, 52 n. 68.
Araqtchîn, 61 n. 90.
Arméniens, fabricants et marchands de boissons alcooliques, 52 n. 68. — Emploi de termes arméniens, 6. — Passage en arménien, 54 n. 77. — Prononciation du persan par les Arméniens, 53 n. 72.
Asile, 26 n. 34.
'Assâs, 63 n. 97.
Audience solennelle, 16 n. 15, 102 n. 157.

Bâdjî, 50 n. 65.
Badarqa, 51 n. 66.
Bad qadam, 67 n. 110.
Balî, 17 n. 22.
Bâqî, 29 n. 40.
Beng, 107 n. 162.
Bî' ourzè, 100 n. 156.
Bismillâh, 94 n. 147.
Boissons alcooliques, 52 n. 68.
Bouroûdjird, 50 n. 63.

Cadeaux, terminologie, 13 n. 7, 15 n. 12. — Manière de les accepter, 38 n. 52. — On peut les revendre, 38 n. 51. — Cadeau exigé par la mariée pour montrer son visage à son mari, 72 n. 117.
Calendrier persan, 60 n. 88. — Manière de compter les jours et les nuits, 74 n. 124.
Châhdâna, 167 n. 162.
Châtiment de l'infidélité conjugale, 80 n. 130.
Châhî, 15 n. 10.
Châhzâdeh Abdoû-l' Azîm, 26 n. 34.
Chalvâr, 26 n. 35.
Cheïkh Fathou-llâh, 16 n. 17.
Chevaux, harnachement, 99 n. 115.
Chîr-i mourgh, 96 n. 150.
Chouchter, 32 n. 44.
Céramique et porcelaine, 92 n. 143.
Cœur, siége de la pensée, 30 n. 41.
Coran, Soura 106, 16 n. 18.
Costume. Pantalon, 69 n. 114. — Pantalon brodé, 81 n. 132. — Calotte, 61 n. 90. — Costume des

femmes, 69 n. 114. — Costume de cérémonie, 77 n. 129.
Courtisanes, 50 n. 64, 52 n. 68.
Crachoir, 93 n. 146.
Crédit, débit, 29 n. 40.

Dâch machtî, 63 n. 95.
Dâdâch, 63 n. 95.
Dâng, 23 n. 31.
Danseuses, 104 n. 160.
Darbâr, 16 n. 15.
Dar-i khâna, 16 n. 15.
Dârоûgha, 12 n. 6, 63 n. 97.
Derviches, 28 n. 37 et 38.
Di, dih, 63 n. 94.
Dîgar bigoû, 73 n. 123.
Djâm, 54 n. 75.
Djami, *Salâmân et Absâl,* 67 n. 107. — *Youssouf et Zouleïkha,* 50 n. 64, 67 n. 107.
Djîra, 94 n. 148.
Djoubba, 77 n. 129.
Domaines confisqués, 62 n. 92.
Domestiques, 11 n. 3, 17 n. 19, 27 n. 36, 28 n. 37, 42, 91 n. 142.

Ecriture des moustaufîs, 10 n. 1. — Réforme de l'écriture, 5.
Esclaves, 11 n. 3, 22 n. 28.
Etoffes, 64 n. 102, 72 n. 119, 77 n. 129.
Etudes entreprises par les Persans en Europe, 1, 2.

Fâzil, 29 n. 40.
Félicitations, 73 n. 120.
Femmes, leur costume leur permet de sortir incognito, 69 n. 114. — Dépourvues de raison, 66 n. 107. — Langage propre aux femmes, 73 n. 123. — Femmes de mauvais présage, 67 n. 110.
Ferrâch, 11 n. 3.
Finances de la Perse, 42 n. 58. — Revenus des provinces affectés à des dépenses déterminées, 97 n. 151. — Impôts, 60 n. 88. — Contrôle des finances, 10 n. 1.
Firâmâssoûn, 2, 3.
Fonctionnaires provinciaux, 10 n. 1.
Fonctionnaires urbains, Maire, Commissaire de Police, 12 n. 6. — Maire de Quartier, Prévôt, 54 n. 76.
Friandises, 70, n. 116, 93 n. 144.
Foukhch moukhch; 103 n. 158.
Franc-maçonnerie, 2.

Ghâchiya, 99 n. 155.
Grammaire et linguistique: Nom en izâfat à lui-même, 14 n. 9. — Pluriel, 42 n. 57. — Comparatif dans le sens du superlatif, 19 n. 23. — Passé avec sens de présent, 63 n. 96. — Subjonctif rendu au moyen de *kh(w)âstan,* 28 n. 39. — Participe *kh(w)âsta* à sens optatif, 19 n. 24. — Proposition participiale avec participe passé suivie de la proposition principale, 107 n. 163. — Manière de traduire « trop », 32 n. 45. — Infinitif + *kardan,* 22 n. 29. — *Hâ* dans les locutions adverbiales, 14 n. 9. — Emploi fréquent de *az,* 32 n. 43. — Prononciations et significations différentes de *balî,* 17 n. 22. — Tutoiement et vouvoiement, 19 n. 25.— Langue vulgaire, *biram* pour *biravam,* 63 n. 99. — Prononciation du persan à l'arménienne, 53 n. 72. — Expressions difficiles, voir Introduction, p. 6 et Glossaire.

Gouvernante, 63 n. 98.
Gouverneurs, nomination et reddition de comptes, 10 n. 1, 40 n. 55. — Sévérité à leur entrée en fonctions, 52 n. 69.
Guirvenka, 86 n. 137.

Hachich, préparation et effets, 107 n. 162.
Hâchiya nichîn, 60 n. 87.
Harem, 34 n. 47.
Hospitalité, 58 n. 85.
Housseïn Khan, 3.

Improvisations d'acteurs et de prédicateurs, 39 n. 53 bis.
Istiqbâl, 98 n. 154.

Journaux persans : *Qanoûn,* « La Loi », 4. — *Ittihâd* « L'Union », 5.
Joyeuse entrée, 51 n. 66.
Juifs, font le commerce des denrées interdites aux Musulmans, 52 n. 68. — Gesticulent en parlant, méprisés plus que les Chrétiens, 55 n. 80.

Kachîktchî, 63 n. 97.
Kadkhodâ, 12 n. 6, 54 n. 76.
Kalamkâr-i sadras, 77 n. 129.
Kalântar, 12 n. 6, 54 n. 76.
Kâssa, 54 n. 75.
Kârgouzâr, 10 n. 1, 63 n. 98.
Kerbelâ, 90 n. 140.
Khâghazî, 37 n. 50.
Khalîl-khânî, 77 n. 129.
Khâlissa, 62 n. 92.
Khâna-zâd, 11 n. 3, 22 n. 28.
Khazânadar, 15 n. 13.
Khil'at, 10 n. 1.
Khoum et Khoumra, 54 n. 75.
Kirmanchâh, 90 n. 141.
Kohroûd, 37 n. 50.

Lettres d'amour, 69 n. 112, 70 n. 115, 71, 74, 75.
« *Lettres politiques* » de Malkom Khan, 4.
Loterie organisée par Malkom Khan, 3.
Loûtî, 57 n. 83.

Ma'açîr va-al Açâr, 10 n. 1.
Mahram, 34 n. 47.
Main gauche, son rôle, 25 n. 33.
Maison persane, cour, grande salle, 16 n. 16, 64 n. 104, 65 n. 105.
Malâyir et Toûsirkân, 37 n. 50.
Mardî et *zanî,* 69 n. 113.
Mazahâ, 70 n. 116.
Mechhed, 90 n. 140.
Medâkhil, 11 n. 3.
Mihmândâr, 51 n. 66.
Mîrzâ, 90 n. 139.
Monnaies persanes, 14 n. 10. — Impériales, 35 n. 48.
Moudjtehid, 53 n. 73.
Mounâssib Khan, 39 n. 53 bis.
Moustaufî, 10 n. 1.
Mozaffer ed Dîne, 5.

Narguilé, 93 n. 145.
Naql-i makân, 45 n. 62.
Nâssir ed Dîne, 2, 3, 5, 6, 10 n. 1.
Nauroûz, nouvel-an, 11 n. 3.
Noix, 37 n. 50.

Ousoûli Mazhab-i Dîvâniyân, « Manuel des Courtisans », 4.

Pahlavân, 57 n. 83.
Pèlerinages, 26 n. 34, 90 n. 140.
Père, très respecté par ses enfants, 22 n. 30, 95 n. 149. Expressions figurées avec le mot « père », 64 n. 100, 95 n. 149.
Pîch-khidmet, 11 n. 3.

Pourboires, 11 n. 3, 17 n. 19, 20 n. 26, 27 n. 36, 30 n. 42.
Premier ministre, 12 n. 4.
Présages, 67 n. 110.
Proverbes et locutions proverbiales, 15 n. 14, 56 n. 81, 74 n. 124, 74 n. 125, 73 n. 121, 80 n. 131, 85 n. 136, 98 n. 152.
« Puissé-je tourner autour de ta tête », sens de l'expression, 80 n. 131.
Qachang, 64 n. 103.
Qadah, 54 n. 75.
Qahvadjî, 11 n. 3.
Qavvarâ, 86 n. 138.
Qrân, 14 n. 10.
Qoum, 90 n. 110.

Récipients, 54 n. 75. — Aiguière, usage spécial, 25 n. 33. — Fiasque, 56 n. 82.
Réceptions, 58 n. 85.
Rigâ, 28 n. 37.
Richesse en orient et en occident, 58 n. 85.
Robe d'honneur, 10 n. 1, 38 n. 51.
Rosen F., 5.
Roustem, 14 n. 8.

Sadi, citations de, 33 n. 46, 38 n. 53, 75 n. 126.
Salâm, 102 n. 157.
Sardamdâr, 63 n. 97.
Saughât, 13 n. 7, 15 n. 12.
Sceau, 2, 83 n. 133.
Sel, symbole de l'hospitalité, 68 n. 111.
Siyâq, 10 n. 1.
Siyavouch, meurtre de, 85 n. 138.
Songes, 25 n. 32.
Sourfadân (vulg. *soulfadân*), 93 n. 146.
Soûzanak, 61 n. 89.
Soûzmânîs, 104 n. 160.
Subordonnés, 60 n. 87.
Syphilis, 61 n. 89.
Tahdîl-i makân, 45 n. 62.
Tahvîldâr, 15 n. 13.
Tâlâr, 16 n. 16.
Tarrâr, 12 n. 5, 62 n. 93.
Ta'ziya, 39 n. 53 bis.
Taux de l'intérêt, usure, 55 n. 78.
Tchâqchoûr, 69, n. 114.
Tchilau, 13 n. 7, 20.
Tchir, 107 n. 162.
Thé, importé d'Autriche, 86 n. 137. — Les trois qualités du thé, 93 n. 144.
Titre de prince, 3. — Titres de noblesse en Perse, 3. — Titres du Châh, du premier ministre, 12 n. 14. — Mîrzâ, 90 n. 140.
Toman, 14 n. 10.
Toumbân, n. 35.

Vazîr-i mâliyât, 10 n. 1.
Veilleur de nuit, 63 n. 97.
Villages, division en *dangs,* 23 n. 31.
Voyage, première étape, 45 n. 62. — Frais de voyage, 45 n. 62.

Yadaq, 99 n. 155.
Ya'qoûb Khan, 1.

Zînpoûch, 99 n. 155.

TABLE DES MATIÈRES

Introduction . . . . p. 1
Les mésaventures d'Achraf Khan 7
Zaman Khan ou le gouverneur modèle 47
Les tribulations de Châh Qoulî Mîrzâ 87
Glossaire persan-français 119
Index 125

Extrait de bilan dressé par un moustaufi (Planche hors texte) 10